

Université de Nice Sophia Antipolis
Faculté des Lettres, Arts, et Sciences
Humaines

DEA de Linguistique
Juin 2001

De la lénition des « codas » initiales en grec

Etude diachronique
de la spirantisation grecque
dans un cadre CVCV

Mémoire présenté par Delphine Seigneur Froli
Sous la direction de Tobias Scheer

Table des matières

Introduction	1
1 Phonétique historique	3
1.1 Datations : les données comparatistes	3
1.1.1 La série voisée	4
1.1.2 La série aspirée	7
1.1.3 Un indice : L'évolution des séquences consonantiques	9
1.2 Dissimilations ou lénition	10
1.2.1 Les théories de la dissimilation	10
1.2.2 Un autre proposition : la lénition contextuelle	11
1.2.3 Réinterprétation de la graphie	13
1.3 Les autres facteurs en jeu dans la lénition	22
1.3.1 L'hypothèse de Fourquet : la seule force naturelle d'occlusion	22
1.3.2 La hiérarchie du VOT	24
1.3.3 L'aspiration en cause dans la spirantisation	24
1.4 Conséquences diachroniques	27
1.4.1 Essai de datation	27
1.4.2 Remarque sur la spirantisation post-consonantique des aspirées	30
1.5 Remarques sur s : une nature particulière	31
1.5.1 Distribution de sigma	31
1.5.2 Séquences (#)_S(#) et aspiration	32
1.6 D'une structure linéaire au modèle syllabique	35
1.6.1 Attaque, noyau, rime et coda	35
1.6.2 La résistance du grec à la position forte initiale	38
1.6.3 Des "coda initiales" en grec?	40
1.7 Conclusion du premier chapitre	42
2 Questions syllabiques et modèle théorique	43
2.1 En quête d'un noyau	43
2.1.1 Les noyaux vides interconsonantiques et le coda licensing	44
2.1.2 Un noyau vide à l'initiale	47
2.2 Le modèle CVCV dans toutes les langues	53
2.2.1 L'attaque branchante dans le modèle CVCV	54
2.2.2 Gouvernement et licenciement	56
2.2.3 La coda miroir	57
2.3 La position initiale faible en grec, langue sans restriction initiale	60
2.3.1 Présence ou absence du CV dans les langues à distribution initiale libre ?	62
2.3.2 Contribution à la théorie	69
2.3.3 Du grec indo-européen au grec CVCV	73
2.4 Conclusion du deuxième chapitre	78

3	Etude systématique dans un modèle CVCV	79
3.1	Recensement des mutations.....	80
3.1.1	Attaque post coda : C_.....	82
3.1.2	Attaque gouvernée : {#,V}_.....	87
3.1.3	Coda : {#, V}_O.....	91
3.1.4	Contexte pré-sifflante : _s	92
3.2	Epreuve empirique.....	93
3.2.1	Constats : cohérence et irrégularités.....	94
3.2.2	Justification d'une anomalie. La spirantisation non prédite des aspirées en post-coda.....	96
3.2.3	La nasale et la découverte d'un troisième facteur : les influences segmentales	98
3.3	Conclusion du troisième chapitre	100
	Conclusion.....	101
	Annexe.....	103
	Référence bibliographiques	105

Introduction

En attique classique, il existait trois séries d’occlusives : les non voisées aspirées, les voisées, les non voisées non aspirées. Deux de ces séries se sont spirantisées à une période proche évaluée au début de l’ère chrétienne : il s’agit des non voisées aspirées d’une part, des voisées d’autre part. Voici une table qui présente les prononciations respectives du grec classique et du grec moderne¹ :

« graphème »	[] classique	[] moderne
β βῆτα	b [beta]	v [vita]
δ δέλτα	d [delta]	ð [ðelta]
γ γάμμα	g [gamma]	γ / _ { consonne, a, o, u } [γαμμα] j / _ {i, e, ε} [jελος] « γελος » ‘rire’
φ φῖ	ph [phi]	f [fi]
θ θῆτα	th [theta]	θ [θita]
χ χῖ	kh [khi]	x / _ { consonne, a, o, u } [xora] « χωρα » ‘campagne’ ç / _ {i, e, ε} [çi]
π πῖ	p [pi]	p [pi]
τ ταῦ	t [tau] ou [taw]	t [taf]
κ κάππα	k [kappa]	k [kappa]

Dans quelles conditions et pour quelles raisons se sont produites les spirantisations de ces deux séries ? S’agit-il d’un même phénomène ou de deux phénomènes différents ? L’objet de cette étude est de le découvrir.

Pour cela, le premier chapitre mettra les données diachroniques précédentes en relation avec un autre phénomène phonologique que les grammaires historiques du grec présentent comme une

¹ La prononciation est empruntée à Vernhes 1994 et confirmée par l’ensemble des manuels de phonétique et grammaires de grec classique figurant dans la bibliographie pour le grec classique, et, pour le grec moderne, à Kedra-Blayo et Cherel 1996, Mirambel 1995, et vérifiée par des locuteurs natifs.

dissimilation moderne des obstruantes sourdes : les séquences anciennes de deux aspirées présentent en grec moderne une variation dite « démotique² » spirante-occlusive ; les séquences anciennes de deux sourdes non aspirées se présentent elles aussi, mais de manière systématique, comme des séquences spirante-occlusive. L'interprétation classique en est, pour les premières, une dissimilation progressive des spirantes, et pour les secondes, une dissimilation régressive des occlusives. Cette étude propose une interprétation différente de ces phénomènes : ceux-ci y sont envisagés comme le résultat d'une lénition qui, loin d'être moderne, n'est qu'un aspect du mouvement plus général de spirantisation des obstruantes grecques dont la diachronie dépend strictement d'une hiérarchie contextuelle de lénition et de maintien. J'essaierai de montrer qu'une telle interprétation confère à l'ensemble des données classiques et modernes une plus grande cohérence. Pour cela, il faudra adopter un modèle de syllabation différent de celui habituellement utilisé pour rendre compte de la phonologie diachronique des langues indo-européennes.

Le second chapitre s'emploie à la présentation de ce modèle théorique et en justifie l'adoption à partir des données grecques. Le troisième chapitre met cette hypothèse diachronique lénitive et contextuelle à l'épreuve de l'exhaustivité.

² J'utiliserai ce terme de « démotique » pour désigner les formes qui ne sont pas entrées dans le dictionnaire moderne : il s'agit de formes non normatives qui peuvent être dialectales ou non.

1 Phonétique historique

Ce premier chapitre est consacré à l'étude des données philologiques : à travers les données comparatives, dialectologiques, et grâce à une étude précise des contextes de spirantisation, on cherchera quelle chronologie (relative) est susceptible de rendre compte, de la manière la plus complète et la plus cohérente, des comportements observés parmi les obstruantes. Il aboutit à une proposition de datation, et montre la nécessité d'adopter un type de syllabation inhabituel dans les langues indo-européennes.

1.1 Datations : les données comparatistes

La méthode comparative permet d'indiquer, dans une certaine mesure, les périodes des spirantisations respectives des deux séries qui sont celle des anciennes sourdes aspirées et celle des anciennes voisées. Dans cette section il est donné, par un recouplement des données comparatistes, une idée des périodes de spirantisation, dans l'ensemble (non exhaustif) des contextes où cette spirantisation apparaît grâce à l'une ou l'autre des méthodes comparatives. En laissant pour l'instant de côté la spirantisation, dans certains contextes, des occlusives sourdes non aspirées, je ne fais que suivre la tradition philologique. Comme il a été annoncé, cette spirantisation est cruciale et sera reprise en détail dans la section suivante.

L'enquête diachronique s'appuie, d'une part, sur les comparaisons dialectologiques et gréco-latines de Grammont (1948 :219-224), Lejeune (1955), Rix (1976 :80-85), Sidney Allen (1968 :20-30), Tonnet (1993), Mirambel (1995 :XIV-XVII); d'autre part, sur les déductions que fait Teodorsson (1978) à partir des inscriptions erronées en attique.

Il est nécessaire, pour comprendre certains arguments, d'avoir une idée des transformations qui ont affecté les voyelles et les diphtongues entre le grec classique et le grec moderne.

« ου » [ow] ou [u]³ > [o] (4^{ème} siècle av. J.C.) > [u]

ουρανος [owranos] > [uranos] (ciel)

« ει » [ei] > [e] (4^{ème} siècle av. J.C.) > [i] (3^{ème} siècle av. J.C.)

επιδη [epeidε] > [epiði] (parce que)

« οι » [oe] > [y] (1^{er} siècle ap. J.C.) > [i] (moderne)

τοιχος [toikhos] > [tixos] (mur)

« αι » [aj] ou [ae] > [ε] (2^{ème} siècle ap. J.C.)

και [kae] ou [kaj] > [kɛ] (et)

« αυ » [aw] > [av] / _ {voyelles et consonnes voisées} (4^{ème} – 3^{ème} siècle av. J.C.)

> [af] / _ consonnes non voisées

αυριο(v) [aurion] ou [awrion] > [avrion]

Αυτις [auis] > [aftis]

« ευ » [ew] > [ev] / _ {voyelles et consonnes voisées} (4^{ème} – 3^{ème} siècle av. J.C.)

> [ef] / _ consonnes non voisées.

« παιδεvo » [paidewo] > [peðevo] (je joue)

« ευχαριστω » [ewkharisto] > [efxaristo] (remercier)

1.1.1 La série voisée

« β »

Rix 1976 donne pour preuve de réalisation occlusive au 5^{ème} siècle avant notre ère de ce graphème l'onomatopée exprimant le bêlement des ovins « βη βη ». Il trouve en corynthien une trace de spirantisation au 5^{ème} siècle av. J.C. avec la graphie ῥαμοιβής pour l'attique classique ῥαμοιβής. De son côté, Grammont (1948:33) date les débuts de la spirantisation du β vers le 3^{ème} siècle av. J.C., parce que le laconien, le crétois et l'éléen, transcrivent, dès avant l'époque romaine, leur digamma par « β ». βουκίαρ pour Φουκίας (foyer). Par ailleurs, le béotien et le dialecte de Smyrne transcrivent dès le 3^{ème} siècle av. J.C. « ευδομος » pour « εβδομος », « ραυδος » pour « ραβδος ».

En effet, le grec classique possédait des diphtongues vocaliques de graphie « αυ », « ευ » [au], [eu] ou [aw], [ew] dont la semi-voyelle est devenue consonantique entre le 4^{ème} et le 3^{ème} s. av. J.C. : [av] et [ev] devant voyelle et consonnes voisées, [af] et [ef] en finale et devant consonne non voisée : si cela semble assurer une réalisation spirante de « β » dans ces dialectes et en contexte préconsonantique, cela n'assure rien, contrairement à ce qu'en dit Grammont, pour l'attique et les autres contextes. Et en effet il ne trouve de preuve de spirantisation en ionien-attique qu'à partir de l'ère chrétienne, dans la transcription grecque par β du « v » latin⁴. Mais son argument n'est pas convaincant : étant donné que le grec ne disposait pas à cette époque de deux phonèmes consonantiques voisés labiaux, l'un spirant, l'autre occlusif, le β, même occlusif, restait, étant le seul labial voisé, le plus susceptible de rendre la labiale [v] ou [u] latine. C'est le même argument que l'on peut opposer à l'exemple de Rix (1976) qui propose, au 2^{ème} siècle av. J.C., la transcription Λίβιος pour le latin Livius, ou à Lejeune (1972 :55) qui donne pour preuve la

³ Selon les auteurs.

transcription du latin Flavius par le grec « φλαβιος ». Lejeune recense une autre transcription, « φλαουιος », mais, comme le fait remarquer Bubenik (1980 :108), il s'agit d'une pure translittération (latin « u » = gr « ου »).

Teodorsson (1978 :84), de son côté, voit pour l'Attique la preuve d'une réalisation occlusive jusqu'à la fin du second siècle avant notre ère, dans l'absence de confusion des spirantes avec υ [v] en contexte a_, e_ . La réalisation consonantique de ces anciennes glides permet de prédire des variations du type αυ ~ αβ, ευ ~ εβ, (comme on en trouve dans les dialectes mentionnés ci-dessus). Or Teodorsson n'en relève pas de traces en attique à période hellénistique (3^{ème} siècle av. J.C.- 1^{er} siècle av. J.C.). En revanche, il en relève un exemple en position pré-consonantique en grec d'Egypte au 2^{ème} siècle av. J.C. dans l'occurrence 'ράυδου pour classique 'ράβδου (1977 :231).

Certains comparatistes, d'après Sidney Allen (1968 :30), s'appuient sur l'utilisation des graphèmes « β, δ et γ » que fait Wulfila lorsqu'il transcrit en grec les spirantes gothiques⁵. En effet, dans la mesure où le grec ne disposait pas de l'opposition occlusive ~ spirante pour les voisées, Wulfila peut avoir utilisé ces graphèmes voisés, même s'ils avaient encore une réalisation occlusive. Selon lui, la première preuve de spirantisation ne se trouverait qu'au 9^{ème} siècle, dans le fait que l'alphabet cyrillique, en se constituant, choisit le « β » grec pour son [v] et en modifie la graphie, « B » pour son occlusive [b].

Finalement, s'il est difficile de dater la généralisation dans l'ensemble des dialectes de la spirantisation de « β », on peut évaluer ses débuts dans certains dialectes à la période hellénistique (3^{ème} siècle av. J.C.), en assurer la réalisation occlusive en attique jusqu'à la fin du 1^{er} siècle av. J.C. et n'en assurer la généralisation qu'au 9^{ème} siècle ap. J.C.

« δ »

Grammont 1948 propose une spirantisation en éléen vers les 6^{ème} et 5^{ème} siècles ap. J.C. car le « δ » attique y est noté « ζ » (ζέ pour δέ, ζίκαια pour δίκαια, Φειζώς pour Φειδώς) puis de nouveau « δ » : cela semble indiquer aux 6^{ème} et 5^{ème}, en éléen, une prononciation spirante [ð]. Mais c'est surtout le retour postérieur à la graphie « δ » qui est intéressant, car il porte à croire que la réalisation spirante est devenue assez générale dans l'ensemble des dialectes pour que « δ » soit le représentant graphique de la spirante [ð]. Malheureusement, Grammont ne précise pas la date de ce retour à la graphie « δ ». Pour l'attique, il écrit ceci : « En attique, le δ paraît n'être devenu spirant qu'à l'époque chrétienne. » Mais il n'explique pas ce qui l'amène à écrire cela.

⁴ Il ne cite pas l'exemple.

On ne dispose donc, pour la datation de la spirantisation de δ , que de peu d'informations. Cependant, on peut assurer qu'elle a débuté dans certains dialectes au 5^{ème} siècle av. J.C., s'est généralisée ensuite dans de nombreux dialectes entre le 4^{ème} et le 3^{ème} siècle av. J.C. sans pour autant être assurée dans la totalité des dialectes à cette période.

« γ »

Le « γ » moderne est réalisé [j] devant voyelles antérieures [i] et [e], [ɣ] devant voyelles postérieures [a], [o] et [u]. Il est difficile de déterminer si les deux types de spirantisation⁶ (palatale et non palatale) se sont accomplis à des époques différentes ou simultanées, car c'est par la disparition pure et simple de la graphie ou par la graphie « ι » que la spirantisation du phonème est transcrite. L'ensemble des comparatistes cités relèvent les transcriptions suivantes : $\pi\rho\epsilon\iota\alpha\varsigma$ [preijas] pour $\pi\rho\epsilon\gamma\iota\alpha\varsigma$ [pregias], $\mu\eta\iota\acute{\alpha}\lambda\eta$ [mejalɛ] pour $\mu\epsilon\gamma\acute{\alpha}\lambda\eta$ [megalɛ] (pamphlien), $\acute{\iota}\omega\nu$ [ijon] pour $\acute{\epsilon}\gamma\omega\nu$ [egon] (béotien), $\acute{\omicron}\lambda\iota\omicron\varsigma$ [olijos] pour $\acute{\omicron}\lambda\iota\gamma\omicron\varsigma$ [oligos] (4^{ème} siècle av. J.C. en attique), $\sigma\rho\alpha\tau\eta\iota\upsilon\varsigma$ [stratijus] pour $\sigma\rho\alpha\tau\eta\gamma\omicron\upsilon\varsigma$ [stratigus] (Tarente et grec d'Égypte, depuis le 3^{ème} siècle av. J.C.). Parmi ces exemples, on rencontre la graphie « ι » dans des mots dont le « γ » d'origine était suivi, mais aussi précédé d'une voyelle antérieure ($\acute{\omicron}\lambda\iota\omicron\varsigma$ pour $\acute{\omicron}\lambda\iota\gamma\omicron\varsigma$) : le « ι » est-il mis pour remplacer une séquence [ij], ce qui implique une palatalisation du [g] d'origine après voyelle antérieure, palatalisation qui n'a plus cours en grec moderne ? ou bien faut-il interpréter qu'il y a dans cette graphie absence de graphème pour l'ancien [g], ce qui pourrait indiquer sa spirantisation en [ɣ] devant voyelle postérieure [o] comme en grec moderne. Dans la mesure où deux phénomènes peuvent être à l'origine du changement graphique observé (palatalisation ou spirantisation), il est difficile d'en tirer des conclusions valables.

Teodorsson propose une spirantisation dès le 5^{ème} siècle av. J.C. avec une variation entre γ et rien ($\tau\rho\acute{\alpha}\langle\gamma\rangle\iota\lambda\omicron\varsigma$) (1974 :137) : on peut faire la même remarque qu'au paragraphe précédant. Il précise que cette spirantisation s'est faite « peut-être d'abord en contexte vocalique » (1974 :223) : la précision a son importance, car, dans son recensement, qui va jusqu'au 3^{ème} siècle av. J.C., et dans celui de la période hellénistique (1978 :51), ne figure aucune variation en contexte post-consonantique. En rigueur, on devrait ajouter à sa remarque que cette spirantisation n'est pas même attestée dans les contextes vocaliques exclusivement postérieurs. (Quant à la position préconsonantique, elle n'est pas pertinente, puisque le gamma y était employé comme nasale).

On peut donc objecter que, tous les exemples cités présentant des contextes vocaliques antérieurs, on n'a aucune indication sur la spirantisation de la version vélaire et que seule est

⁵ Je ne dispose pas de ces données et Allen ne les cite pas.

⁶ Et si la palatalisation devant voyelle antérieure a précédé ou suivi la spirantisation.

attestée à cette époque la spirantisation de la version palatale. En effet, aucun exemple pertinent tel qu'une absence de graphème comme on le lit dans le grec moderne « πᾶω » pour le classique « υπᾶω » n'est proposé⁷.

Finalement, le corpus proposé par les philologues étudiés assure la spirantisation de cette consonne dès le 5^{ème} siècle av. J.C. dans sa version palatale, mais ne permet de donner aucune limite (inférieure ou supérieure) de la spirantisation de ce phonème dans sa version non palatale.

Il paraît raisonnable de dater les débuts de la spirantisation des voisées dans certains dialectes entre le 5^{ème} et le 3^{ème} siècle avant notre ère selon le lieu d'articulation, mais les exemples manquent pour en dater la généralisation.

1.1.2 La série aspirée

Tous les comparatistes s'entendent pour affirmer une prononciation occlusive, à l'époque classique, des trois aspirées.

« φ »

Concernant la bilabiale, Grammont, suivi par Tonnet et Mirambel, invoque, comme preuves de réalisation occlusive, les écritures dialectales de Théra et Mélos qui écrivent πh pour l'attique φ. Teodorsson maintient cette réalisation occlusive pour l'attique jusqu'au 2^{ème} siècle av. J.C.. des variations φ ~ π, ainsi qu'une absence de variation φ ~ υ / α_ C.

Rix 1976, de son côté, donne l'exemple de la transcription latine par p du φ grec du 3^{ème} au 1^{er} siècle av. J.C. : ampulla < *ampor-la < ampora < gr. ἄμφορά⁸.

Hoffmann 1965 ainsi que Grammont 1948 datent les débuts de spirantisation aux 2^{ème} et 1^{er} siècles av. J.C. par les variations pamphliennes « φίκατι » ~ « Fίκατι ».

Mirambel 1993 :28 note qu'à partir du 1^{er} siècle ap. J.C., la transcription en caractères latins Fyllis, Filippus, Efestiona pour Φυλλίς, Φίλιππος, Ηφαιστίονα dans le grec juif des catacombes dénotent une spirante.⁹

Il semble certain que la spirantisation de la bilabiale n'a commencé en contexte initial et intervocalique et dans certains dialectes qu'aux alentours de l'an 0, pour se généraliser à une période ultérieure.

⁷ Cela ne veut pas dire qu'il n'en existe pas. Il faudrait pour le vérifier disposer d'un corpus plus avancé dans le temps.

⁸ Cependant, cela n'est pas un bon exemple, car, comme on le verra dans la section 3.2, la nasale semble avoir des influences particulières sur la consonne qui la suit, et notamment, elle maintient le voisement des voisées en grec moderne, alors que cette série s'est spirantisée dans tous les autres contextes.

⁹ Mirambel 1993 :28.

« θ »

Grammont 1948 assure la réalisation occlusive à époque classique par la transcription latine « t » (Cetegus pour grec Κέθηγος).

Un argument vient s'ajouter en faveur d'une prononciation occlusive du « θ » dans l'ensemble des dialectes à époque classique : il s'agit des transcriptions en « σ », par les auteurs classiques attiques (Aristophane, Thucydide), de la prononciation laconienne [s] pour le « θ » attique. (Bubenik 1980, Hoffman 1965, Grammont 1948 :223 etc.). La conscience d'une différence au 5^{ème} siècle av. J.C. entre l'attique et le laconien prouve à la fois la réalisation occlusive en attique et sa contre-partie spirante en laconien à cette époque. (σιός = att. Θεός, ἄγασώς = att. ἄγαθός).

D'après Mirambel, en laconien, la graphie devient sigma au 4^{ème} – 3^{ème} siècle av. J.C., puis redevient θ plus tard. On peut déduire de ce retour au graphème θ que la spirantisation s'est généralisée dans les autres dialectes, de manière telle que la Laconie n'éprouve plus le besoin de donner une écriture spécifique à sa réalisation spirante.

De son côté, Teodorsson ne constate pas de variation θ ~ σ en attique à la fin de la période hellénistique (2^{ème} siècle av. J.C.).

A l'exception du laconien pour lequel elle s'est faite très tôt, et de l'attique pour lequel elle s'est faite plus tard, la spirantisation de cette consonne semble s'être généralisée entre le 2^{ème} et le 1^{er} siècle av. J.C..

« χ »

En grec moderne, ce graphème est prononcé [ç] devant voyelles antérieures, et [x] devant voyelles postérieures.

Grammont 1948 en assure la réalisation occlusive à époque classique par la transcription kh de Théra et Mélos, qui ne disposent pas du caractère « χ ».

Teodorsson (1974 :223) constate, de son côté, de nombreuses variations χ ~ κ (χαλός pour καλός 5^{ème} siècle av. J.C., χόνις pour κόνις 3^{ème} siècle av. J.C.) (1974 :135) qui assurent une réalisation occlusive jusqu'au 3^{ème} siècle av. J.C. au moins. Cette réalisation occlusive est confirmée par les variations κ pour χ jusqu'au 1^{er} siècle av. J.C. (άρκοντες pour άρχοντες, Ιακκον pour Ιαχχον). (1978 :50). Il en conclut qu'il n'y a pas de preuve de spirantisation de ce phonème en attique à la période pré-chrétienne (1978 :85)

Ni Grammont ni Rix ni Allen ne s'engagent sur les débuts de la spirantisation de ce phonème dans les passages qu'ils consacrent à la spirantisation des aspirées (Grammont 1948 :222 ; Rix 1976 :85 ; Allen 1968 :22). Et en effet, aucune des méthodes utilisées ne permet de rendre compte de cette spirantisation : le latin ne dispose pas de l'opposition spirante ~ occlusive pour la vélaire ; il

n'y pas de phonèmes différents de réalisation phonétique approchante de la spirante : on ne pourrait donc espérer que des preuves négatives du type « absence de variation $\kappa \sim \chi$ », sur le modèle d'étude de Teodorsson, mais il faudrait disposer d'un relevé des inscriptions erronées au-delà de l'an 0.

De fortes présomptions conduisent à dater les débuts de la spirantisation pour la série aspirée entre le premier siècle av. J.C. et le premier siècle ap. J.C., à l'exception du laconien dans lequel cette spirantisation est, pour la dentale, beaucoup plus reculée. Ce dernier phénomène est sans doute à envisager, d'ailleurs, comme ne faisant pas partie du mouvement général de spirantisation, puisque la prononciation actuelle du « θ » laconien est [s] et non, comme dans les autres dialectes, [θ].

La méthode comparative permet d'affirmer que la spirantisation des voisées et celle des aspirées se sont produites à des périodes proches, celle des voisées ayant cependant précédé de quelques siècles celle des aspirées. De ce décalage, on peut déjà déduire que les spirantisations respectives des deux séries n'ont peut-être pas les mêmes causes. L'un des objets de cette étude sera de s'en assurer et de déterminer quelles peuvent en avoir été les causes respectives.

Par ailleurs, le comparatisme, limité par le corpus dont il dispose, ne peut observer l'évolution de ces obstruantes dans tous les contextes. En effet, on remarquera que toutes les occurrences répertoriées par les philologues cités se limitent aux contextes avant obstruante, initiale devant voyelle ou intervocalique. Qu'en est-il du contexte post-consonantique? Ici, l'étude phonologique doit prendre le relais de la phonétique historique. Il s'agit d'appliquer une étude systémique aux données de la phonétique historique, d'envisager les différentes étapes intermédiaires qui ont pu exister entre deux étapes connues de l'évolution, de les mettre à l'épreuve et, enfin, de comprendre les mécanismes phonologiques qui ont pu entrer en jeu.

1.1.3 Un indice : L'évolution des séquences consonantiques

La spirantisation n'est pas restreinte aux deux séries étudiées par les philologues. En effet, la troisième série d'anciennes occlusives, la série des sourdes non aspirées, connaît, elle aussi, dans certains contextes, un effet de spirantisation. L'objet de cette section sera de montrer que ces deux phénomènes n'en sont qu'un, et que le traitement distinct qu'en font généralement les grammairiens vient de ce que le contexte précis des comportements consonantiques n'est pas pris en compte.

1.2 Dissimilations ou lénition

Si cette troisième série n'est pas comptée parmi les séries de spirantisation, c'est parce que la philologie envisage comme deux phénomènes distincts ce qu'elle considère comme une lénition ancienne d'une part (spirantisation des séries voisée et aspirée), et comme une dissimilation moderne d'autre part (dissimilation en spirante-occlusive des anciennes séquences de deux sourdes, aspirées ou non). Je donne un exemple de cette attitude en citant un passage de l'introduction à la Grammaire du grec moderne de Mirambel (1995):

« Pour les consonnes, si les momentanées sourdes K, T, P se sont maintenues au cours de l'histoire, les sonores correspondantes ne sont restées occlusives qu'après nasale, autrement, leur articulation s'est relâchée et elles sont devenues des continues dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, mais en attique le fait apparaît dès la fin du 4^{ème} siècle av. J.C. pour la sonore occlusive g ; les anciennes aspirées sourde kh, th, ph sont devenues spirantes vers les 3^{ème} – 4^{ème} siècles après J-C. (...) »

Les altérations ont été plus sensibles dans les groupes de consonnes.
[dégemmination, voisements etc.]

(...) il y a eu dissimilation du mode d'articulation, quand un groupe de deux occlusives ou de deux spirantes sourdes aboutit à spirante et occlusive ou à occlusive et spirante, du 3^{ème} au 5^{ème} siècle de notre ère (pt > ft ; fs > ps). »

André Mirambel, Grammaire du grec moderne 1995 ppXVI, XVII.

1.2.1 Les théories de la dissimilation

Ainsi, Tonnet, s'appuyant sur l'étude d'un papyrus du 14^{ème} siècle, écrit dans son histoire du grec moderne (93 :70-71) :

« On observe pour la première fois régulièrement un phénomène caractéristique de la phonétique neo-hellénique non-savante, la dissimilation ou différenciation des consonnes occlusives ou spirantes sourdes en contact. Lorsque deux occlusives sourdes sont en contact, la première devient spirante ; ainsi κτυπω frapper, ἑπτα sept deviennent χτυπω, ἑφτα en grec moderne. Et lorsque deux spirantes sont en contact, la seconde devient ou peut devenir occlusive ; ainsi φθάνω, χθές, σχολειον se changent en φτάνω arriver, χτές hier, σκολειό école dans une démotique systématique. On obtient, dans la plupart des cas, la succession spirante + occlusive, sauf quand la deuxième consonne est un σ (qui ne peut retourner vers l'occlusive [t]. Dans ce cas le résultat est occlusive + spirante (...) Il est remarquable que dans ce texte du 14^{ème} siècle la dissimilation soit systématique et affecte même les mots qui peuvent y échapper aujourd'hui : εταράχτη = gr. anc. ἑταράχθη, εχτρούς = gr. anc. ἑχθρούς, δεχτούμε = gr. anc. δεχθούμεν, σκιαστήτε, σωτερευτής = gr. anc. σωτερευθής, κιντυνέψη = gr. anc. κινδυνεύση. »

Teodorsson envisage quant à lui pour le premier élément de séquence des deux séries un passage par un stade aspiré, mais adhère explicitement à la théorie de dissimilation :

'' The instances Var. 122, 12 [εκλέφ<τ>ετο (3^{ème} siècle av. J.C.) pour classique εκλέπτετο]¹⁰ and Var. 123, 11 [ὑπελειπθησαν (3^{ème} siècle av. J.C.)] pour classique ὑπελειφθησαν (1977 :173)] may be significant for dissimilatory changes in the clusters [pt] and [phth]. [...] There is no

¹⁰ C'est moi qui ajoute ces occurrences dans le texte : Teodorsson renvoie à sa table 1977 :172)

conclusive evidence of the changes [pt] > [pht] and [phth] > [pht] (MG [ft].)” (Teodorsson 1977:239)

Les séquences actuelles spirante-occlusive issues de groupes d’anciennes aspirées sont donc envisagées comme le résultat d’une dissimilation (progressive) du mode d’articulation d’une séquence de deux spirantes. Cette dissimilation serait en quelque sorte le phénomène symétrique d’une dissimilation, régressive celle-là, des séquences classiques d’occlusives non voisées. Les deux éléments d’anciennes aspirées seraient donc passés par un stade de deux spirantes (configuration maintenue dans le grec moderne normatif), pour se dissimiler ensuite en spirante-occlusive, (variante démotique) postérieure à la réalisation double spirante.

On aurait donc, pour la série d’aspirées classique, le schéma suivant : ex **phthino** :

Classique occlusive : **phthino**

Stade intermédiaire et moderne courant : **fθino**

Variation démotique : **ftino**

Du point de vue de l’occlusion, donc, la seconde consonne de cette séquence aurait fait un va-et-vient :

occlusive > spirante > occlusive.

Le terme de « dissimilation » induit une tendance du grec à ne pas supporter la proximité de deux modes identiques d’articulation. Si tel est le cas, on est en droit de se demander pourquoi cette tendance ne touche pas les voisées.

1.2.2 Un autre proposition : la lénition contextuelle

Cette étude se propose d’opposer à la théorie dissimilative traditionnelle l’interprétation suivante : la spirantisation est, pour les trois séries, le résultat d’une lénition ; et les différences constatées entre elles dépendent de la conjugaison de deux facteurs : le contexte, et une tendance plus ou moins grande de chaque série à la spirantisation. Il ne s’agit pas de réfuter l’hypothèse de la dissimilation : si cette hypothèse était falsifiable, elle ne se serait pas aussi solidement implantée dans la tradition. Il s’agit de lui opposer une alternative qui rende compte, d’une manière plus cohérente, de l’ensemble des évolutions ayant affecté les obstruantes grecques.

Si l’on observe les données diachroniques grecques dans la perspective où la spirantisation est une lénition, on constate que les occlusives ne se sont lénifiées qu’en contexte pré-consonantique ; les aspirées, de leur côté, se sont lénifiées dans trois contextes au moins : contexte pré-consonantique, contexte initiale devant voyelle et intervocalique dans la variation démotique ;

les voisées se sont spirantisées dans tous les contextes¹¹. On peut en déduire un classement de force de maintien selon le contexte. Les consonnes en position pré-consonantique se sont lénifiées dans les trois séries : cette position est donc visiblement la plus faible. Les consonnes en position post-consonantique ne se sont lénifiées, en grec démotique, que dans une série, la série voisée ; celles en position initiale devant voyelle ou intervocalique se sont spirantisées dans deux des trois séries (les aspirées et les voisées)

Voici le classement de résistance à la lénition par contexte que l'on peut en déduire :

Contexte de maintien le plus faible : _C

Contexte de maintien intermédiaire : {#, V}_V

Contexte de maintien le plus fort : C_

Je propose de convertir ce classement de force en classement diachronique : si le mouvement général de lénition dure un certain temps, on est en droit de supposer que les consonnes préconsonantiques ont été les premières à se lénifier (premier stade) ; que le second contexte de lénition est celui déterminé comme contexte de maintien intermédiaire (deuxième stade).

On peut donc proposer l'interprétation suivante des données du grec moderne : la série voisée a atteint le 3^{ème} stade, la série aspirée s'est arrêtée au deuxième stade en démotique (pour n'atteindre le 3^{ème} qu'en grec normatif), et la série sourde pure s'est arrêtée au premier.

Cela suppose que, contrairement à l'interprétation diachronique issue de la théorie de la dissimilation, le stade de deux spirantes constaté dans le grec normatif actuel soit postérieur et non antérieur au stade spirante-occlusive constaté en démotique actuel. La première des deux aspirées s'est d'abord spirantisée, alors que la seconde a, dans un premier temps maintenu son occlusion, pour ne la perdre qu'ensuite (et la variante démotique serait une survivance de ce stade intermédiaire). Dans cette hypothèse, la spirantisation de la première aspirée d'une séquence s'est faite pour la même raison (la lénition) que celle observée pour les non aspirées (considérée comme dissimilation régressive par les philologues) : elle n'en est pas le phénomène symétrique mais parallèle.

On aurait donc, pour chacune des deux séries d'anciennes sourdes, l'évolution diachronique suivante selon les trois contextes proposés :

¹¹ sauf après nasale : il en sera question dans la section 3.2.

_C	{#, V}_V	C_
Cl- p ph ↓ ↙ Int. f ↓ Int. ↓ Mod f	Cl- p ph ↓ ↓ Int. p ph ↓ ↓ Int. p f ↓ ↓ Mod p f	Cl- p ph ↓ ↓ Int. p ph ↓ ↓ Int. p p(h) ¹² ↓ ↓ Mod-p f

Cette étude oppose donc à la chronologie traditionnelle :

« φθ » classique [phth] > interm. [fθ] > mod. [fθ] > [ft] (dissimilation progressive démotique)

« πτ » classique [pt] > moderne [ft] (dissimilation régressive)

l'alternative suivante

« φθ » classique [phth] > moderne [ft] (lénition _C) > normatif [fθ]

« πτ » classique [pt] > moderne [ft] (lénition _C)

(« βδ » classique [bd] > interm. [vd] > moderne [vð])

Une telle hypothèse engage à une réinterprétation de la graphie des anciennes aspirées, dont la lecture classique réfute en apparence l'hypothèse que je viens d'exposer.

1.2.3 Réinterprétation de la graphie

Cette section se propose de montrer que la supposition de dissimilation qui implique le passage de deux aspirées par le stade de deux spirantes, puis leur dissimilation démotique en séquence spirante-occlusive repose en fait sur une interprétation qui mêle un raisonnement synchronique à un attachement exclusif à la graphie. Il convient de prouver que les données graphiques ne sont pas un obstacle à la théorie que je propose si l'on admet deux principes simples et vérifiés dans de nombreux systèmes que l'on peut voir évoluer en synchronie :

¹² Ce dernier passage pose un problème. Il en sera discuté à la section 1.4.2.

- les consonnes, en synchronie et en diachronie, n'évoluent pas à la même vitesse et de la même manière selon leur position dans le mot.

- il existe un décalage temporel entre les changements phonétiques et leur traduction graphique.

En prenant Tonnet comme porte-parole de la théorie de la dissimilation, je vais essayer de reconstituer le raisonnement implicite qui conduit à cette interprétation :

Il existe des preuves de spirantisation des aspirées entre le 2^{ème} et le 4^{ème} siècle après . (1993 : 28) « Entre le 2^{ème} et le 4^{ème} siècle de notre ère, il est certain que le « φ » n'était plus [ph] mais [f] ; voir les orthographes latines Fyllis, Filippus, Efestiona pour Φυλλίς, Φίλιππος, Ηφαιστίονα. »

Sur ce point, il n'y a pas de raisons de douter, au détail près que les exemples fournis ne concernent que les positions initiale devant voyelle, intervocalique et préconsonantique : la spirantisation n'est pas attestée en contexte post-consonantique.

Il trouve postérieurement (12^{ème} puis 14^{ème} siècle) des graphies spirante-occlusive dans des mots comportant classiquement deux aspirées. Il en déduit que des séquences classiques d'aspirées, devenues au préalable des séquences hellénistiques de spirantes, se sont ensuite dissimilées. C'est ici que la réserve contextuelle joue son rôle.

En effet, le comparatisme permet d'établir la spirantisation des aspirées dans certains contextes dès le 2^{ème} siècle ap. J.C.(et même plus tôt), mais elle n'est pas prouvée dans tous les contextes.

La graphie « φθ » dans un mot comme « φθινω » à la période intermédiaire entre le 5^{ème} (où la spirantisation initiale et intervocalique des anciennes aspirées est attestée dans tous les dialectes) et le 12^{ème} siècle (où apparaissent les premières traductions graphiques de « dissimilations ») n'est pas la preuve que les deux consonnes sont spirantes, même si, par ailleurs, on a des preuves simultanées, et même antérieures, d'une prononciation spirante des anciennes aspirées en positions pré-consonantique, initiale, et intervocalique. De la même manière, il n'est pas certain que la graphie « πτερον » assure la prononciation occlusive de la première consonne.

Si l'on admet que le changement graphique a pu avoir un retard (et il en a toujours un) sur le changement oral, on acceptera l'hypothèse que les séquences de deux obstruantes (classiques aspirées ou sourdes) aient pu avoir une réalisation spirante-occlusive pendant un certain temps sans que la graphie le traduise (d'autant que cette variation n'est pas distinctive) : la graphie traditionnelle se serait maintenue dans les séquences de deux obstruantes, ne marquant d'abord pas la différence d'occlusion entre le contexte post-consonantique et les autres contextes.

On peut objecter que l'intervalle est trop long pour que la différence graphique ne soit apparue qu'à cette période. Cependant, à cette période dite « obscure », l'écriture est « l'affaire (...) des clercs de Constantinople qui écrivent le grec atticiste ». Je cite ce passage de Tonnet :

« Du 6^{ème} au 11^{ème} siècle les documents sur la langue parlée sont trop rares et brefs pour qu'on puisse dater avec certitude les importants changements qui ont pris place à cette période. Les raisons de cette quasi-disparition des documents sur le grec courant sont les suivantes. En Grèce proprement dite les invasions slaves de 6^{ème} et 7^{ème} siècles et la fin de la culture païenne (fermeture de l'université d'Athènes 529 ap. J.C.) ont dû faire baisser le niveau culturel. Avec la conquête arabe de l'Egypte (prise d'Alexandrie par les Arabes 642) les bourgeois grecophones d'Egypte semblent quitter le pays ou se fondre dans la masse ; en tout cas, la production de documents en grec cesse. L'écriture est désormais l'affaire des clercs de Constantinople qui écrivent le grec atticiste. » (Tonnet 92 :49)

Lorsque réapparaissent des documents écrits transcrivant l'oral, les anciens phonèmes /ph/ et /th/ se sont spirantisés dans la majorité des contextes : la généralisation de la spirantisation dans un grand nombre de contextes engage une réinterprétation du graphème «θ» comme spirant, et impose une correction graphique dans le seul contexte où cette spirantisation ne s'est pas faite.

« φθινω » [ft(h)ino] > « φτινω » [ft(h)ino]

Plus concrètement, voici, l'un après l'autre, les schémas des deux hypothèses :

Hypothèse de la dissimilation :

	{V, #}_V	Correspondance graphie-phonét.	Graphie C_	Réalisation C_
Classique	[th alasa] «θαλασσα» [telo] «τελω» [ph ero] «φερω» [pater] «πατηρ»	« θ » = [th] « τ » = [t] « φ » = [ph] « π » = [p]	« φθινω »	[phthino]
2 ^{ème} - 5 ^{ème} ap	[θ alasa] «θαλασσα» [telo] «τελω» [f ero] «φερω» [pater] «πατηρ»	« θ » = [θ] « φ » = [f]	« φθινω »	[fθino]
14 ^{ème} - moderne	[θ alasa] «θαλασσα» [telo] «τελω» [f ero] «φερω» [pater] «πατηρ»	« φ » = [f] « τ » = [t]	« φτινω »	[ftino]

Moderne	[θalasa] «θαλασσα»	« θ » = [θ]	« φθινω » ou	[fθino] ou
	[telo] «τελω»	« t » = [t]	démotique non	[ftino]
	[fero] «φερω»		écrit	
	[pater] «πατηρ»			

La logique qui sous-tend ce tableau est la suivante : à partir des données comparatistes, on connaît la prononciation des graphèmes dans certains contextes à une époque donnée (colonne 1) ; on en déduit une correspondance entre graphie et phonétique (colonne 2) A partir de ce tableau de correspondance, implicitement considéré comme valant pour tous les contextes, on déduit dans n'importe quel contexte une prononciation (colonne 4) à partir d'une graphie donnée (colonne 3).

Je propose le schéma chronologique (relatif) suivant :

	C_	{#, V}_V	_C
classique	[ph thino] « φθινω »	[th alasa] «θαλασσα» [telo] «τελω» [ph ero] «φερω» [pater] «πατηρ»	[ph thino] « φθινω »
Période 2	[ft hino]  «φθινω» ou [p thino]  «φθινω»	[th alasa] «θαλασσα» [telo] «τελω» [ph ero] «φερω» [pater] «πατηρ»	[ft hino]  «φθινω» ou [p thino]  «φθινω» 
Période 3 (1 ^{er} –5 ^{ème} ap. J.C.)	[ft hino]  «φθινω»	[th alasa] «θαλασσα» [telo] «τελω» [f ero] «φερω» [pater] «πατηρ»	[ft hino] «φθινω»
Période 4 (?- 14ème siècle)	[ft(h) ino] « φθινο »	[th alasa] «θαλασσα» [telo] «τελω» [f ero] «φερω» [pater] «πατηρ»	[ft(h) ino] « φθινω »
Epoque contemporaine	[fthino] (non écrit) ou [fthino] « φθινω »	[th alasa] «θαλασσα» [telo] «τελω» [f ero] «φερω» [pater] «πατηρ»	[fthino] (non écrit) ou [fthino] « φθινω »

 Indique un écart entre graphie et phonétique.

Dans ce graphique, c'est le contexte et non la graphie qui est déterminant en priorité : une certaine licence est laissée dans la correspondance entre graphie et phonétique : la consonne en contexte _C en période 2 est spirantisée mais la graphie ne le traduit pas encore (aucun graphème, d'ailleurs, à cette période, n'est disponible pour cela). La partie phonétique de la colonne centrale représente l'évolution des réalisations attestées par le comparatisme dans les contextes « initiale devant

voyelle » et « intervocalique¹³ » : la correspondance dans cette colonne entre graphie et phonétique n'est pas un indicateur de la lecture à faire des graphèmes dans tous les contextes. Elle ne fait que témoigner de la période de spirantisation dans ces contextes précis.

Le scénario représenté par ce tableau est le suivant :

Classique : la réalisation est spirante dans tous les contextes.

*Période 2 : la position préconsonantique est spirantisée mais la graphie ne le traduit pas encore.

Période 3 (début de l'ère chrétienne): la spirantisation des aspirées atteint les contextes remarquables qui sont l'initiale devant voyelle et l'intervocalique.

Période 4 : (14^{ème} siècle) : la graphie courante « θ » de l'ancienne aspirée [th] devenue [θ] n'a pas changé, et la spirantisation a atteint une majorité de contexte : toute spirante est désormais traduite par la graphie des anciennes aspirées. Les transcrits, percevant la différence du mode d'articulation entre le premier élément de séquence (spirant) et le deuxième (occlusif), utilisent le graphème désormais spirant pour la première et le graphème occlusif pour la seconde.

moderne « φθινω » [ftino] ou [fθino] : la graphie ne traduit que la forme normative.

Cette hypothèse permettrait d'expliquer le constat que fait Tonnet lui-même sur le caractère systématique au 14^{ème} de la « dissimilation » au regard de son caractère non systématique en grec moderne. En effet, il n'y a rien d'étonnant à ce que la variante spirante-occlusive soit systématique au 14^{ème} si, à ce stade, intermédiaire entre époque classique et époque moderne, la spirantisation n'a encore touché que la première consonne des séquences consonantiques, pour n'atteindre la deuxième qu'à une période ultérieure.

Une autre contradiction qui serait levée par cette hypothèse est celle de la dissimilation inverse que Tonnet croit repérer dans un extrait du papyrus Fayum 114 au 1^{er} siècle après JC à partir de l'orthographe ικθύιν (classique ιχθύίν).

« Il y a une incertitude dans les groupes spirants. Ils peuvent se dissimiler ; mais cela ne se produit pas dans le sens attendu. Au contraire, en grec moderne, c'est normalement la deuxième spirante qui devient occlusive. »

La proposition de Tonnet est d'autant plus surprenante que lui-même ne propose une spirantisation des anciennes aspirées qu' « entre le 2^{ème} et le 4^{ème} siècle de notre ère » (1993 :28). Le raisonnement implicite et la correspondance graphie-phonétique qu'il fait sont donc :

classique « ιχθύίν » = [ikhthun]

1^{er} après : « χ » et « θ » spirants donc « ικθύίν » = [ikθuin] est une « dissimilation inverse ».

¹³ Pour ne pas alourdir le tableau, il n'y figure pas d'exemple de ce contexte : le lecteur peut se rapporter à la section 1.1. pour vérifier l'équivalence chronologique de ces deux contextes.

Si l'on accorde crédit à cette occurrence unique, on peut interpréter de manière totalement inverse cette graphie¹⁴ : la graphie non aspirée du premier élément de la séquence peut se comprendre comme la prise de conscience d'une différence du mode d'occlusion du premier (perte d'aspiration, début de spirantisation ?) en opposition avec la réalisation occlusive aspirée du second, alors que la spirantisation dans les autres contextes ne s'est pas encore faite. On aurait alors le schéma de spirantisation selon le contexte :

Classique : /kh/ = [kh] et /th/ = [th] dans tous contextes

1^{er} siècle après : /th/ = [t] / _C. (De même pour /k/)

mais /kh/ = [kh] / {C_, #_, V_V}. (De même pour /th/).

(2^{ème} siècle : /kh/ > x/ {V_V ; #_}. De même pour /th/.)

Les réalisations probables de l'occurrence du 1^{er} siècle seraient :

« ικθουιν » [ikthuin] pour devenir ensuite [ixt(h)uin]

On objectera qu'une telle hypothèse présuppose un passage de ces anciennes aspirées, en contexte pré-consonantique, par un stade occlusif non aspiré qui n'est pas applicable aux autres contextes : en effet, si à l'intervocalique et à l'initiale, les anciennes aspirées étaient passées par un stade occlusif non aspiré, le trait distinctif se perdant entre phonème aspiré et non aspiré, la distinction se serait perdue, ce qui rendrait incompréhensible la parfaite répartition postérieure entre aspirées classique-spirantes modernes d'une part, et non aspirées classiques-occlusives modernes dans ces contextes.

En fait il n'en est rien : ce sera l'un des objets de cet étude de montrer que la spirantisation des aspirées a effectivement, selon le contexte, pu avoir deux causes différentes : pour le contexte préconsonantique, la position seule peut avoir suffi au même titre que pour les deux autres séries ; pour les autres contextes, le caractère aspiré a dû nécessairement jouer.

Je rappelle ici l'évolution de la série sourde non aspirée dans le même contexte, évolution que Tonnet et Mirambel interprètent comme des « dissimilation régressives ».

Classique « πτερυξ » [pterux] > moderne « φτερο » [ftero]

Classique « επτα » [epta] > moderne « εφτα » [efta]

On s'en tiendra donc pour l'instant à affirmer que le passage des anciennes aspirées par un stade occlusif non aspiré en position pré-consonantique n'est pas contradictoire avec leur spirantisation postérieure dans ce même contexte.

¹⁴ Aussi grec d'Égypte 'υπελειπθησαν (3^{ème} siècle av. J.-Chr.) pour classique 'υπελειφθησαν (Teodorsson 1977 :173).

C'est d'ailleurs l'interprétation que propose Allen 1968, pour des graphies similaires du second siècle avant notre ère. Son enjeu, dans ce passage, y est tout différent. Il s'agit pour lui d'infirmer la théorie selon laquelle il est impossible que la réalisation des séquences graphiques $\varphi\theta$ et $\chi\theta$, pour lesquels il propose une réalisation [p^ht^h] et [k^ht^h] ait comporté deux aspirations. A ce sujet, il écrit pp 25-26 :

« What has usually been suggested by the objectors to such groups is that the writing with φ and χ was a mere convention. (...) That an actual change in this direction may have taken place at a later date in Egyptian and Italian Greek is suggested by writings with $\pi\theta$, $\kappa\theta$ in papyri from the end of the 2 c. B.C., and by transcriptions into Latin, Demotic and Coptic».

L'argument est d'autant plus convaincant que c'est dans une tout autre perspective et pour une tout autre raison qu'il propose cette interprétation phonétique des groupes du 2^{ème} siècle av. J.C. comme occlusive pure – occlusive aspirée. On notera d'ailleurs la conclusion éloquent de Allen : « Modern Greek developments, however, suggest that this change was not general. » Si Allen voit une rupture entre ces occurrences et le développement ultérieur, c'est sans doute parce qu'il se place implicitement, lui aussi, dans la perspective critiquée plus haut d'un changement inconditionné des aspirées en spirantes. Dans cette perspective, effectivement, les segments / φ / [classique ph] et / θ / [classique th] des séquences / $\varphi\theta$ / [classique p^ht^h], deviendraient tous deux spirants et pour les mêmes raisons, ce qui serait contradictoire avec un passage par un stade occlusive-aspirée [p^ht^h]. Dans l'hypothèse défendue ici, il n'y a pas de rupture, bien au contraire, entre de telles réalisations et l'aboutissement au grec moderne :

Classique [p^ht^h] « $\varphi\theta$ » > 2 c. B.C [p^ht^h] « $\pi\theta$ » > moderne [ft]

On aurait, en premier élément de séquence, deux stades d'affaiblissement [ph] > [p] > [f].

En deuxième position de séquence, maintien d'occlusion et perte de l'aspiration quand, en vertu de la spirantisation dans la plupart des contextes, elle perd son caractère distinctif : [t^h] > [t].

La graphie du 1^{er} siècle « $\kappa\theta\upsilon\nu$ » du mot classique « $\iota\chi\theta\upsilon\nu$ » pourrait indiquer un passage des anciennes aspirées en position pré-consonantique par un stade occlusif non aspiré. Cette hypothèse nécessiterait de plus nombreuses informations pour être confirmée. Si tel est le cas, l'aspiration n'a pas pu jouer dans la spirantisation postérieure des anciennes aspirées dans ce contexte, et elle est due à la situation pré-consonantique seulement, au même titre que ce qui s'est produit pour les anciennes sourdes non aspirées. Si d'un autre côté cette hypothèse est fautive, les deux causes possibles (l'aspiration et la position) ont pu avoir un rôle dans la spirantisation. Les deux hypothèses seront maintenues jusqu'au bout de cette étude. Dans tous les cas, aucune n'est contradictoire avec l'hypothèse d'une lénition préconsonantique défendue ici.

Dans cette section, j'ai montré que les données graphiques ne constituent pas un obstacle à l'hypothèse selon laquelle la réalisation démotique (et non systématique) occlusive des anciennes aspirées est un reliquat et non une innovation, et que, contre les apparences trompeuses de la graphie, le stade spirant des deuxièmes consonnes de séquences peut être postérieur au stade occlusif, contrairement à l'interprétation de la tradition philologique de la dissimilation.¹⁵

La graphie autorise, donc, pour les trois séries, la même chronologie contextuelle de lénition :

Anciennes sourdes non aspirées :

Maintien inférieur	p > f / _C	[p terux] > [f tero] « περυξ » « φτερο »
Maintien modéré	p > p / {#, V}_V	[p ater] > [p ateras] « πατηρ » « πατερας » [e peide] > [e pīdi] « επειδη »
Maintien supérieur	t > t / C_	[p terux] > [f tero] « περυξ » « φτερο »

Anciennes voisées

Maintien inférieur	b > v / _C	[e bdomos] > [e vdomo] « εβδομος »
Maintien modéré	b > v / {#, V}_V	[b iblion] > [v ivlio] « βιβλιον » [a bebaios] > [a veveos] « αβεβαιος »
Maintien supérieur	d > ð / C_	[e bdomos] > [e vðomo] « εβδομος »

Anciennes aspirées

Maintien inférieur	ph > f / _C	[ph thino] > [f tino] (φθινω)
Maintien modéré	ph > f / {#, V}_V	[ph ero] > [f ero] (φερω) [e phēbos] > [e fevos]
Maintien supérieur	th > t / C_	(démot.) [ph thino] > [f tino]
	th > θ / C_	(norm.) [ph thino] > [f θino] (φθινω)

Etant donné le décalage constaté par le comparatisme pour la spirantisation (initiale et intervocalique) entre la série voisée et celle des anciennes aspirées, on peut dès maintenant proposer le schéma de spirantisation suivant selon les séries.

¹⁵ De son côté, Bubenik 1980 propose une spirantisation des groupes antérieure à celle constatée à l'intervocalique. « The environment for the frication of aspirates which comes most readily to mind is in the clusters φθ and χθ, /phth/ and /kth/. These clusters could be affected first by the process of frication, and there could appear fricatives [fθ] and [xθ], first only as allophones of aspirates (...) The same might be true about the clusters σφ, σθ, σχ, which were quite difficult to pronounce. On ne peut ni vérifier ni falsifier son hypothèse, car il ne fournit pas l'explication qui le conduit à une telle conclusion. L'obscur argument que constitue la difficulté de prononciation, même s'il était tenable pour le contexte s, devient incompréhensible quand on cherche à l'appliquer aux groupes phth et kth.

Voici la représentation graphique de cette chronologie : pour p toute sourde non aspirée classique, ph toute aspirée classique, b toute voisée classique.

_C (?-1er siècle ap.)	{#, V}_V (2ème -5ème ap.)	C_ (14ème-?)
1- p ph b ↓ ↙ ↓ 2- f v	1- p ph b ↓ ↓ ↓ 2- b ↓ ↓ 2'- ph v ↓ ↓ ↓ 3- p f v	1- p ph b ↓ ↓ ↓ 2- ph b ↓ ↓ 2' p(h) v ↓ ↓ 3- p f 4-

1.3 Les autres facteurs en jeu dans la lénition

Dans les sections précédentes, il a été postulé que la spirantisation des aspirées pouvait avoir eu des causes différentes selon leur contexte. Il a été proposé qu'en position préconsonantique, les anciennes aspirées aient pu passer par un stade occlusif non aspiré (si mon interprétation de la graphie du 1^{er} siècle est juste) (hypothèse Kappa), ou directement se spirantiser (si elle est fautive) (hypothèse Directe). Il a par ailleurs été montré que, dans les autres contextes, cet hypothétique passage par un stade occlusif non aspiré ne pouvait avoir eu lieu, sans quoi la distinction avec les anciennes sourdes non aspirées se serait perdue. Dans les deux hypothèses, il faut que l'aspiration ait participé, d'une manière ou d'une autre, à la spirantisation : dans l'hypothèse Kappa, pour les contextes autres que la position pré-consonantique ; dans l'hypothèse Directe, pour l'ensemble des contextes. En quoi le caractère aspiré joue-t-il un rôle dans la spirantisation ? Jean Fourquet a proposé une réponse à cette question.

1.3.1 L'hypothèse de Fourquet : la seule force naturelle d'occlusion

Fourquet (1956 :52-54) est le seul, à ma connaissance, à avoir envisagé l'actuelle répartition spirante ou occlusive des obstruantes comme le résultat d'une lénition en rapport avec le contexte. L'enjeu pour lui est de montrer que l'aspiration n'est pas, en tant que telle, la cause de la

spirantisation des aspirées grecques. D'après lui, si l'aspiration est en cause dans la spirantisation, c'est parce que leur occlusion est moins forte que celle des sourdes pures. L'aspiration n'est donc pas, en soi, un facteur de spirantisation.

« Les occlusives sonores, qui sont par nature d'articulation douce, sont les premières touchées ; elles deviennent des spirantes dès les premiers siècles de l'ère chrétienne (...) Ce n'est que peu après, vers le III^e ou le IV^e siècle de notre ère, que les aspirées sourdes, notées φ, θ, χ, ont perdu l'occlusion et sont devenues des spirantes (...). Cependant, les aspirées sourdes, second élément d'un groupe tel que φθ, χθ, σθ, σχ, n'ont pas perdu l'occlusion. A grec ancien φθίνω répond aujourd'hui en grec moderne [ftino], noté φτίνω ; (...) Les consonnes qui ont le mieux résisté sont naturellement les occlusives sourdes pures ; elles se sont maintenues en général. Toutefois, le premier élément des groupes pt et kt, (...) a perdu l'occlusion. A grec ancien ἑπτα, okto répond grec mod. [efta], [oxto]. »

Les mutations consonantiques du germanique, 1956. Section « Le grec byzantin » p52-54

Constatant l'affaiblissement général des consonnes grecques, ce qu'il se propose d'expliquer n'est pas tant le changement (vers une spirantisation) que le maintien (d'occlusion). Or il remarque que les consonnes ont une tendance générale à se maintenir plus facilement en seconde position de groupe qu'en « position isolée », et en « position isolée » plus qu'en première position de groupe. Traduit schématiquement, on obtient, pour la position, le classement de force suivant (dans ses termes) :

« premier élément d'un groupe » (= « implosive ») < « position isolée » < « deuxième élément d'un groupe » (= « explosive »).

Croisant ce classement avec celui de la force naturelle d'occlusion selon le mode d'articulation : voisées < aspirées sourdes < sourde pures, il en arrive au tableau (Fourquet 1956 : 54) suivant :

		p, t, k 2 ^{ème} él.	p, t, k
	p, t, k isolé	ph, th, kh 2 ^{ème} él.	(p), t, k
		b, d, g 2 ^{ème} él.	β, δ, γ
p, t, k 1 ^{er} él.	ph, th, kh isolé		f, θ, x
	b, d, g isolé		β, δ, γ
b, d, g 1 ^{er} él.			β, δ, γ

« Au dessous de la ligne, on n'a pour résultat que des spirantes, au dessus, on a des occlusives. La position plus ou moins élevée indique une articulation plus ou moins énergique. »

Par ces deux critères que sont la « force par nature » et la « force par position », le système de Fourquet permet de donner une cohérence aux constats.

Sa conclusion est la suivante :

« L'évolution du grec nous donne une leçon tout à fait claire : les aspirées ne sont pas devenues spirantes en tant qu'aspirées, mais en tant que consonnes d'articulation relativement faible. En effet, sont devenues spirantes en même temps qu'elles – et même avant elles –, les autres consonnes d'articulation faible ; les unes faibles par nature comme les sonores β , δ , γ , les autres par position, comme π , κ en position de premier élément des groupes $\pi\tau$, $\kappa\tau$. Il a fallu pour cela une baisse de l'énergie d'articulation. Toutes les consonnes qui n'atteignent pas un minimum d'énergie perdent l'occlusion. » (Fourquet 1956 :54)

1.3.2 La hiérarchie du VOT

Si l'hypothèse de Fourquet concernant la conjugaison des critères positionnel et « naturel » de lénition et de maintien s'accorde avec celle défendue ici, elle présente une faiblesse de taille : son classement de force naturelle d'occlusion ne fait pas l'unanimité. On peut lui opposer la classification qui tient compte de l'écart temporel entre le moment de l'occlusion et celui du voisement (Voice Onset Timing). Ainsi, la hiérarchie proposée est la suivante : $ph > p > b$: voisement longtemps après, voisement immédiatement après, voisement pendant l'occlusion (Ladefoged 1971 :19). C'est d'ailleurs la hiérarchie utilisée par les philologues allemands depuis le siècle dernier sous les termes de Fortis, Media et Tenuis. C'est la même « trajectoire de lénition » que proposent Joaquim Brandão de Cravalho, Tobias Scheer et Philippe Ségéral dans leur introduction à la conférence sur la position forte, *The strong position*, tenue à Nice les 24 et 25 juin 1999.

En conclusion, l'hypothèse de Fourquet propose une explication des répartitions actuelles des obstruantes en spirante ou occlusive en termes de lénition selon la conjonction de deux critères qui sont la position et la force d'occlusion « par nature ». Mais la hiérarchie qu'il établit entre les trois séries concernant leur force « par nature » est tout à fait contestable, et la classification des séries la plus recevable, au regard des processus phonologiques observés dans un certain nombre de systèmes aussi bien qu'en fonction du VOT, incite à proposer une autre classification.

1.3.3 L'aspiration en cause dans la spirantisation

Il a été retenu que deux facteurs de maintien/lénition sont susceptibles d'entrer en jeu dans la spirantisation. Au sein des séries, on a proposé une classification de force : $ph > p > b$. Qu'en est-il de cette classification en ce qui concerne le critère positionnel de force ?

Faible : $_C$ (pré-consonantique)

Moins faible : {#,V}_V (initiale avant voyelle et intervocalique)

Plus fort : C_ (post-consonantique)

1.3.3.1 La classification habituelle

Si l'on s'en tient aux deux classifications précédentes, on fait les prédictions suivantes :

	_C	V_V	#_V	C_
aspirée	ph thino>ftino	ep hebos>efevos	ph ero>fero	ph thino>ftino
sourde pure	p tero>ftero	yp o>ipo	p ater>pateras	p tero>ftero
voisée	b eta>vita	ep hebos>efevos	b iblion>vivlio	eb domos>v ^o domo

Chaque série ne devrait pouvoir spirantiser en deuxième position de séquence que si elle le fait à l'initiale devant voyelle ou à l'intervocalique. Et elle ne peut devenir spirante dans ces derniers contextes que si elle l'a fait en première position de séquence.

ph > f : C_ ssi {#, V}_V : confirmé : spirantisation de l'aspirée dans les deux contextes dans la version normative, en contexte initial avant voyelle et intervocalique, mais non en post-consonantique en version démotique.

ph > f : {#, V}_V ssi _C : confirmé : spirantisation dans les deux contextes.

p > f : C_ ssi {#, V}_V : confirmé : spirantisation des sourdes non aspirées dans aucun contexte.

p > f : {#, V}_V ssi _C : confirmé : spirantisation dans aucun contexte.

b > v : C_ ssi {#, V}_V : confirmé : spirantisation des voisées dans tous les contextes.

b > v : {#, V}_V ssi b > v / _C : confirmé : spirantisation dans tous les contextes.

On le voit, le critère positionnel est soutenu par les données. Donc, compte tenu des forces respectives attribuées à chaque mode d'articulation, on s'attend, dans la même position, aux priorités suivantes de spirantisation selon la série :

C_ (post-consonantique) :

* ph > f ssi p > f : confirmé dans la forme démotique (spirantisation d'aucune des séries dans ce contexte) ; non confirmé dans la forme normative : l'aspirée a spirantisé mais pas la sourde non aspirée.

p > f ssi b > v : confirmé : spirantisation de la série voisée dans ce contexte, mais pas de la série sourde non aspirée.

{#, V}_V (initiale avant voyelle et intervocalique) :

* ph > f / ssi p > f : jamais attesté : l'aspirée s'est spirantisée dans ce contexte, mais pas la sourde non aspirée.

p > f ssi b > v : confirmé : dans ce contexte, la voisée s'est spirantisée, mais pas la sourde non aspirée.

_C (pré-consonantique) :

ph > f ssi p > f : confirmé : les deux séries sourdes (aspirées et non aspirées) se sont spirantisées dans ce contexte.

p > f ssi b > v : confirmé : les deux séries (sourdes non aspirées et voisées) se sont spirantisées dans ce contexte.

On remarque que les prédictions non confirmées sont celles, et seulement celles, qui impliquent une aspirée. On est obligé d'admettre, contre la théorie de Jean Fourquet, que l'aspiration peut, seule, provoquer une spirantisation.

On le voit, si l'on s'en tient, en plus du critère positionnel, au seul critère de force intrinsèque d'occlusion, on ne parvient pas à rendre compte de la spirantisation des anciennes aspirées dans un certain nombre de contextes. Pour les séries non aspirées en revanche, ce seul critère de force, appliqué à la fois à la nature des modes d'articulation et à la position syllabique, suffit à rendre compte des comportements diachroniques relatifs des consonnes. La série qui résiste à l'explication par ces seuls critères est la série aspirée. Or on doit remarquer qu'il existe dans de nombreux systèmes qui connaissent une ou plusieurs séries aspirées, une tendance des aspirées à la spirantisation : c'est le cas de la spirantisation des aspirées indo-européennes en germanique commun connue sous le nom de loi de Grimm (Collinge 1985). Il faut donc se résoudre à retenir le caractère aspiré comme une cause en soi de spirantisation (Garett and Hale 1993, Schrodtt 1976, Iverson and Salmons 1995, Paul et al.1989)

1.3.3.2 Les deux types de facteurs de lénition

On aurait donc affaire en grec à trois critères, répartis en deux types, qui, conjugués, permettent d'expliquer les spirantisations observées.

Une hiérarchie contextuelle de maintien, quelle que soit la série :

▲ Maintien inférieur : $_C$
 | Maintien modéré : $\{ \#, V \} _V$
 | Maintien supérieur : $C _$

Deux facteurs dépendants de propriétés inhérentes à chaque série :

Une hiérarchie dans la force de maintien :

▲ Maintien inférieur : voisées.
 | Maintien modéré : sourdes non aspirées.
 | Maintien supérieur : sourdes aspirées.

Une propriété particulière à l'aspiration qui justifie le fait que les aspirées, de nature plus forte que les sourdes pures, aient spirantisé en des positions où les sourdes non aspirées ne l'ont pas fait.

1.4 Conséquences diachroniques

1.4.1 Essai de datation

En confrontant les graphies respectives du 1^{er} siècle ap. J.C. et du 14^{ème} siècle, on peut essayer de dater les spirantisations dans les différents contextes :

Dans l'occurrence relevée au 1^{er} siècle du mot /poisson/ « $\iota\kappa\theta\upsilon\nu$ » [ikthuin] ou [ixt(h)uin] pour classique « $\iota\chi\theta\upsilon\nu$ », le passage entre la graphie « $\kappa\theta$ » [kth] ou [xt(h)] du 1^{er} après et celle « $\chi\tau$ » [xt] du 14^{ème} pourrait, on l'a dit, indiquer la généralisation, dans la majorité des contextes, et notamment à l'intervocalique et à l'initiale, des anciennes aspirées, à la réalisation spirante.

Rappelons la chronologie relative des spirantisations par contextes proposée dans la section précédente :

1^{er} stade : $_C$: pré-consonantique

2^{ème} stade : $\{\#_V, V_V\}$: initiale avant voyelle et intervocalique

3^{ème} stade : $C_$: post-consonantique

On pourrait proposer le scénario suivant :

Du 5^{ème} av. au 1^{er} : aspirée / $_C$ s'affaiblit (en occlusive pure puis) en spirante.
sourde et voisée / $_C$ deviennent spirantes.

Les aspirées classiques sont encore, dans la majorité des contextes, occlusives aspirées, le graphème χ conserve jusqu'à présent sa détermination d'occlusive aspirée. Le graphème non aspiré « κ » est utilisé pour signifier la différence d'aspiration entre le premier et deuxième élément de séquence :

« $\chi\theta$ » [khth] > [kth] (« $\kappa\theta$ ») (hypothèse Kappa)

« $\chi\theta$ » [khth] > [xt(h)] (« $\kappa\theta$ ») (hypothèse Directe)

Du 1^{er} au 14^{ème}, les aspirées se spirantisent à l'initiale devant voyelle et à l'intervocalique. La spirantisation des anciennes aspirées se généralisant à la plupart des contextes, l'emploi des graphèmes « χ » « θ » se trouve peu à peu réservé aux spirantes. D'un autre côté, l'aspiration pour les occlusives a perdu son caractère distinctif : la graphie « τ » transcrit désormais toutes les occlusives, qu'elles soient anciennement (et peut-être toujours) aspirées, ou non.

C'est à ce stade que l'on en est parvenu dans les occurrences du 14^{ème} siècle où l'écriture « spirante-occlusive » est systématique.

εταράχτη = gr. anc. ἑταράχθη

εχτρούς = gr. anc. ἑχθρούς

δεχτούμε = gr. anc. δεχθούμεν

σωτερευτής = gr. anc. σωτερευθής

κιντυνέψη = gr. anc. κινδυνεύση.

A un moment que l'écriture ne permet pas de dater, les voisées en position post-consonantique se spirantisent elles aussi en raison de leur plus grande faiblesse d'occlusion naturelle.

Après le 14^{ème} siècle, les aspirées spirantisent en position post-consonantique dans la majorité des cas, mais s'arrêtent au stade occlusif dans certains dialectes et certaines variations démotiques. Les conditions de cette spirantisation seront discutées dans la section suivante. Le dernier stade représente, pour chaque série, l'état actuel des obstruantes dans le contexte indiqué.

_C	{#, V}_V	C_
1- p ph b	1- p ph b	1- p ph b
↓ ↙ ↓	↓ ↓ ↓	↓ ↓ ↓
(1'-) (p)	(1'-)	(1'-)
↓ ↓	↓ ↓ ↓	↓ ↓ ↓
2- f v	2- b	2- b
	↓ ↓ ↓	↓ ↓ ↓
	2'- p(h) v	2' b
	↓ ↓ ↓	↓ ↓ ↓
	3- p f v	3- p(h) v
		↓ ↓ ↓
		4- p (f) v

En conclusion de cette section, on doit maintenir deux hypothèses sur les causes possibles de la spirantisation des aspirées en contexte préconsonantique : si la graphie de « κθιυ » traduit bien un passage des anciennes aspirées par un stade occlusif non aspiré en position préconsonantique, la distinction avec les sourdes non aspirées s'est perdue à ce moment. C'est donc en vertu de la position, et de la position seulement, que les anciennes occlusives aspirées confondues dès lors avec les occlusives sourdes non aspirées ont pu, ensuite, se spirantiser, exactement au même titre que les anciennes non-aspirées.

Si, au contraire, la graphie (isolée) est une simple « erreur » ou ne fait que traduire une différence avec la seconde consonne (spirante-occlusive), alors l'aspiration a dû jouer dans leur spirantisation dans ce contexte, au même titre que dans le contexte initial ou intervocalique.

La même question se pose à propos des voisées, mais non dans les mêmes termes : pour qu'elles se soient spirantisées à l'initiale, à l'intervocalique, et même en position post-consonantique, il a fallu que leur faiblesse « naturelle » d'occlusion entre en jeu : dès lors, on peut se demander si cette faiblesse seule a joué et dans ce cas, elles peuvent s'être spirantisées dans tous les contextes à la même période. Le plus probable est qu'elles aient suivi, comme les deux autres séries, la chronologie relative contextuelle proposée.

La chronologie proposée n'est pas contradictoire avec les relevés graphiques. Elle propose que la réalisation spirante-spirante des anciennes séquences d'aspirées soit postérieure et non antérieure à la variation spirante-occlusive. On pourrait tenter une vérification de cela par une étude dialectologique : si cette hypothèse est bonne, on peut prédire un centre avec réalisation spirante-spirante, et une périphérie avec réalisation spirante-occlusive. (théorie des ondes).

1.4.2 Remarque sur la spirantisation post-consonantique des aspirées

Il faut reconnaître une faiblesse de l'hypothèse défendue dans cette étude, qui consiste dans l'objection suivante : comment, si les anciennes aspirées sont restées occlusives jusqu'au 14^{ème} siècle, se fait-il qu'elles aient pu ensuite se spirantiser pour donner la version normative actuelle ? A ce problème, on peut proposer diverses solutions, dont aucune cependant n'est tout à fait satisfaisante :

Soit elles sont restées, dans ce contexte, aspirées, jusqu'à subir, à époque postérieure, la spirantisation pour cause d'aspiration. La faiblesse de cette hypothèse réside dans la supposition qu'elles aient pu rester aspirées si longtemps après la disparition de l'aspiration (par spirantisation) dans les autres contextes. C'est pourtant l'hypothèse de Fourquet, qui suppose un tel stade intermédiaire :

« Les groupes fth, xth, sth par exemple se sont confondus avec les groupes ft, xt, st, qui existaient par ailleurs : 'εχθρός et 'οκτώ sont passés par les stades *ekthros : *okto > *exthros : *oxto > extros : oxto, grec mod. εχτρος : οχτω, tous deux avec χτ [xt]. » (Fourquet 1956 :53-54)

Soit l'évolution a pris deux voies différentes selon les dialectes : dans certains, la spirantisation des anciennes aspirées / C_ s'est faite alors que celles-ci étaient encore aspirées, à une période postérieure mais proche de la spirantisation dans les autres contextes. Dans d'autres dialectes, dont témoigne le papyrus du 14^{ème} siècle, elle est restée occlusive et a perdu son aspiration, pour ne devenir ensuite spirante que par contamination par les dialectes qui ont suivi le comportement précédent.

Soit la forme normative de deux spirantes pour les anciennes séquences de deux aspirées est une hypercorrection issue de la graphie antique. Cela supposerait une grande force aux pressions normatives ou à l'influence de l'écrit sur l'oral. Cependant, les lignes de Fourquet 1956 citées dans le paragraphe précédent, et celles de Grammont, qui écrit son *Traité de phonétique grecque* en 1948, conduisent à envisager sérieusement cette possibilité :

« φθ et χθ se confondent en moyen et néo-grec avec πτ et κτ pour donner ft et xt (x valant le ch dur allemand). »

Le fait que Grammont et Fourquet parlent de « confusion » d'une part, et présentent d'autre part le phénomène affectant les anciennes aspirées comme étant aussi systématique que celui affectant les non aspirées conduit à deux considérations : il est quasiment nécessaire qu'à l'époque où ils écrivaient, cet état spirant-occlusif des séquences d'anciennes aspirées ait été réellement systématique, alors que ce même état spirant-occlusif est présenté par les auteurs plus modernes comme non systématique, dans le cas des anciennes aspirées. La possibilité que Grammont et Fourquet n'aient eu qu'une connaissance partielle de l'état contemporain du grec, quoi que improbable, est envisageable ; en revanche, ce qui est certain, c'est que dans leur esprit, celle-ci était systématique, sans quoi ils n'auraient pu parler de « confusion » de ces séquences d'anciennes aspirées avec les séquences anciennes non aspirées. L'interprétation de Grammont est peut-être dissimulative (bien qu'il n'en dise rien), mais elle n'est pas la même que celle des auteurs plus contemporains : il est évident que dans son esprit, il n'y a jamais eu de stade spirante-spirante des séquences d'anciennes aspirées.

Les deux seules explications possibles, donc, des écrits de ces deux auteurs, sont soit leur méconnaissance (peu probable) du grec moderne, soit le fait qu'en 1946 et en 1954, époque où moins de Grecs étaient scolarisés, il n'existait pas de variante spirante-spirante, et que celle que l'on constate de nos jours est le résultat d'une hypercorrection dûe à l'écriture.

1.5 Remarques sur s : une nature particulière

On a pu remarquer qu'à la différence de ce que font Tonnet et Fourquet, les séquences impliquant s n'ont pas été traitées. Tonnet et Fourquet considèrent s comme n'importe quelle obstruante. Or plusieurs raisons portent à être prudent sur une telle identification. En effet, σ présente de grandes différences avec les actuelles spirantes φ , θ et χ .

Les deux premières concernent sa nature phonologique : d'abord, il ne contient pas d'équivalent occlusif dans le système moderne, puisque c'est à la spirante θ que répond l'occlusive [t] ; ensuite, il a toujours été spirant alors que les trois autres étaient occlusives en grec classique. Par ailleurs, il présente une distribution et des comportements phonologiques très particuliers, aussi bien en grec classique qu'en grec moderne.

1.5.1 Distribution de sigma

En grec classique, il était la seule obstruante existant en fin de mot, et partageait cette distribution avec les sonantes r et n. Les autres obstruantes en étaient exclues.

[logos] (parole)

[biblion] (livre)

[aner] (homme)

mais

*-p#, *-t#, *k#, *-ph#, *-th#, *-kh#, *-b#, *-g#, *-d#.

Alors que les sonantes ne se trouvaient dans cette position qu'après voyelle, s pouvait suivre une consonne :

κόραξ [koraks] (corbeau)

ἄραψ [araps] (arabe)

En grec moderne, r et n ayant disparu dans ce contexte, s est la seule consonne qui s'y soit maintenue.

[logos] (parole) > [logos]

Mais

βιβλίον [biblion] (livre) > [vivlio]

ἄνθρωπος [aner] (homme) > [andras]

Par ailleurs, en grec moderne comme en classique, il est la seule consonne autorisant à l'initiale des séquences triadiques (du type #sC1C2).

στρατιώτης [stratiotes] (soldat)

σκριβλίτης [skriblites] (gâteau)

σφραγίζω [sphragizdo] (je scelle)

Du point de vue de sa distribution, donc, s ne se comporte visiblement pas comme n'importe quelle obstruante, ce qui est une première raison pour lui réserver un traitement particulier. De plus, s'il existe un lien entre l'aspiration et la spirantisation (quel que soit ce lien), il convient d'être prudent dans le traitement des séquences du type obstruante-sigma, car sigma a une influence remarquable sur l'obstruante qu'il suit.

1.5.2 Séquences (#)_S(#) et aspiration

Un premier point concerne la diachronie des séquences sourde pure – sigma. A la différence des séquences dont le second segment est autre que s, on ne constate aucune spirantisation du

segment précédent. Pis que cela, en synchronie moderne, le premier segment habituellement spirant dans la majorité des contextes (φ [f], χ [x]) y est occlusif¹⁶.

Tonnet, dans la perspective d'une dissimilation d'obstruantes sourdes, est obligé de proposer une règle de dissimilation inverse pour les séquences de ce type.

« On obtient, dans la plupart des cas, la succession spirante + occlusive, sauf quand la deuxième consonne est un σ (qui ne peut retourner vers l'occlusive [t]. Dans ce cas le résultat est occlusive + spirante. »

En effet, il est remarquable que, lorsque s se greffe à une obstruante spirante moderne, cette première devient occlusive :

/tref-o/ [trefo] « $\tau\rho\epsilon\varphi\omega$ » présent actif > aoriste /tref-sa/ « $\tau\rho\epsilon\psi\alpha$ » [trepsa].

Cependant, si l'on se place dans une perspective diachronique, le schéma est tout différent : l'aoriste en grec classique supprimait l'aspiration du φ , et, cela, en vertu de l'action du s. Si, comme je le soutiens dans cette étude, l'aspiration est une cause de spirantisation, le fait que l'actuel /f/ soit occlusif devant s est peut-être dû à un phénomène tout autre qu'une dissimilation de spirantes : il n'est pas spirant parce qu'il n'a jamais été aspiré dans ce contexte.

En grec classique, la graphie indique que s formait en synchronie un groupe cohérent avec n'importe quelle autre obstruante (p, k, ph, kh, b, g)¹⁷ le précédant, y compris à travers une frontière morphématique :

/korak-**os**/ « $\kappa\acute{o}\rho\alpha\kappa\omicron\varsigma$ » [korakos] (corbeau) génitif singulier

/korak-**s**/ $\kappa\acute{o}\rho\alpha\zeta$ > [koraks] nominatif singulier

/treph-o/ « $\tau\rho\epsilon\varphi\omega$ » [trepho] présent actif > futur actif /treph-so/ « $\tau\rho\epsilon\psi\omega$ » [trepsō]

/trib-o/ « $\tau\rho\iota\beta\omega$ » [tribo] présent actif > futur actif /trib-so/ « $\tau\rho\iota\psi\omega$ » [tripso]

Par ces mêmes exemples, on a pu remarquer que le s assourdit la consonne à laquelle il s'unit lorsque celle-ci est voisée, et annule l'aspiration d'un phonème aspiré.

En effet, en synchronie, le grec classique présente le phénomène suivant :

Classique : φ [**ph**]+ σ = ψ [**ps**]

θ [**th**]+ σ = σ

χ [**kh**]+ σ = ξ [**ks**]

racine */ $\theta\rho\iota\chi$ /- (cheveu) [**thrikh-**] (génitif : $\tau\rho\iota\chi\omicron\varsigma$ [trikh-os]) > nominatif : [thri**k**-s] $\theta\rho\iota\chi$

/graph- / (écrire) [**graph-**] (prés. actif : « $\gamma\rho\alpha\varphi\omega$ » [grapho] > futur actif [grap**p**-so] « $\gamma\rho\alpha\psi\omega$ »

¹⁶ Une interprétation de cela sera donnée dans la section 1.6.1.

On peut se demander ce qui justifie les transcriptions phonétiques précédentes : qu'est-ce qui prouve, après tout, que l'aspiration disparaissait lors de la suffixation de s ? Assurément pas la graphie. C'est dans un phénomène connu sous le nom de « loi de Grassmann » qu'on en trouve la preuve : lorsqu'une racine contenait deux aspirations dans des syllabes subséquentes, la première disparaissait sous l'influence de la seconde.

Ainsi :

« τρεφ-ω » [treph-o] (je nourris) : futur actif [threp-so] « θρεψω » : racine : */threph-/
 τριχ-ος [trikh-os] (cheveu génitif) : nominatif : [thrik-s] « θριξ » : racine : */thrikh-/

La réapparition de l'aspiration dans la première syllabe permet de déterminer que la racine présente une double aspiration. Mais les deux aspirations n'apparaissent jamais¹⁸ en surface en même temps. C'est lors de la suffixation en s que la première peut apparaître :

Cheveu : racine supposée * θριχ- */thrikh/

(1) Génitif : τριχος [trikh-os]

(2) Nominatif : θριξ [thrik-s]

En (1), l'aspirée χ [kh] agit sur la consonne sous-jacement aspirée « θ » et lui impose une réalisation non aspirée [t] écrite « τ ».

En (2), sous l'effet du σ, le χ est amputé de son aspiration, ce qui laisse réapparaître l'aspiration de la syllabe précédente « θ ».

On peut faire le même raisonnement avec la forme verbale (*'εχω) qui subit la même alternance entre le présent « 'εχω » [ekho] et le futur « 'εξω » [hekso] (comme on peut le voir aux transcriptions phonétiques, les esprits doux et rude représentent, devant voyelle initiale, respectivement absence et présence de h).

La réapparition de la première aspirée dans les racines à double aspiration lors d'une suffixation en sigma prouve que les graphies représentant les affriquées sont à interpréter comme sourde pure – sigma et non comme aspirée-sigma.

Cette remarque sur s ne prétend pas, loin de là, donner une explication aux phénomènes particuliers observés dans le contexte de s. Elle est seulement un appel à la prudence et justifie le fait que les séquences incluant s reçoivent, dans cette étude, un traitement différent des autres séquences d'obstruantes. Par ailleurs, un point a été laissé en suspens : il s'agit de la raison pour

¹⁷ La combinaison [t-s] donne lieu le plus souvent à [s], parfois à [ts].

¹⁸ On constate une brèche dans cette régularité à la période post-classique où l'aspiration initiale se perd et où les aspirées sont supposées devenir spirantes.

laquelle les sourdes (anciennement aspirées ou non) ne sont pas spirante avant sigma. Cette question trouve l'ébauche d'une solution dans la section suivante.

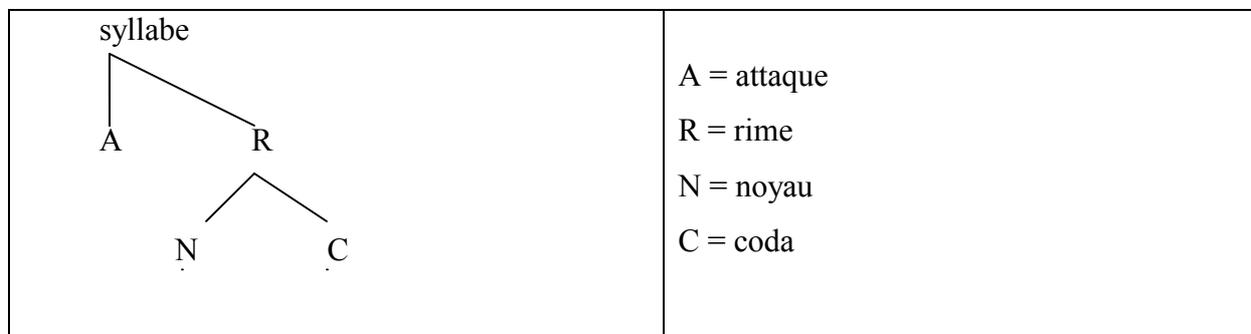
1.6 D'une structure linéaire au modèle syllabique

On s'en est tenu jusqu'à présent, dans la suite des philologues et de Fourquet, à une structure linéaire : les philologues envisagent des influences locales d'une consonne sur une autre, d'avant en arrière aussi bien que d'arrière en avant. Fourquet ébauche quant à lui une structuration en envisageant une différence de comportement entre ce qu'il appelle « première position de groupe » et « deuxième position de groupe ». Mais ni les uns ni les autres ne statuent sur l'organisation de ces séquences de sons.

Or la phonologie a tout intérêt à rompre avec ce modèle purement linéaire utilisé par Fourquet et les philologues et à envisager les séquences de sons dans une structure syllabique, comme on le fait depuis le 19^{ème} siècle (Kahn 1976).

1.6.1 Attaque, noyau, rime et coda

La syllabe standard, dans le modèle proposé à la fin des années 70, est constituée ainsi :



Dans le modèle standard de la syllabe tel qu'il représenté ci-dessus, chaque constituant possède un ou deux éléments.

Il peut se faire qu'une attaque soit vide, mais son point squelettal existe.

Il peut se faire qu'une rime ne contienne pas de coda. Dans ce cas, il n'y a pas de coda.

On détermine si une séquence consonantique interne est une attaque branchante ou une séquence coda-attaque en fonction de la marge absolue : les séquences de consonnes présentes avant la première voyelle sont des attaques branchantes partout dans le mot. Toute consonne ou séquence de consonnes rencontrée à l'intérieur du mot et ne pouvant être syllabifiée dans l'attaque branchante est considérée comme la coda de la syllabe précédente. Ce qui est déterminé comme

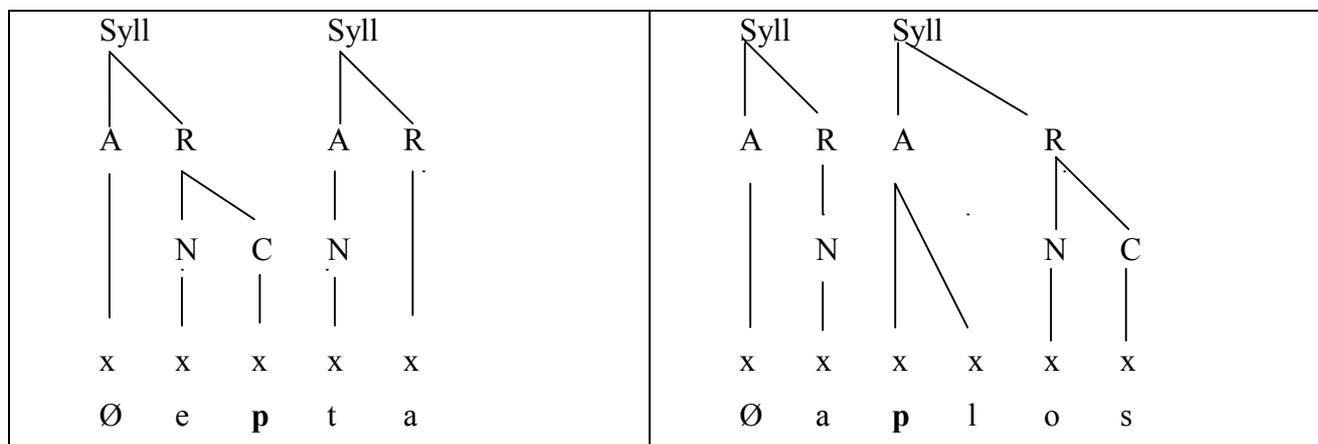
attaque branchante peut varier selon la langue. Par exemple, [akne] est syllabifié de manière différente en français et en allemand : le français ne présente pas de séquence initiale *#kn, contrairement à l'allemand. On fera le découpage syllabique en français entre [k] et [n] > [ak-ne].

En Allemand, la séquence #kn, existant à l'initiale de mot, est reconnue comme attaque branchante, et le découpage syllabique est donc [a-kne].

A cela il convient d'ajouter un constat : les attaques branchantes sont de courbe de sonorité croissante. Par suite, lorsque deux consonnes possèdent le même seuil de sonorité (deux obstruantes, deux liquides etc.), elles appartiennent à des syllabes différentes.

1.6.1.1 Attaques branchantes et séquences coda-attaque en grec

Dans ce modèle basique, les mots [epta] et [aplos] sont donc syllabifiés de la manière suivante :



La différence de comportement observée entre la même consonne p dans les mots

(1) [epta] > [efta]

(2) ~ [aplos] > [aplos]

trouve donc son explication dans le fait que dans l'occurrence (1) p est coda, alors qu'il est attaque dans l'occurrence (2)

1.6.1.2 Syllabation des séquences obstruante-s

Si on envisage la spirantisation en termes de place dans la syllabe (spirantisation en coda, maintien en attaque), on peut proposer deux hypothèses relativement simples et satisfaisantes pour justifier le maintien d'occlusion dans les groupes de type Cs, par opposition avec les séquences de type CC.

epta > epta

deksia > deksia et non *dexsia

La première hypothèse est celle de l'attaque branchante :

Si l'on admet la possibilité, bien que peu probable, d'une syllabation de ps, ks comme attaques branchantes (ce qu'autorise la courbe de sonorité croissante), au même titre que aplos, la première consonne de la séquences n'a pas de raison de devenir spirante parce qu'elle n'est pas coda mais attaque.

La seconde est celle de l'affrication : c'est l'interprétation traditionnelle que l'on donne à ce groupe consonantique (interprétation que semble confirmer le signe graphique utilisé pour traduire chacune des deux séquences [ks], [ps], respectivement « ξ » et « ψ », mais qui pose une difficulté en raison de la non homorganicité des deux segments.) Il n'y a ici non plus aucune raison pour que le premier segment spirantise, puisqu'il n'est pas coda.

Cependant, ces deux hypothèses s'exposent à une objection : dans la mesure où, en synchronie, la consonne spirante labiale dont « υ » est la graphie, issue de [w] deuxième élément de diphtongue en grec classique, devient occlusive lorsqu'on lui suffixe le morphème aoriste –sa, n'est-on pas obligé de réintroduire la notion de dissimilation régressive ?

Ainsi :

Présent : class. paideuo > mod. peðevo.

Mod. prés : peðevo > aoriste : peðepsa

En effet, comment parler de maintien d'occlusion alors que « u », loin d'être occlusif, était vocalique à époque classique ? Il est bien évident qu'ici, l'hypothèse du maintien ne peut être appliquée. S'agit-il d'une activité analogique due à la confusion orale moderne entre les séquences « ευ » [ef], « αυ » [af] et « εβ », « αβ », « εφ », « αφ » ?

Examinons d'abord quelle peut avoir été l'évolution d'un verbe comme [trepho] : nourrir. Il faut poser deux hypothèses :

- soit la forme d'aoriste est dérivée de la racine, et dans ce cas :

Classique : présent treph-o > aoriste threp-sa

Moderne : présent tref-o > aoriste trep-sa.

Dans ce cas, il faut conclure à une action particulière de s sur la consonne qu'il suit (ce qui n'aurait rien d'étonnant)

- soit les formes ont évolué parallèlement :

Présent : classique [tre**ph**o] > moderne [tre**f**o]

Aoriste : classique [tre**p**sa] > moderne [tre**p**sa]

Dans ce cas, le phonème sous-jacent /ph/, étant déjà [p] devant s, n'avait aucune raison de devenir spirant puisqu'il n'était pas aspiré.

Le même raisonnement peut être tenu pour « β », exemple trib-o

Soit - Classique : présent triv-o > aoriste trip-sa

Moderne : présent triv-o > aoriste trip-sa.

Soit - Présent : classique [tribo] > moderne [trivo]

Aoriste : classique [tripsa] > moderne [tripsa]

Dans les deux hypothèses, on peut imaginer que, lors de la consonantisation de cette semi-voyelle, le grec, n'ayant jamais connu d'aoriste, ni même aucun mot, contenant une séquence spirante-s, l'aoriste et le vocabulaire contenant une labiale nouvellement consonantique s'est formé comme celui des racines anciennement consonantiques.

Quoi qu'il en soit, l'occlusion moderne devant sigma du phonème classique semi-vocalique [w] devenu spirante [f] reste sans réponse, mais l'action toute particulière de s sur les consonnes qui la précèdent, même si elle ne reçoit pas d'explication, autorise à ne pas renoncer à l'hypothèse lénitive au profit de l'hypothèse dissimilative classique.

1.6.2 La résistance du grec à la position forte initiale.

Le modèle syllabique permet de rendre compte des différences de comportement observées sur le premier segment (sourde pure) selon qu'il est suivi d'une liquide ou d'une obstruante autre que s : dans le premier cas, ce premier segment est une attaque branchante, dans le second, il est une coda.

[epta] > [efta] ~ [aplos] > [aplos]

Les notions de coda et d'attaque permettent quant à elles de rendre compte du phénomène parallèle dans les deux séries sourdes (aspirées et non aspirées) :

[epta] > [efta] = [ophthalmos] > oftalmos (coda)

[epta] > [efta] = [ophthalmos] > oftalmos (attaque après coda)

On constate que l'occlusion s'est maintenue en attaque, mais que la coda s'est spirantisée. Cette répartition correspond parfaitement à la « position forte » (opposée à la position faible) dont témoigne la diachronie romane : les consonnes ont une tendance à se lénifier dans certains contextes, à se maintenir ou à se renforcer dans d'autres : à l'initiale de mot et en position post-consonantique, elles se maintiennent, se renforcent (ou s'affaiblissent moins vite), alors qu'à l'intervocalique, en position préconsonantique (lorsque la deuxième consonne n'est pas liquide), et en finale de mot, elles s'affaiblissent. Cette lénition peut prendre l'aspect d'un voisement, d'une

spirantisation, ou bien aller jusqu'à la disparition complète de la consonne. Ainsi a-t-on envisagé ces positions comme étant respectivement « forte » et « faible » et, étant donné la permanence de cette opposition, s'est-on autorisé à leur attribuer une portée universelle.

Mais alors, si l'on adopte les notions de position faible et position forte pour rendre compte du comportement des consonnes en grec, il se pose un problème fondamental : l'attaque post-consonantique n'est pas seule position forte. Elle partage cette propriété avec l'attaque initiale de mot. Or l'actuelle répartition spirante/occlusive des anciennes aspirées ne s'inscrit pas dans ce schéma qui oppose aux trois contextes « faibles » V_V (intervocalique), _C (pré-consonantique) et _# (finale) les deux contextes forts #_ (initiale) et C_ (post-consonantique).

En position post-coda, on l'a dit, les aspirées ont maintenu leur occlusion. Mais pas à l'initiale, où elle se sont systématiquement spirantisées :

[**ophthalmos**] ὀφθαλμός (œil) > **oftalmos**

mais

[**thumos**] θύμος (élan) > [**θimos**]

[**phero**] φέρω (je porte) > [**fero**]

[**kharis**] χάρις (grâce) > [**xaris**]

Comment se fait-il qu'à l'initiale on ne constate pas, pour les aspirées, la même « résistance à la lénition » qu'après consonne ?

En d'autres termes, le grec refuse l'unité de comportement recensée dans les autres langues sous le nom de « position forte » représentée par le contexte {#, C}_ . Il leur oppose au contraire une position faible qui unit les contextes initiale devant voyelle, intervocalique {V, #}_ V et coda _C.

[**thumos**] θύμος (élan) > [**θimos**] de même [**othonjon**] (voile) ὀθόνιον > [**oθoni**] (écran)

[**phero**] φέρω (je porte) > [**fero**] de même [**aphiksis**] ἀφίξις > [**afiksis**] (arrivée)

[**kharis**] χάρις (grâce) > [**xaris**] de même [**brakhos**] βράχος > [**braxos**] βράχος (rocher)

par opposition au maintien d'occlusion post-coda.

L'équivalence des contextes #_ et V_V est confirmée par la série d'anciennes sourdes non aspirées qui a maintenu son occlusion dans ces deux contextes, par opposition à la lénition observée en coda.

Le grec présente donc un contexte {#, V} dont l'inexistence est habituellement utilisée comme argument négatif pour justifier la réalité phonologique du contexte coda _{#, C}¹⁹.

¹⁹ Le contexte {#, C}_ a lui-aussi été déterminé comme contexte unique et désigné comme coda miroir : il en sera question dans la section 2.2.3.

Qu'en est-il de la scandaleuse résistance du grec à la « position forte initiale » ? Faut-il renoncer à fournir une explication lénitive de la spirantisation des obstruantes grecques ? A l'énigme de la position initiale faible le grec en ajoute une seconde : il présente des séquences initiales qui, du point de vue phénoménal, ont tout de séquences hétérosyllabiques. C'est l'objet de la section suivante

1.6.3 Des “coda initiales” en grec?

La représentation syllabique permet de rendre compte, dans une certaine mesure, de la répartition entre spirantisation et maintien d'occlusion pour toutes les séries d'obstruantes grecques. Cependant, le problème que pose une telle représentation appliquée au grec, et auquel échappaient aussi bien Tonnet que Fourquet dans leurs conceptions linéaires, concerne le statut syllabique qu'il convient de donner à des séquences initiales d'obstruantes telles qu'en présente le Grec²⁰ :

Classique : #πτ [pt] #κτ [kt] #φθ [phθ] #χθ [khθ] (*#βδ [bd] *#γδ²¹ [gd])

Moderne : #φτ [ft] #πτ [pt] #χτ [xt] #κτ [kt] #φθ [fθ] #χθ [xθ] #βδ²² [vδ] * [γδ]

Parce qu'elles sont placées à l'initiale de mot, ces séquences devraient être syllabifiées comme attaques branchantes. D'un autre côté, étant de même niveau de sonorité, elles devraient être conçues comme bisyllabiques. Que l'on opte pour l'une ou l'autre des syllabations, on est obligé de déroger à l'un des principes qui fondent la syllabation.

Soit ces séquences initiales sont monosyllabiques, et le principe de sonorité n'est pas valide.

Soit elles sont bisyllabiques, et la marge absolue n'est plus un moyen fiable pour déterminer ce qui est dans une langue une attaque branchante.

La théorie est mise à mal dans un cas comme dans l'autre : qu'en est-il de la phénoménologie ?

L'hypothèse monosyllabique ne rend pas compte de la différence observée entre attaque branchante du type obstruante-liquide et les séquences étudiées :

[**p**tero] > [**f**tero] ~ [**p**loion] > [**p**loio]

[**e**pta] > [**e**fta] ~ [**a**plos] > [**a**plos]

En effet, les séquences de deux occlusives de type [pt] ne se comportent pas comme celles du type [pl], puisque les premières deviennent systématiquement [ft], alors qu'aucun phénomène

²⁰ Cette caractéristique est courante dans les langues afroasiatique et rare, mais non réservée au grec, parmi les langues indo-européennes : on en trouve notamment dans les langues slaves.

²¹ Sauf une variante de δουπε-ω et γδουπε-ω.

²² Βδομος [vdomos] < εβδομος [ebdomos].

similaire n'est mentionné pour les secondes. Si [pt] était attaque branchante, on serait en droit de s'attendre à ce qu'elles aient un comportement identique aux séquences de type [pl]. Or :

[pt] > [ft]	[kt] > [xt]
*[pr] > [fr]	*[kr] > [xr]
*[pl] > [fl]	*[kl] > [xl]

Les prédictions faites par l'hypothèse monosyllabique sont réfutées.

On ajoutera à cet argument phénoménologique un argument distributionnel : il n'existe aucune occurrence du type #s**pt**, alors qu'il en existe, comme on l'a vu dans la section précédente, du type #s**pr**. En cela non plus, donc, ces séquences ne se comportent pas comme des attaques branchantes. Cela mène à envisager un statut bisyllabique de ces séquences.

L'hypothèse de l'hétérosyllabité rend compte de la différence observée entre attaque branchante du type obstruante-liquide et les séquences étudiées :

[e**pta**] > [e**fta**] ~ [a**plos**] > [a**plos**]

De plus, elle rend compte de la similitude de comportement entre [e**pta**] > [e**fta**] et [p**tero**] > [f**tero**] et permet de maintenir une syllabation uniforme d'une même séquence de segments quelle que soit sa place dans le mot.

Du point de vue empirique, tout pousse à opter pour une version bisyllabique des séquences d'obstruantes grecques, que ce soit à l'intérieur de mot ou à l'initiale.

Si d'un côté on admet l'hypothèse de l'hétérosyllabité de ces séquences initiales, et si, de l'autre, on attribue la lénition de la première consonne de séquence à sa position pré-consonantique, on est obligé de forger la notion de « coda initiale ».

Le problème que pose une telle syllabation est qu'elle déroge à l'exigence première de la structure syllabique telle qu'elle est conçue dans le modèle exposé, à savoir : toute syllabe a à sa tête un noyau, c'est-à-dire une voyelle. Qu'est-ce, donc, que cette syllabe initiale sans voyelle ? L'objet du deuxième chapitre est de le découvrir.

1.7 Conclusion du premier chapitre

Ce premier chapitre a proposé, à partir de données empiriques, une chronologie qui essaie de rendre compte, avec la plus grande unité et le moins d'exceptions possible, des évolutions phonétiques intervenues entre le grec classique et le grec contemporain. Il a par ailleurs été montré qu'il fallait nécessairement compter, en plus de la spirantisation par position, une autre cause de spirantisation que l'on a appelée pour le moment « spirantisation par aspiration ». Mais cela n'explique pas pourquoi le caractère aspiré d'une part, la position de coda d'autre part, induisent une spirantisation. Cette description se doit d'être complétée, dans la mesure du possible, par une explication sur les influences mutuelles que les segments exercent les uns sur les autres : ce sera l'objet de la troisième partie de cette étude.

Avant cela, il convient de lever deux mystères : pourquoi le grec ne s'inscrit-il pas dans le schéma qui oppose position forte et position faible, c'est-à-dire comment justifier que les aspirées se soient spirantisées à l'initiale absolue autant qu'à l'intervocalique ? Quel statut donner à la consonne initiale, exempte de voyelle, qui, elle aussi, résiste à la traditionnelle « position forte », et que l'on a nommée « coda initiale ». Dans le chapitre suivant, l'adoption d'un cadre théorique différent de celui auquel je m'en suis tenue jusqu'ici permettra d'appréhender ces problèmes de manière plus claire.

2 Questions syllabiques et modèle théorique

Le chapitre précédent a proposé une chronologie de spirantisation des consonnes grecques qui repose en partie sur une hypothèse positionnelle de lénitions et de maintien. Il a pour cela été opposé une interprétation positionnelle des spirantisations observées en première position de séquences d'obstruantes, à l'interprétation classique d'une dissimilation (progressive pour les aspirées, régressive pour les sourdes non aspirées). Mais cette interprétation achoppe sur deux points : comment expliquer la lénition des aspirées à l'initiale absolue au même titre qu'à l'intervocalique, position réputée forte, alors que les sourdes pures, moins élevées dans l'échelle de force naturelle, sont restées occlusives dans ces contextes. On montrera que cette résistance énigmatique du grec à la position forte initiale d'une part, et la non moins énigmatique spécificité du grec qui est de tolérer des séquences initiales d'obstruantes telles que [pt], [kt] d'autre part, trouvent toutes deux leur solution si l'on accepte le cadre théorique qui est exposé dans le deuxième chapitre.

2.1 En quête d'un noyau

L'existence en grec de groupes inhabituels tels que #pt, #kt et leurs équivalents voisés et aspirés a conduit à postuler qu'il s'agissait de groupes bisyllabiques. Or un principe fondamental de la phonologie est que toute syllabe doit contenir au sommet de sa structure un noyau, c'est-à-dire une voyelle. Cela converge avec le constat de grammaire universelle selon lequel il existe dans les systèmes du monde des mots constitués d'une voyelle unique, mais pas de mots appartenant à une catégorie majeure (nom, verbe, adjectif) constitués de consonne unique : la tête de toute structure syllabique ne peut être qu'une voyelle. Si, donc, on postule qu'une séquence [pt] est bisyllabique, on est obligé de supposer l'existence sous-jacente d'une voyelle dont p puisse dépendre.

L'idée d'un noyau sans réalisation phonique revient à Stephen Anderson en 1982 dans son analyse du schwa français²³. En 1986, Spencer, dans un autre cadre théorique et pour d'autres raisons en fait de même dans une étude sur le polonais²⁴. En 1990, Kaye, Lowenstamm et Vergnaud proposent que certaines langues, qui présentent à leur initiale une distribution consonantique

²³ Anderson Stephen 1982 : The analysis of french schwa : or, how to get something for nothing. *Language* 58, 535-573.

²⁴ Spencer Andrew 1986. A non linear analysis of vowel-zero alternations in polish. *Journal of Linguistics* 22, 249-280.

totale­ment libre (apparentes attaques branchantes et énigmatiques séquences initiales hétérosyllabiques), ne contiennent en sous-jacence que des séquences de deux attaques séparées par un noyau sans réalisation phonique.

2.1.1 Les noyaux vides interconsonantiques et le coda licensing

Kaye, Lowenstamm et Vergnaud, s'intéressent à des langues qui dérogent apparemment au principe de sonorité croissante à l'initiale. Ces langues, comme l'arabe marocain, autorisent des séquences initiales du type liquide-obstruante ou nasale-obstruante :

Arabe marocain :

rbit « bind »

rda « accepter »

lga « trouver »

nzil « descend »

ndim « regretter ».

Hébreu biblique :

lxađim « captures »

rqahim « épices »

Ces séquences, aussi courantes que les apparentes attaques branchantes, dérogent visiblement au principe de sonorité croissante : il paraît difficile de leur accorder le statut d'attaque branchante.

De plus, pour chaque séquence consonantique présente à l'initiale ou à l'intérieur, on peut trouver un mot présentant sa séquence « miroir » :

Arabe marocain « je mentionne » se dit [dkir], et « je mens » se dit [kdib].

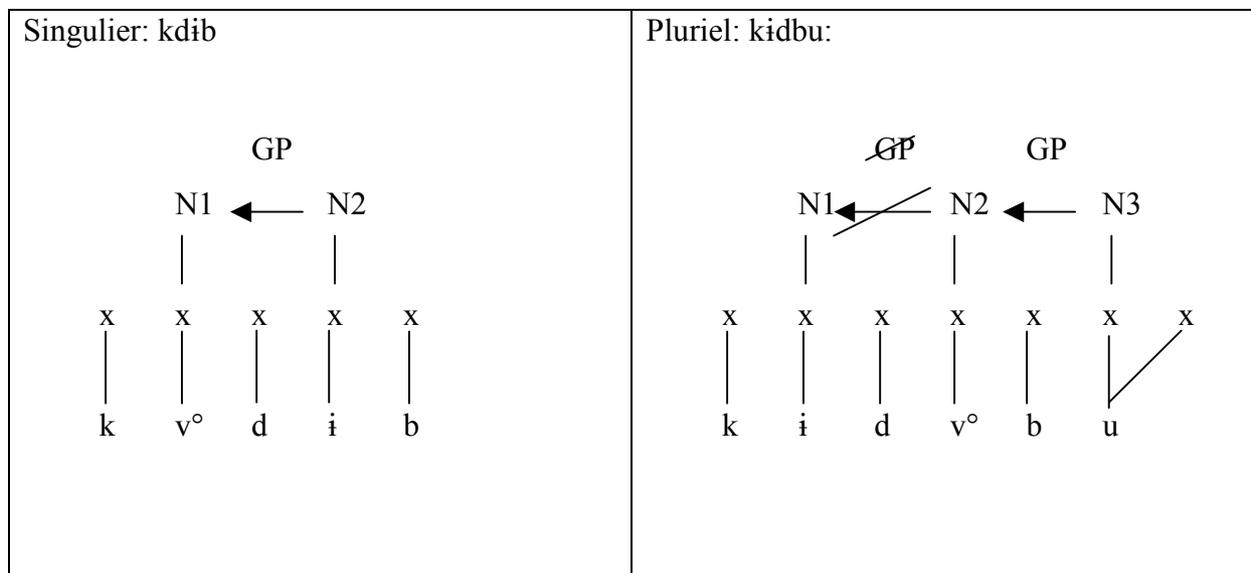
Par ailleurs, dans ces langues, l'alternance avec rien de voyelles dites « épenthétiques », en certaines positions dans le mot et sous certaines conditions, oblige à leur attribuer un point squelettal au niveau lexical²⁵ : il est possible qu'un noyau existe sans pour autant avoir de réalisation phonique. Un noyau vide (en toute rigueur, une position nucléaire vide) est « un noyau dominant un point qui n'a pas de contenu segmental » (Kaye 1990b :144). Mais ce noyau ne peut rester muet qu'à certaines conditions : il faut que le noyau de la syllabe suivante ait, lui, une réalisation phonique. Il existe donc une forme de relation internucléaire que Kaye, Lowenstamm et Vergnaud 1990 nomment « gouvernement propre ». Ce gouvernement est strictement régressif, et la condition

²⁵ Principe de projection cf Kaye, Lowenstamm et Vergnaud 1990 :221, Kaye 1990b :138 « Les relations de gouvernement sont établies au niveau de représentation lexical et sont maintenues au cours de dérivations. »

posée pour qu'un noyau soit muet est qu'il soit proprement gouverné (principe des catégories vides, ECP) (Kaye, Lowenstamm et Vergnaud . 1990 :219 ; Kaye 1990b :144). A ce principe s'ajoutent deux conditions : d'une part, le gouverneur doit avoir un contenu phonétique ; d'autre part le gouvernement ne peut s'exercer à travers un domaine de gouvernement (stricte adjacence) (Kaye 1990b :144)

Ainsi, l'étude des différentes dérivations de la forme [kidbu:] 'ils mentent' permet de vérifier si la séquence db est authentique (existe au niveau lexical) ou si elle n'est qu'apparente (n'apparaît qu'en surface) et séparée au niveau lexical par une voyelle. Quand le noyau suivant n'est pas phonétiquement réalisé, la voyelle alternante, si elle existe, doit réapparaître.

C'est le cas pour le verbe de racine kdb : au pluriel [kidbu:] correspond le singulier [kdib].



Dans le singulier, le noyau N2 a une réalisation phonique i : il peut donc exercer son gouvernement sur la voyelle précédente N2.

Dans la forme pluriel, N3, qui a une réalisation phonique, gouverne N2 ; N2 quant à lui, ne peut gouverner N3: le noyau séparant k et d n'est plus gouverné (son ECP n'est pas satisfait) et il réapparaît.

La possibilité que le noyau d'une syllabe soit vide permet d'expliquer dans ces langues l'existence de séquences initiales que le non respect de la sonorité croissante invitait à déclarer hétérosyllabiques.

D'autre part, ce même phénomène de voyelle alternant avec zéro survient entre les consonnes constituant d'apparentes attaques branchantes : ainsi au pluriel [a:klu:] 'ils mangent' correspond le singulier [akil]. La syllabation de la racine kl est donc kvlv.

Kaye, Lowenstamm et Vergnaud concluent que toutes les apparentes attaques branchantes dans cette langue sont en réalité des séquences attaque-attaque. Les langues comme l'arabe marocain contiennent donc des syllabes fermées (dans les termes de Kaye, Lowenstamm et Vergnaud . 1990, des rimes branchantes), mais pas d'attaques branchantes.

L'étude de l'arabe marocain a permis de déceler l'existence de noyaux vides dans les langues qui autorisent à l'initiale aussi bien des séquences sonante-obstruante ou obstruante-obstruante qu'obstruante-sonante. Elle a mis à jour une relation internucléaire, le gouvernement propre, et a énoncé à quelles conditions un noyau peut ne pas avoir de réalisation phonique. Enfin, elle montre que ces langues ne connaissent, ni à l'initiale ni à l'intérieur des mots, d'attaques branchantes.

Parallèlement, Kaye, dans une étude portant sur le « raccourcissement de la voyelle en syllabe fermée » en turc et en yawelmani, invalide la notion de coda finale : un segment n'est coda que s'il est suivi d'une autre consonne (Kaye 1990a : 311). En rigueur, le principe du Coda Licensing est le suivant : « une consonne est syllabifiée dans la rime si et seulement si elle est gouvernée par une attaque suivante. » (« post-nuclear rimal positions must be licensed by a following onset »). Cela implique qu'il n'existe pas de coda en fin de mot. Ce principe a une ambition universelle.

Les langues comme l'arabe marocain ne possèdent pas d'attaques branchantes mais possèdent des codas. Si le Coda Licensing est universel, il élimine la coda finale et ces langues ne possèdent plus que des codas internes.

Les travaux de Kaye 1990b et Kaye, Lowenstamm et Vergnaud 1990 ont montré que les langues sans restriction distributionnelle initiale contiennent des syllabes abritant des noyaux sans réalisation phonique. Cela pourrait être une solution à la question de la « coda initiale » grecque : le noyau manquant serait un noyau vide séparant les deux obstruantes initiales du grec, et l'apparente « coda initiale » serait en réalité une attaque suivie d'un noyau vide. Cependant, le grec, comme la plupart de ses sœurs indo-européennes, présente de nombreuses restrictions initiales, ce qui invite à ne pas l'analyser selon ce modèle. La lecture de la note 26 concernant le grec (Kaye, Lowenstamm et Vergnaud 1990 : 229) permettra de mettre à jour la difficulté que pose un tel choix : le grec n'y est guère traité qu'à titre allusif, mais l'allusion elle-même est digne d'attention. Leur enjeu est de montrer qu'il existe une relation entre les deux membres de la séquence k-t en Français, à la différence de l'arabe marocain : or ils trouvent la preuve d'une telle relation dans le fait que la séquence miroir t-k n'existe pas. C'est pour répondre à l'éventuelle objection d'un possible hasard de cette restriction phonotactique qu'ils citent les exemples de l'anglais et du grec. Or, au sujet du grec, la note 26p229 précise :

« l'existence d'une initiale de mot en pt et kt en grec n'est en aucune manière la preuve qu'il s'agit d'une attaque branchante. De manière significative, les séquences *tp et *tk sont absentes du grec autant à l'initiale qu'en position interne. Ces séquences sont analysées comme inter-constituants. Leur occurrence à l'initiale n'est pas plus significative que celle des séquences s+C en Italien, Anglais et Français. »

La première conclusion que l'on tire de ce passage est que Kaye, Lowenstamm et Vergnaud, bien que proposant la possibilité qu'il existe un noyau sans réalisation phonique entre deux consonnes apparemment consécutives, n'envisage pas de faire la même analyse du grec. La seconde découle de l'argument de la distributivité réduite des obstruantes : si, en grec, les séquences pt et kt n'offrent pas d'image miroir, en d'autres termes, si une restriction prouve qu'il existe une forme de gouvernement inter-constituant, cela suppose qu'il n'y a pas de domaine de gouvernement (et donc, de noyau vide) entre les deux. Reste aussi que le grec, à la différence de l'arabe marocain, présente une distinction entre ces séquences supposées attaque – noyau vide – attaque et de véritables attaques branchantes (ptero > ftero mais ploion > ploio).

Si la possibilité d'existence d'un noyau vide intervenant après l'apparente « coda initiale » (en rigueur attaque avant noyau vide) grecque n'est pas à première vue recevable, on peut envisager que le noyau dont elle dépend la précède, ce qui en ferait une authentique coda.

2.1.2 Un noyau vide à l'initiale

Cette proposition a été faite par Kaye lorsqu'il a cherché une syllabation satisfaisante pour les séquences initiales commençant par s dans un certain nombre de langues indo-européennes. Il propose alors l'idée d'un noyau vide initial. C'est l'objet de son article intitulé "Do you believe in magic? The story of s+C sequences" (Kaye 1992). Relevant des comportements difficilement explicables dans des systèmes très variés, il propose pour s dans ces séquences un statut syllabique tout particulier.

En effet, s premier constituant de séquences consonantiques initiales se comporte visiblement, dans certaines langues romanes, mais aussi en anglais et en grec ancien, comme n'appartenant pas à la même syllabe que la ou les consonnes qui le suivent. Cela amène Kaye à proposer qu'un noyau vide précède s à l'initiale de mot.

Il constate que dans de nombreux systèmes dont le grec ancien (mais aussi l'italien, le portugais, l'anglais, le français etc.), l'existence de séquences triadiques à l'initiale du type sC1C2 oblige les tentatives de syllabation à déroger à l'un ou l'autre des principes qui régissent les rapports arborescents des segments (Kaye 1992 :293-294).

Le principe de syllabation enjoint de syllabifier toute séquence de consonnes avant la première voyelle du mot en attaque. Or, d'une part, les séquences initiales de type #sC rompent avec le principe de sonorité croissante²⁶. D'autre part, la phonologie du gouvernement a établi un principe concernant les constituants syllabiques, le principe de binarité, selon lequel tout constituant contient au plus deux éléments. Comment, donc, syllabifier des séquences triadiques initiales telles, par exemple, que l'anglais « scream », « splatter » etc. En effet, il n'est pas possible de maintenir de front les deux principes cités ci-avant.

Kaye montre donc que les séquences sC se comportent bien comme des séquences hétérosyllabiques dans diverses langues telles que l'italien, le grec ancien, le portugais européen, l'anglais (Kaye 1992 :295-304). Je ne reprends ici en détail que l'exemple du grec classique (Kaye 1992 :298-299) :

Le grec ancien formait son parfait par l'adjonction d'un préfixe formé d'une reduplication de la consonne initiale suivie de la voyelles ε (qui est une propriété lexicale du préfixe). Ainsi :

- a. λύ-ω λέ-λυ-κα
b. παίδευ-ω πε-παίδευ-κα

Lorsque la racine est composée d'une attaque branchante, seule la tête apparaît dans le suffixe redupliqué.

- c. γράφ-ω γε-γράφ-α
d. βλάπτ-ω βέ-βλαφ-α

Si les séquences initiales s+C étaient des attaques branchantes, elles se comporteraient comme les séquences en c. et d. La prédiction serait la suivante :

- στρατεύ-ω *σέ-στρατευ-ω

Si, en revanche, la séquence sC est hétérosyllabique, il faut supposer une structure du type :

²⁶ Principe que Kaye ne cautionne pas lui-même : des comportements hétérosyllabiques se constatent dans des séquences initiales du type s+liquide, dont la courbe de sonorité est pourtant celle d'une attaque branchante (sl en anglais).

A	R	A	
	\		
	Noy Coda		
x	x	x	x
		s	C

Si s est coda, l'initiale est une attaque vide. On prédit donc un préfixe commençant par une attaque vide. C'est bien ce qui est attesté :

στρατεύ-ω ἕε-στράτευ-κα

La possibilité d'un noyau vide initial dont le p serait la coda dans des mots comme [ptero] paraît une hypothèse satisfaisante : cela fournirait un appui théorique au fait que la consonne spirantise aussi bien à l'initiale (ptero > ftero) qu'à l'intérieur (epta > epta) : dans les deux cas, la « coda initiale » serait l'authentique coda d'une syllabe dont le noyau (vide dans le premier cas) la précède.

On peut d'ailleurs vérifier, par le même test que Kaye, que le p initial est coda au même titre que s : en effet, les verbes en séquences initiales autres que s forment leur parfait de la même manière que celles en #st : de même que

στρατεύ-ω ἕε-στράτευ-κα

παί-ω ἕεπταικα (heurter)

φθάνω ἕεφθακα (devancer)

Il faut cependant souligner que le seul verbe en #kt présentant un parfait se comporte comme si son initiale était une attaque branchante :

κτίζω κέκτικα (bâtir)²⁷

Faut-il en déduire que la séquence #kt est une attaque branchante ? Pas nécessairement. Si l'on accepte que le parfait ait pu se former à une époque où cette séquence était une authentique attaque branchante et que les deux formes (présent actif et parfait) aient ensuite évolué indépendamment l'une de l'autre, on peut avancer l'ébauche d'une solution. En effet, alors que pour

πταίω, l'origine indo-européenne proposée par Boisacq (1923 :820) est visiblement hétérosyllabique (*pet-), celle proposée pour κτίζω dans Boisacq est *kθei d'après sanskrit kseti, lat. situs. Il a été montré depuis que de telles initiales n'existent pas en indo-européen. D'après le sanskrit, on peut proposer *ksei, et dans ce cas, une origine attaque branchante pour ce verbe grec. Parce que le parfait actif n'est pas attesté pour tous les verbes concernés, j'utilise dans cet argument le parfait passif, pour lequel le test de Kaye est tout aussi valable, comme le montrent les exemples suivants :

A présent act. prasso (parcourir, achever) correspond (pf pass.) **pepragmai**

A présent act. ptaio (heurter) correspond (pf pass.) **eptaismai**

Or un autre verbe en #pt, ptyssō (plier), dont la séquence originelle n'est pas hétérosyllabique, présente, en plus du parfait passif eptygmai, une deuxième forme peptugmai²⁸. Boisacq propose pour ptukhē (pli d'étoffe), différentes possibilités : les avis sont partagés entre Meillet *φθ skr. bhuj, got. biugan etc. et Brugmann *pjukh skr. pjuksna. Si la proposition de Brugmann est la bonne, le parfait avec reduplication de la consonne pourrait confirmer l'hypothèse avancée pour justifier le verbe en #kt : le parfait s'est formé avant que la séquence initiale ne devienne hétérosyllabique.

La correspondance serait donc la suivante :

ptaio anciennement pVt bissyllabique – parfait pass. eptaismai.

ptyssō anciennement *pj attaque branchante – parfait passif peptugmai

ktizo anciennement *ks attaque branchante – parfait kektismai

Cet argument repose sur l'hypothèse que les formes grammaticales évoluent indépendamment les unes des autres : pour l'évolution des formes présent actif et parfait actif de ktizo, on proposerait alors ceci :

*ksiz – *keksika > ktizo – kektika²⁹.

Cette solution apportée au problème que pose la forme grammaticale du verbe ktizo, reposant sur un certain nombre de conjectures (forme indo-européenne, question de savoir si les formes sont déduites synchroniquement les unes des autres ou s'il est possible qu'elles aient évolué indépendamment les unes), n'est peut-être pas entièrement satisfaisante. Elle a le mérite de maintenir la validité du test s'appuyant sur la dérivation du parfait pour déterminer la syllabation des différentes sortes de séquences initiales. Dans tous les cas, il reste que les séquences classiques en #vélaire-dentale se comportent, de l'époque classique à l'époque moderne, de la même manière

²⁷ Il n'existe pas de parfait pour le seul verbe en #χθ : χαμαλόω (aplanir)

²⁸ Bailly.

²⁹ La question du changement de statut syllabique d'une séquence est traitée en 3.3.2.

La difficulté est qu'un domaine de gouvernement (celui qui existe dans la séquence st) intervient entre le gouverneur supposé N2 et la position gouvernée N3. L'ECP de N3 ne peut donc pas être satisfait³⁰.

Kaye est donc obligé de postuler, en plus des contextes de P-licenciement, (final et gouvernement propre) un Magic Licensing, tout en reconnaissant le caractère insatisfaisant. "I will call this type of P-licensing 'Magic Licensing' as a constant reminder that it is a pure stipulation in need of an explanation."

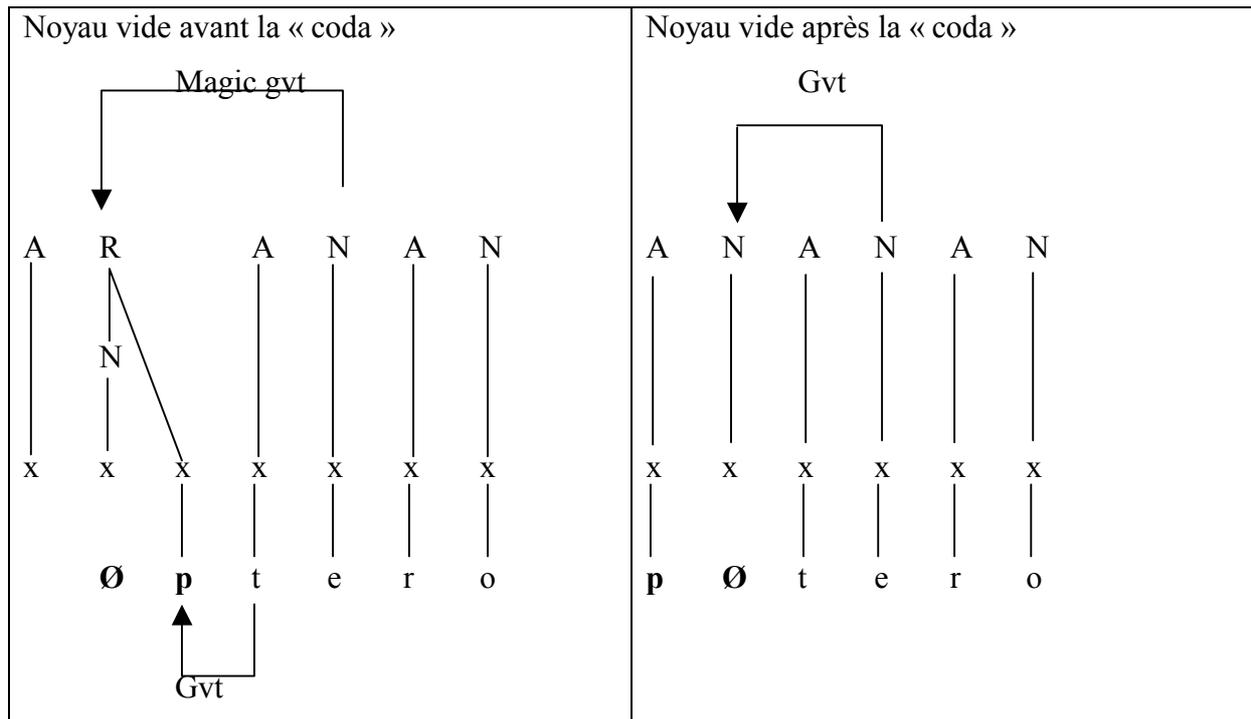
Dans la section précédente, j'ai retracé les grandes lignes d'une théorie qui propose qu'un certain type de langues ne présente phonologiquement, si ce n'est phonétiquement, que des séquences hétérosyllabiques à l'initiale : ces séquences, qu'elles aient une courbe de sonorité croissante (apparentes attaques branchantes) ou non (courbe de sonorité égale ou décroissante), sont toutes, sous-jacemment, des successions de deux attaques dont la première possède un noyau sans réalisation phonique du type #CØCV.

S'il est envisageable que le noyau de la « coda initiale » grecque la précède, comme dans la proposition de Kaye concernant les séquences sC, cette solution présente, on l'a remarqué, des inconvénients théoriques certains.

De plus, l'extension à des consonnes autres que s de sa démonstration engage à reconsidérer les mêmes séquences de l'arabe marocain : si le noyau de p dans la séquence #pt précède p en grec, pourquoi ne le précède-t-il pas en arabe marocain ? De deux choses l'une : soit le noyau vide de p en arabe marocain le précède comme en grec ; soit au contraire il le suit en grec aussi bien qu'en arabe marocain.

On peut donner la représentation graphique suivante des deux hypothèses :

³⁰ Kaye va plus loin encore dans sa réserve en notant que proposer une définition du gouvernement propre qui auroriserait d'enjamber un domaine de gouvernement ne serait pas pour autant satisfaisante. Pour le détail de la démonstration, se référer à Kaye (1992 : 306).



La seconde de ces options présente l'avantage de ne pas invoquer de licenciement magique. Par ailleurs, une autre raison porte à pencher pour ce choix : comme il sera montré dans la section 2.2.2, la définition de la coda comme consonne suivie d'un noyau vide et la conception d'une syllabe universellement constituée d'une attaque et d'un noyau (vide ou plein), permettent de donner une explication théorique au fait que la lénition s'observe plutôt dans une situation que dans l'autre.

S'il est du type sans restriction initiales, les « codas initiales » initiales du grec sont des attaques suivies d'un noyau vide, et cette solution ne présente pas les inconvénients théoriques de la première. Mais le grec est-il vraiment du même type de langue que l'arabe marocain ? les nombreuses restrictions initiales qu'il présente imposent à ce sujet la plus grande prudence. D'un autre côté, il est difficile d'affirmer qu'il est du type classique indo-européen, à cause de l'existence même des groupes d'obstruantes initiales. Les prolongements de la théorie des noyaux vides initiée par Kaye, Lowenstamm et Vergnaud permettront de répondre à ce problème.

2.2 Le modèle CVCV dans toutes les langues

C'est pour des raisons différentes de ce qui préoccupe cette étude que Lowenstamm 1996 a proposé d'envisager la totalité de langues, et non plus seulement celle dites « sans restrictions

initiales », comme strictement organisées selon une succession attaques (non branchantes) - noyau (vide ou plein)..

Ce modèle s'inscrit dans la lignée de la théorie du gouvernement et en reprend les acquis tout en les amendant : les différences de comportement constatées selon la position « syllabique » sont retraduites en terme de relations de gouvernement et de licenciement³¹. Ainsi une « coda » est-elle en rigueur une attaque suivie d'un noyau vide, mais on continuera à employer le terme de « coda » en gardant à l'esprit le fait qu'il est désormais utilisé pour traduire la phénoménologie des comportements.

2.2.1 L'attaque branchante dans le modèle CVCV

Mais, si l'on admet que toute séquence consonantique est en réalité séparée par un noyau vide, qu'en est-il des attaques branchantes qui persistaient dans les langues du type classique dans la théorie de Kaye, Lowenstamm et Vergnaud 1990 ? En termes phénoménologiques, comment se fait-il que p dans la séquence pØl (grec classique [ploion] > mod. [ploio]) ne se comporte pas de la même manière que dans la séquence pØt (grec classique [ptero] > mod. [ftero] ? Du point de vue phénoménal, il y a bien une différence entre p « première branche d'attaque » et p « coda ».

Scheer 1996 propose que la relation entre les deux segments d'une séquence obstruante-liquide soit du type infrasegmental : la conception d'un gouvernement infrasegmental reprend des notions propres à la phonologie du gouvernement sur lesquelles il n'est pas possible de revenir en détail dans le cadre imposé ici. Cependant, il convient de décrire rapidement la théorie des éléments (Harris 1990). Harris propose que chaque segment soit constitué d'un certain nombre d'éléments : ainsi, les sons ne sont plus définis par traits distinctifs, mais par des objets appelés éléments. Ces objets définissent les propriétés mélodiques de chaque segment, et leur nombre dans la composition de chacun définit sa complexité. La complexité est liée aux relations de gouvernement : un segment occupant une position gouvernée ne doit pas être plus complexe que son gouverneur.

D'autre part, Charette (1990) avait proposé, dans un cadre non CVCV, la notion de « licenciement pour gouverner » dans une étude sur les conditions d'omission du schwa en français canadien :

« Je considère le comportement d'un noyau vide précédé par un groupe consonantique [...] une tête non nucléaire peut gouverner un complément si et seulement si 1- elle a la complexité requise et 2- elle est licenciée pour gouverner par un noyau suivant. » (Charette 1990 :233)

³¹ Pour l'historique de la constitution de ces notions, le lecteur est invité à se reporter aux articles fondateurs de la phonologie du gouvernement : KLV 90, Kaye 90.

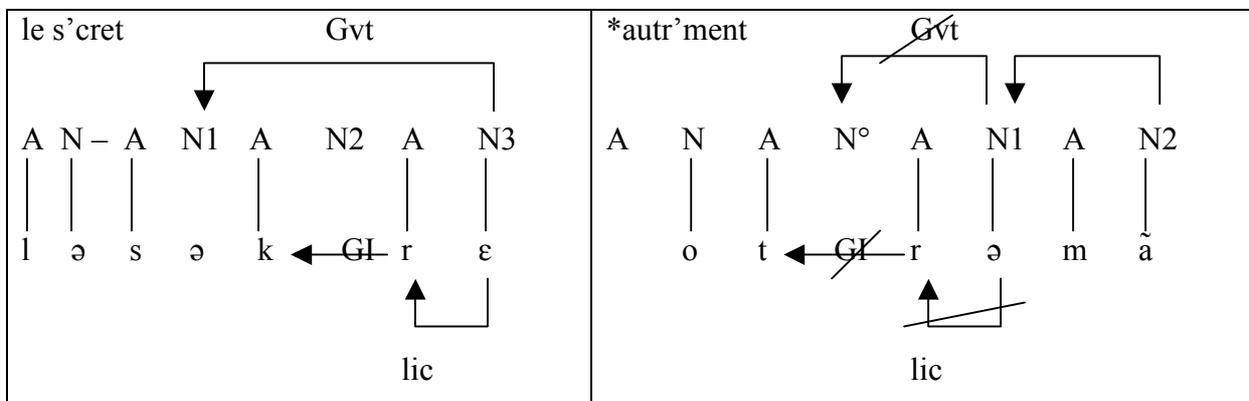
Scheer 1996 adapte ces deux propositions au cadre CVCV : d'après lui, la complexité des sonores n'est pas inférieure à celle des obstruantes, comme le proposait Harris 1990, mais supérieure. Par conséquent, c'est la liquide qui gouverne l'obstruante précédente et non l'inverse. Toutes les formes de gouvernement sont donc régressives. Mais, pour gouverner l'obstruante qui la précède, la sonante doit être licenciée à cet effet par son noyau. Voici comme Scheer 2000a :

« Pour qu'un GI [gouvernement infrasegmental] s'établisse entre deux consonnes, la consonne qui gouverne des places vides dans la structure interne de sa voisine de droite doit être licenciée à cet effet par son propre noyau. Seuls les noyaux phonétiquement réalisés sont des licenciés possibles ».

Les conséquences de ce dispositif sont les suivantes : pour T toute obstruante, L toute sonante, un T et L peuvent être en relation de GI dans TØLV, mais pas dans la séquence LØTV. La sonante ne peut être licenciée par son noyau dans ce dernier cas, car celui-ci est vide. D'autre part, les deux consonnes en relation de gouvernement infrasegmental sont nécessairement suivie d'une voyelle (sauf en position finale) sans laquelle la sonante ne serait pas licenciée. Scheer 2000b en illustre le fonctionnement par certaines propriétés du schwa français et montre ainsi l'incidence du GI sur le principe des catégories vides.

Il existe des francophones qui peuvent faire tomber le schwa dans « le secret » mais ils ne le peuvent pas dans « autrement » :

Voici les relations de gouvernements qui le justifient :



Dans « le secret », le noyau vide intervenant entre deux consonnes à sonorité croissante n'est pas gouverné proprement par le noyau suivant, mais circonscrit par une relation de gouvernement infrasegmental existant entre les deux consonnes voisines. Le gouverneur r est licencié à cet effet par le noyau plein suivant N3 (son noyau). N3, qui n'a pas à satisfaire l'ECP de ce noyau vide (circonscrit), exerce son gouvernement sur N1 : schwa est donc absent phonétiquement. Dans « autrement » au contraire, ə ne peut chuter parce que son absence provoquerait les réactions suivantes : s'il était vide, il ne pourrait licencier r. Celui-ci ne pourrait donc exercer un GI sur t : le

noyau vide intervenant entre eux deux, n'étant pas circonscrit, serait orphelin : l'ECP de ce noyau n'étant pas satisfait, la structure serait mal formée.

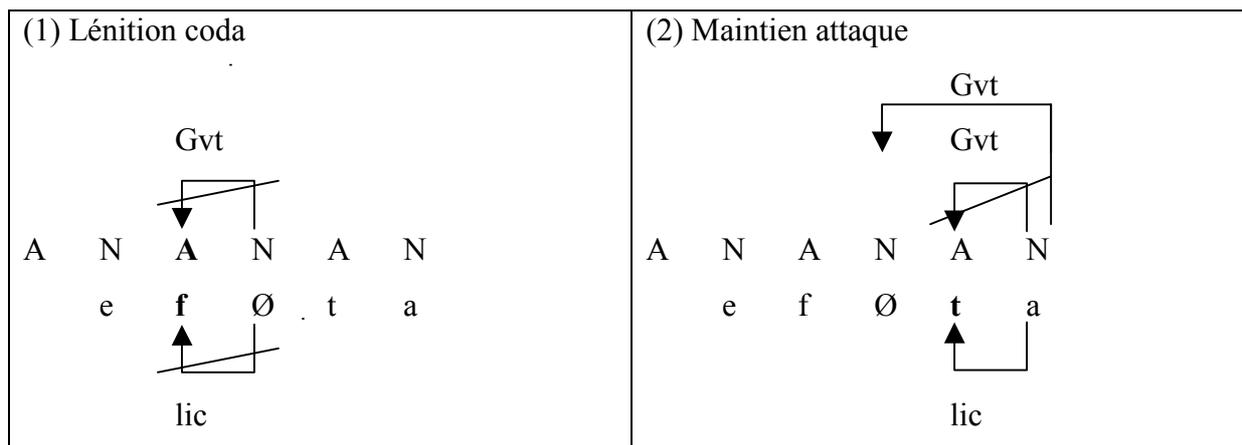
Au principe des catégories vides proposé par Kaye, Lowenstamm et Vergnaud 1990 selon qui un noyau peut rester phonétiquement nul ssi il est proprement gouverné ou final, Scheer 2000a ajoute cette troisième possibilité de satisfaction de l'ECP d'un noyau vide : il faut qu'il soit pris au milieu d'une relation de gouvernement infrasegmental.

C'est ainsi que l'on peut rendre compte, dans un modèle CVCV, de l'opposition entre « attaque branchante » et séquence « coda-attaque ». Si les deux séquences sont effectivement formées de CØC, le statut de Ø n'est pas le même dans pØt et dans pØl. Dans le premier cas, il subit un gouvernement propre ; dans le second, il n'est pas sous gouvernement propre. La consonne p dans un mot comme plojo est donc suivie d'un noyau circonscrit par un GI, alors que dans epta, il est suivi d'un noyau proprement gouverné, et c'est ce qui le définit comme « coda ». C'est du statut des noyaux vides que dépendent les lénitions et les maintiens des différents contextes. L'objet de la section précédente est de montrer de quelle manière.

2.2.2 Gouvernement et licenciement

Le modèle théorique CVCV permet d'expliquer les différences de comportements entre les segments en fonction des relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres. La relation qu'un segment exerce sur un autre peut être licenciante ou au contraire gouvernante. Dans le premier cas, l'expression segmentale de la cible est réconforté ; dans le second, elle est inhibée : comme on a eu l'occasion de le voir dans les sections précédentes, un noyau frappé de gouvernement n'a pas de réalisation phonétique ; l'effet réconfortant du licenciement quant à lui a été observé à propos du gouvernement infrasegmental : une consonne reçoit la capacité à gouverner si et seulement si elle est licenciée.

Selon cette représentation, on peut rendre compte du phénomène de lénition en « coda » observé en grec comme suit : observons la lénition de p qui devient f en « coda » (1), en comparaison avec le maintien de t en attaque (2) :



Sous (1), le noyau Ø, parce qu'il est vide, ne peut exercer ni gouvernement ni licenciement sur la consonne p qui le précède. Au contraire, sous 2, la voyelle qui suit t est réalisée : étant appelée à satisfaire l'ECP du noyau vide qui la précède, elle « dépense » ses pouvoirs gouverneurs sur celui-ci et ne peut donc gouverner (affaiblir) la consonne t. En revanche, elle la licencie. Ainsi peut-on expliquer la différence observée entre position forte et position faible en grec.

2.2.3 La coda miroir

Scheer et Ségéral 2001a proposent une explication, dans un modèle CVCV, de l'opposition entre positions fortes et positions faibles qui départage les séquences traditionnellement interprétées comme « attaques ». Leur article définit la « coda miroir ». L'enjeu y est de « capturer » comme objet phonologique unique la traditionnelle « position forte » représentée par le contexte disjonctif {C, #}_, de la même manière que l'on a fait de la « coda » _{#, C} un objet unique.

J'en reprends ici les passages qui intéressent directement mon étude :

« Une consonne est susceptible d'apparaître dans cinq positions³² : #_, C_, V_V, _C, _#. En termes de constituance syllabique, les deux dernières positions _C et _# sont subsumées dans la coda, les trois premières #_, C_ et V_V sont des attaques. Or la coda miroir implique deux seulement des trois positions d'attaque, la troisième, V_V, étant explicitement exclue. »

Voici un exemplaire des phénomènes de lénition et de maintien concernant les obstruantes³³ dans une langue romane, le français : à gauche, la forme latine, à droite, son aboutissement en français.

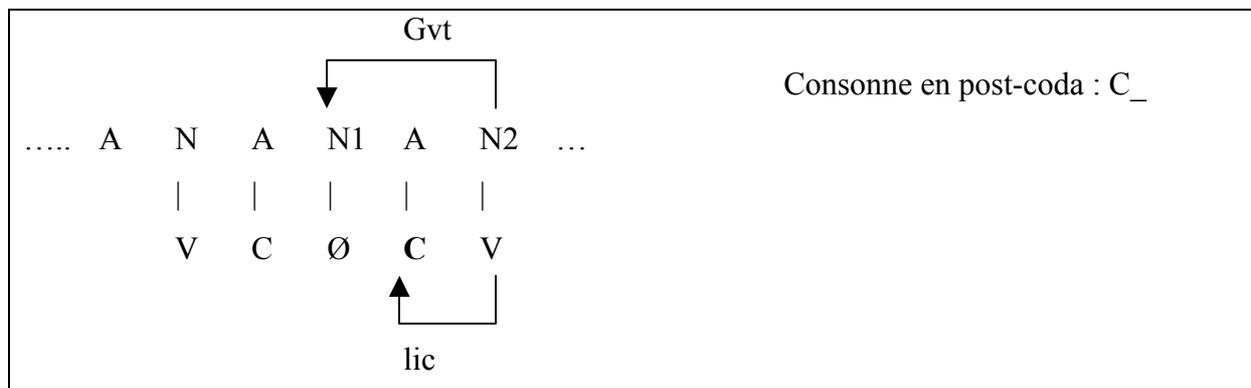
³² Les séquences à sonorité croissante sont laissées de côté, mais leur présence, traitée comme il a été proposé dans la section précédente par la théorie du gouvernement infrasegmental, ne remet pas en cause cette généralisation.

³³ Pour les sonores dans les langues romanes et l'observation de la coda miroir dans des langues non romanes comme le somali (langue afroasiatique), se référer à Ségéral et Scheer 2000.

#_	C_	_C	_#	V_V
porta > porte	talpa > taupe	rupta > route	lup(u) > [lu]	ripa > rive
bene > bien	herba > herbe	cub(i)tu > coude	ub(i) > où	faba > fève
tela > toile	cantare > chanter	plat(a)nu > plane	marit(u) > mari	vita > vie
dente > dent	ardore > ardeur	advenire > avenir	nud(u) > nu	coda > queue
cor > cœur	rancore > rancœur	facta > faite	*verac(u) > vrai	lactuca > laitue
gula > gueule	angustia > angoisse	rig(i)du > raide		*agustu > août
fame > faim	infernu > enfer	steph(a)nu > étienne		deforis > dehors
serpente > serpent	versare > verser	musca > mouche	nos > [nu]	causa > ʃozə

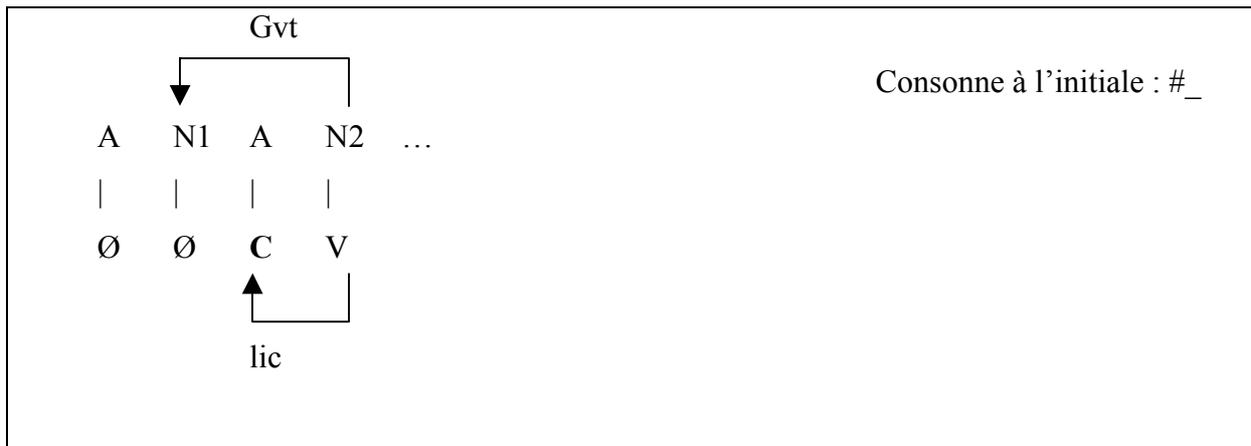
L'empirie permet de constater un affaiblissement en « coda » (3^{ème} et 4^{ème} colonne), une forme différente d'affaiblissement à l'intervocalique (5^{ème} colonne), et un maintien d'occlusion à l'initiale et en post coda (1^{ère} et 2^{ème} colonne). L'observation invite donc à fournir, du point de vue théorique, une seule et même identité aux contextes initiale et post-coda.

Le gouvernement et le licenciement permettent de faire apparaître cette unité de l'objet coda miroir par opposition avec la troisième « attaque », l'intervocalique. En supposant CVCV, l'identité d'une consonne en « post-coda » est d'être placée « après noyau vide ». Du point de vue des relations avec les autres constituants, la consonne n'est pas proprement gouvernée alors qu'elle est licenciée.

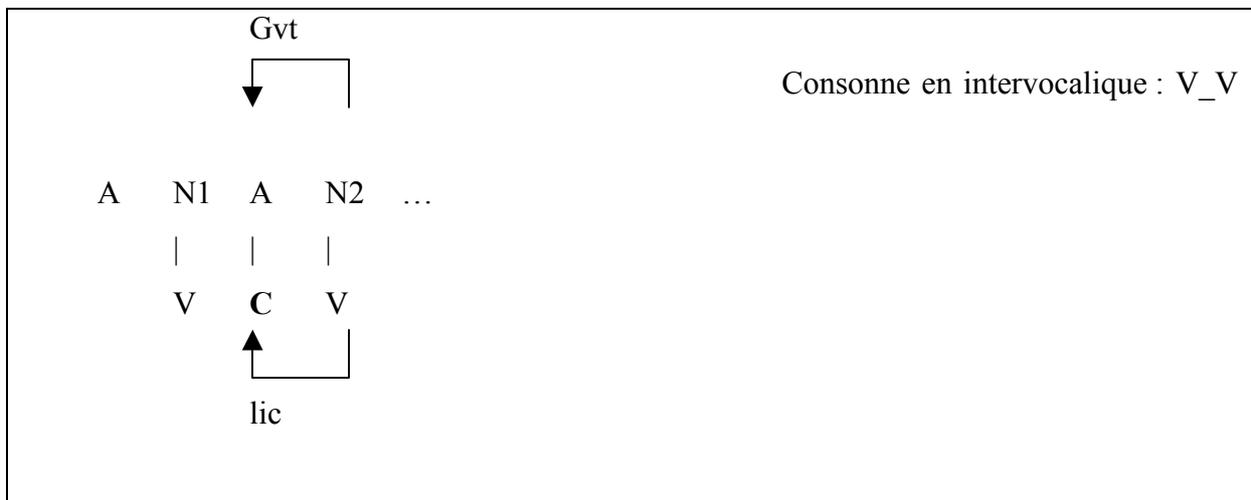


Si la position « après un noyau vide » justifie à l'intérieur du mot la force de la post-coda, la même cause doit être à l'origine du même effet à l'initiale de mot : il doit donc y avoir un noyau vide à l'initiale du mot. Ainsi, rejoignant Lowenstamm 1999 dont il sera question dans la section suivante, Scheer et Ségéral posent-ils l'existence d'un CV initial vide. Ce noyau impose, au même titre que tout noyau vide, la satisfaction de son ECP.

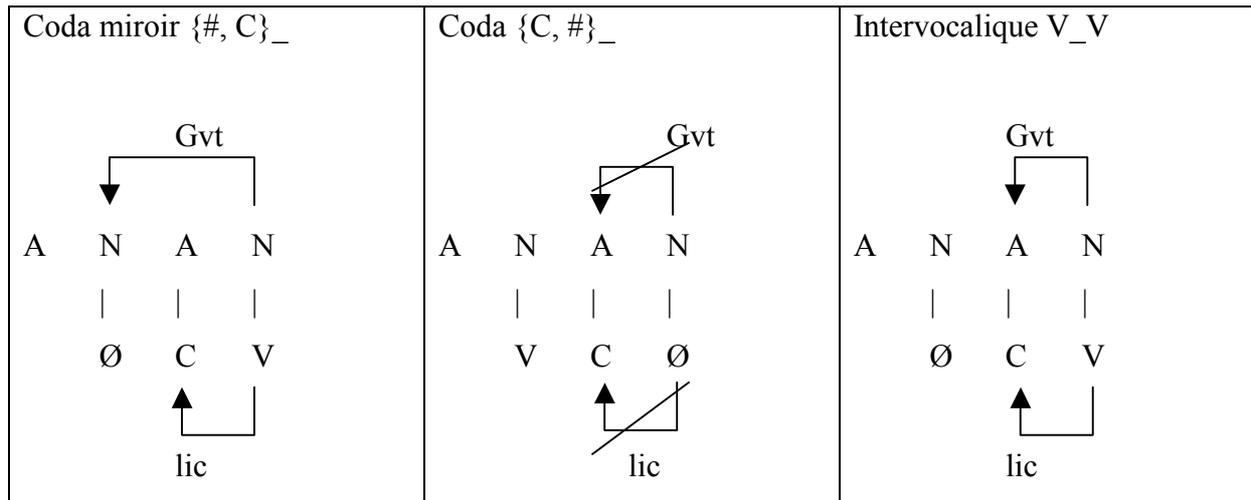
On peut représenter les relations de gouvernement dans la position initiale comme suit :



La position intervocalique, elle, se décrit ainsi :



Les trois configurations possibles (coda miroir, coda et intervocalique) sont donc représentées ainsi :



Et ainsi, la « santé »³⁴ segmentale d'une consonne dépend exclusivement de ses relations avec son noyau :

Position	Licenciement	Gouvernement	Santé
Coda miroir	+	-	Favorable
Intervocalique	+	+	Défavorable
Coda	-	-	défavorable

2.3 La position initiale faible en grec, langue sans restriction initiale

Si les phénomènes de lénition et de maintien observés en grec se justifient dans une certaine mesure, comme on vient de le voir, par les relations de gouvernement entre les segments, il reste le problème soulevé en fin du premier chapitre : le grec n'instancie pas la position initiale forte : il présente, on l'a déjà remarqué, cette particularité qui consiste dans la lénition d'« attaques » initiales aspirées, lénition parallèle à celle observée pour les attaques intervocaliques, et par opposition au maintien d'occlusion des attaques survenant en post-coda.

En d'autres termes, le grec refuse absolument l'unité du contexte désigné comme coda miroir. Au schéma classique indo-européen :

³⁴ J'utilise ici le terme de Scheer et Ségéral.

{#, C}_ (position forte) versus V_V et _{C, #} (positions faibles)

le grec oppose le schéma :

C_ (position forte) versus #_, V_V (et _#) (positions faibles)

Les langues classique indo-européennes présentent cinq contextes consonantiques possibles : #_, C_, V_V, _C, _#

Ceux-ci sont réduits à trois par la coda et la coda miroir :

(1) {#, C}_

(2) V_V

(3) _{C, #}

Le grec en présente sept :

#_C, V_C, V_#, c'est-à-dire coda, (initiale, interne ou finale³⁵) réductible au contexte _C, correspondant au contexte (3) indo-européen.

#_V, V_V, c'est-à-dire intervocalique ou initial devant voyelle, contexte correspondant à une part du contexte classique (1) et à une part du (2). Ce contexte, qui présente une unité phénoménologique, trouvera son unité théorique au cours de cette étude.

#C_V, VC_V, c'est-à-dire post-coda (qu'il suive une coda initiale ou interne³⁶), correspondant à la coda-miroir (1) des langues classiques indo-européennes à laquelle il soustrait l'initiale.

On remarque que, bien qu'atypique parmi les autres langues indo-européennes, le grec présente une certaine régularité. Finalement, vu sous un certain angle, c'est le comportement initial des autres langues qui est surprenant. Et le grec ne fait que ne pas se plier à ce contexte initial particulier. Si l'on observe ses deux caractéristiques à l'égard des langues classiques indo-européennes qui sont celle, diachronique, de la position initiale faible et celle, distributionnelle, de posséder des séquences initiales d'obstruantes autres que s, on constate que tout se passe comme si le grec ignorait absolument la particularité du contexte « initiale de mot ».

³⁵ La coda finale n'est pas représentée pour les obstruantes autres que s.

³⁶ Le huitième contexte théorique, le contexte d'attaque post-coda en finale de mot n'existe pas en grec.

La section suivante, en opposant deux théories concernant le statut phonologique qu'il convient d'attribuer à l'initiale de mot, montrera que c'est exactement le cas et qu'en effet, le grec, à la différence des langues indo-européennes classiques, n'a pas d'initiale phonologique.

2.3.1 Présence ou absence du CV dans les langues à distribution initiale libre ?

On l'a dit dans la section 2.2.3, l'unité de la coda miroir (c'est-à-dire l'équivalence entre attaque initiale et attaque post-coda par opposition à l'intervocalique) a conduit à poser l'existence d'un noyau vide initial. Cette proposition avait été faite par Lowenstamm 1999 qui avait remarqué que le diacritique # était utilisé en phonologie sans recevoir pour autant de statut phonologique. Pour cela, et pour des raisons empiriques indépendantes de ce dont il est question ici, il a proposé l'existence d'un CV initial vide dont le noyau serait soumis a priori aux mêmes exigences de satisfaction de son ECP que n'importe quel noyau vide.

Mais cette proposition pose un problème théorique : dans les séquences de type liquide-obstruante qu'autorisent les langues sans restriction initiale, l'ECP du noyau vide initial n'est pas satisfait :

Distribution 1: (langue avec ou sans restriction initiale)	Distribution 2: (langues sans restrictions initiales exclusivement)
<p style="text-align: center;">Gvt</p> <p>A N3 - A N2 A N1</p> <p>touj. licencié </p> <p>T ← L V</p> <p>GI ↑</p> <p>lic</p>	<p style="text-align: center;">Gvt</p> <p>A N - A N A N</p> <p>jam. licencié </p> <p>L T V</p>

Dans la perspective de Lowenstamm, où ce CV est une propriété lexicale de chaque mot, il existe dans toutes les langues. Par suite, dans les langues sans restriction initiale, il arrive que le CV initial ne soit pas licencié, comme le montre le schéma représentant la distribution 2. En effet, dans la distribution 1, L gouverne T par un gouvernement infrasegmental : le noyau vide N2 intervenant est circonscrit par cette relation de GI. La consonne liquide est, quant à elle, licenciée pour gouverner : elle gouverne l'obstruante. Le noyau vide N2, pris au milieu d'une relation de gouvernement, gouverne N3. En revanche, dans la distribution 2, l'ECP du noyau vide placé entre L et T est satisfait, non par le gouvernement infrasegmental, mais par le gouvernement propre exercé par la voyelle pleine, car aucun GI ne peut exister dans la séquence LT : le noyau vide initial reste donc non gouverné, et son ECP insatisfait..

La théorie de Lowenstamm laissait donc certains CV initiaux « orphelins ». Scheer 2000a, joignant à cette remarque formelle le constat selon lequel certaines langues dont celles du type « sans restriction initiale » pratiquent la phonologie « à travers les frontières de mots », propose que ce CV initial n'existe pas dans ces langues : il est, d'après lui, morphologique et non lexical comme le proposait Lowenstamm : il peut donc être présent dans certaines langues et absent dans d'autres.

L'existence d'une séquence initiale #RT, comme il s'en trouve en arabe marocain par exemple, exige de satisfaire l'ECP du noyau vide intervenant par le gouvernement de la voyelle pleine suivante, puisqu'une telle consécution consonantique interdit l'établissement d'un gouvernement de type infrasegmental. Il propose donc qu'il n'y ait pas, dans les langues sans restrictions initiales, de CV initial.

Cela permet, en outre, de justifier le contraste entre les langues qui tolèrent à l'initiale des séquences sonante-obstruante et les autres. En effet, si l'on suppose qu'un noyau vide existe à l'initial dans les langues du second type, leur impossibilité à contenir de telles séquences à l'initiale découle de la nécessité de satisfaire l'ECP du noyau vide initial.

Dans la proposition de Lowenstamm 1999, la séquence pt d'un mot comme ptero est précédée d'un CV initial dont le noyau n'est pas licencié, ce qui classe la langue parmi les langues de type « sans restriction initiale ». Dans son adaptation par Scheer 2000, cette même séquence n'est pas précédée de CV initial, et c'est cela qui classe le grec parmi les langues « sans restriction initiale ». De ce point de vue, donc, les deux hypothèses sont équivalentes face à la distribution initiales grecque.

En revanche, la seconde permet de rendre compte de la phénoménologie grecque, parce qu'elle explique la lénition des attaques initiales grecques, au regard du maintien de ces mêmes

attaques dans les langues romanes. Elle justifie, d'autre part, la lénition observée à l'initiale des séquences d'obstruantes grecques.

Grec : phero > fero de même que ephaistos > efestos

Latin : porta > français porte alors que latin ripa > français rive.

Les deux représentations graphiques suivantes permettent de poser cette question de manière plus claire :

Hypothèse A : présence d'un CV initial en grec :

Situation de l'initiale devant voyelle en grec et en français par rapport à l'intervocalique :

Grec : **p**hero > **f**ero de même que **ep**haistos > **ef**estos

Latin : **p**orta > français **p**orte alors que latin **rip**a > français rive.

Hypothèse A

<p>Grec : initiale</p> <p style="text-align: center;">Gvt</p> <p>C V C V C V</p> <p>Ø f e r o</p>	<p>Français : initiale</p> <p style="text-align: center;">Gvt</p> <p>C V C V C V C V</p> <p>Ø p o r Ø t Ø</p>
<p>Grec :</p> <p>intervoc. V_V</p> <p style="text-align: center;">Gvt</p> <p>C V C V C V C V</p> <p>e f e v o s</p>	<p>Français :</p> <p>intervoc. V_V</p> <p style="text-align: center;">Gvt</p> <p>C V C V C V</p> <p>Ø r i v ə</p>

S'il existe un noyau vide à l'initiale, la situation de l'occlusive d'origine (p pour le français, ph pour le grec) est exactement la même, en termes de gouvernement, en français et en grec. On ne comprend donc pas pourquoi l'attaque initiale se comporte comme une position faible en grec (lénition au même titre qu'à l'intervocalique) et comme une position forte en français (maintien, à la différence de l'intervocalique).

Mais si, comme le propose Scheer 2000, les langues de type sans restriction initiale ne possèdent pas de CV initial (hypothèse B), on comprend pourquoi la consonne initiale aspirée a subi la lénition au même titre que la consonne intervocalique, et par opposition avec la consonne post-coda. S'il n'y pas de noyau vide initial « appelant » la satisfaction de son ECP, la voyelle suivante, qui n'a pas « dépensé » ses pouvoirs gouverneurs, les utilise sur la consonne : le gouvernement, relation affaiblissante, induit la lénition initiale.

Hypothèse B : absence de CV initial en grec :

Grec :

1-[**ep**hebos] > [efevos] (utilité)

2-[**ph**ero] > [fero] (je porte)

lat-Français :

3-[**ri**pa] > [rivə]

4-[**p**orta] > [portə]

Dans les schémas suivants, c'est le comportement diachronique de la labiale qui est observé : sous 1 et 2, l'affaiblissement diachronique en grec de la consonne respectivement à l'intervocalique et à l'initiale ; sous 3 et 4, le français qui, respectivement, affaiblit l'intervocalique mais maintient l'initiale.

Hypothèse B

Grec : pas de CV initial	Français : présence d'un CV initial
<p>(1) intervoc. V_V</p> <p style="text-align: center;">Gvt</p> <p style="text-align: center;">↓</p> <p>C V C V C V C V</p> <p style="text-align: center;">e f e v o s</p>	<p>(3) intervoc. V_V</p> <p style="text-align: center;">Gvt</p> <p style="text-align: center;">↓</p> <p>C V C V C V</p> <p style="text-align: center;">Ø r i v ə</p>
<p>(2) initiale #_</p> <p style="text-align: center;">Gvt</p> <p style="text-align: center;">↓</p> <p>C V C V</p> <p style="text-align: center;">f e r o</p>	<p>(4) initiale #_</p> <p style="text-align: center;">Gvt</p> <p style="text-align: center;">↓</p> <p>C V C V C V C V</p> <p style="text-align: center;">Ø p o r Ø t Ø</p>

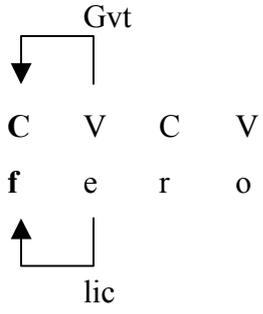
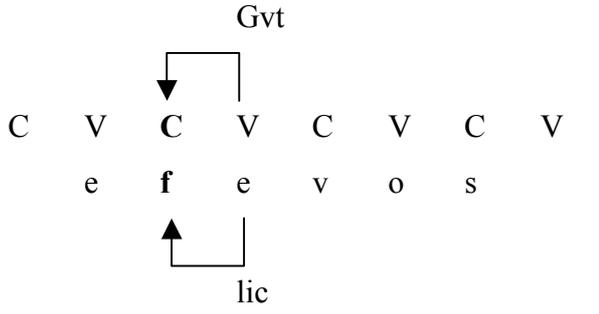
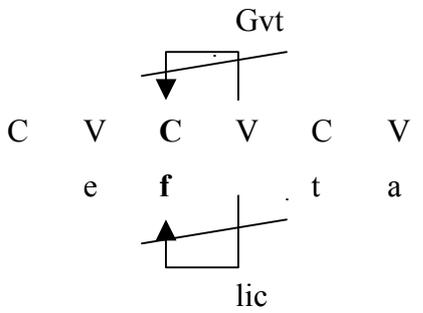
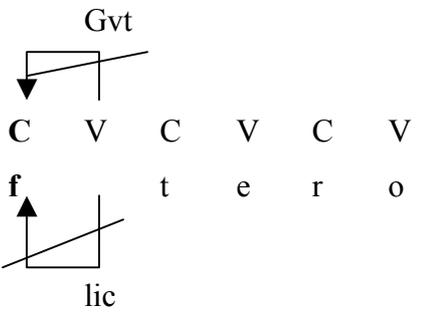
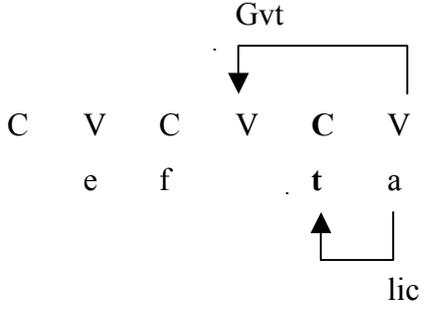
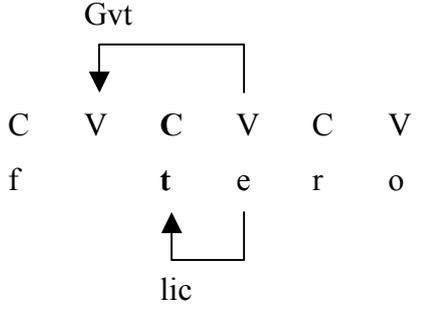
Le grec ne possède pas de CV initial. Sous (2), la labiale ph se lénifie parce que le noyau plein [e] n'a pas de CV initial dont il faudrait satisfaire l'ECP. La consonne initiale, du point de vue des forces qu'elle subit, est exactement dans la même situation que celle qui se trouve à l'intervocalique (sous 1).

Le français possède un CV initial. Sous (4), la consonne initiale n'est pas touchée par le gouvernement du noyau [o], parce que celui-ci est appelé à gouverner le CV initial (= à satisfaire l'ECP de son noyau vide). Elle est donc dans une situation différente de celle sous (3) qui, subissant le gouvernement du noyau suivant, se lénifie.

Du point de vue des relations de gouvernement, les situations (1), (2) et (3) sont exactement identiques et s'opposent à la situation (4). La lénition initiale en grec se trouve expliquée si l'on postule que cette langue n'a pas de CV initial.

L'hypothèse de l'absence de CV initial dans les langues sans restriction initiale permet de rendre compte de l'exacte identité de comportement de ces séquences à l'initiale et à l'intervocalique, par opposition aux langues du type classique indo-européen.

Voici un récapitulatif graphique des types de relations impliquées dans les différents contextes possibles en grec :

<p>#_V : pas de noyau vide précédent ni suivant</p>  <p>C V C V f e r o</p> <p>lic</p>	<p>V_V : pas de noyau vide précédent ni suivant</p>  <p>C V C V C V C V e f e v o s</p> <p>lic</p>
<p>#_C : pas de noyau vide précédent, un noyau vide suivant</p>  <p>C V C V C V e f t a</p> <p>lic</p>	<p>V_C : pas de noyau vide précédent, un noyau vide suivant</p>  <p>C V C V C V f t e r o</p> <p>lic</p>
<p>#C_ : un noyau vide précédant, pas de noyau vide suivant</p>  <p>C V C V C V e f t a</p> <p>lic</p>	<p>VC_ : un noyau vide précédent, pas de noyau vide suivant</p>  <p>C V C V C V f t e r o</p> <p>lic</p>

En conclusion, les deux caractéristiques du grec qui étaient apparues comme des énigmes, à savoir, celle, syllabique, d'une coda initiale et l'autre, diachronique, de sa résistance à la position forte initiale classique, trouvent leur solution unique dans l'absence de CV initial. Il ne fait plus de doute que le grec compte parmi les langues de type « sans restriction initiale ».

Les sections précédentes ont montré qu'il est possible de rendre compte de la spirantisation entendue comme lénition et du maintien d'occlusion des obstruantes grecques en fonction de leur position dans la syllabe. Le modèle qui a pour cela été adopté propose d'interpréter cet état de « santé » en termes de licenciement et de gouvernement.

Il permet de rendre compte de l'évolution générale du grec si l'on admet que cette langue est du type « sans restriction initiale ». Dans cette perspective, il a été admis que le grec ignore absolument la position initiale, et que celle-ci doit être envisagée, quelle que soit sa configuration (« attaque simple », « attaque branchante » ou « coda ») comme non-précédée d'un CV initial vide.

Si les relations de gouvernement postulées pour les séquences grecques sont justifiées, la diachronie de cette langue permettra en outre de proposer une contribution à la théorie adoptée dans cette étude.

2.3.2 Contribution à la théorie

La proposition de Scheer et Ségéral permet de justifier d'un point de vue théorique la différence dont témoigne l'empirie au sein de la position faible : par exemple, p disparaît en coda (finale ou interne) [lup(u)] > [lu], [rupta] > [rut], mais devient spirant et voisé à l'intervocalique [ripa] > [rivə]. Cette différence a, grâce aux notions de gouvernement et de licenciement, trouvé une explication théorique. En coda, la consonne n'est ni licenciée ni gouvernée ; à l'intervocalique, elle est à la fois licenciée et gouvernée. En revanche, leur données ne permettent pas de décider s'il y a une hiérarchie au sein des deux positions de « santé défavorable » : la position non gouvernée non licenciée, et la position gouvernée et licenciée. Cette étude du grec donne un premier élément de réponse à cette question.

Le schéma suivant résume la situation moderne des deux séries sourdes en position post-consonantique, que la consonne précédente soit à l'initiale de mot ou à l'intérieur.

Post coda : ancienne non aspirée : epta > epta ; ptero > ftero

Post-coda : ancienne aspirée : ophthalmos > oftalmos ; phthino > ftino

t = consonne non lénifiée, θ = consonne lénifiée

A gauche, une séquence consonantique interne.

A droite, une séquence consonantique initiale.

En haut, l'évolution d'une ancienne occlusive sourde.

En bas, celle d'une ancienne aspirée.

<p>Class. VC_</p> <p>C V C V C V e f t a lic</p>	<p>Mod</p> <p>C V C V C V f t e r o lic</p>
<p>C V C V C V... o f t a... lic</p>	<p>C V C V C V f t i n o lic</p>

La voyelle, occupée à satisfaire l'ECP du noyau vide précédent, ne peut exercer son pouvoir gouvernant sur la consonne. Mais elle la licencie. La consonne donc se trouve donc dans la position la plus confortable. Elle se maintient même pour la série anciennement aspirée, pourtant particulièrement sujette à la lénition.

Voici maintenant une représentation graphique de l'évolution des consonnes en position coda (interne et initiale³⁷)

ancienne non aspirée : **epta** > **efta** ; **ptero** > **ftero**

ancienne aspirée : **ophthalmos** > **oftalmos** ; **phthino** > **ftino**

p = consonne non lénifiée, f = consonne lénifiée

A gauche, une séquence consonantique interne.

A droite, une séquence consonantique initiale.

En haut, l'évolution d'une ancienne occlusive sourde.

En bas, celle d'une ancienne aspirée.

³⁷ Le troisième cas de figure, la coda finale, ne peut être documentée en grec pour les obstruantes qui nous intéressent puisqu'il n'en existe pas d'autre que s.

<p style="text-align: center;">Gvt</p> <p style="text-align: center;">↓</p> <p>C V C V C V</p> <p>e f t a</p> <p style="text-align: center;">↑</p> <p style="text-align: center;">lic</p>	<p style="text-align: center;">Gvt</p> <p style="text-align: center;">↓</p> <p>C V C V C V</p> <p>f t e r o</p> <p style="text-align: center;">↑</p> <p style="text-align: center;">lic</p>
<p style="text-align: center;">Gvt</p> <p style="text-align: center;">↓</p> <p>C V C V C V...</p> <p>o f t a...</p> <p style="text-align: center;">↑</p> <p style="text-align: center;">lic</p>	<p style="text-align: center;">Gvt</p> <p style="text-align: center;">↓</p> <p>C V C V C V</p> <p>f t i n o</p> <p style="text-align: center;">↑</p> <p style="text-align: center;">lic</p>

N'étant ni gouvernée ni licenciée, la consonne est en position faible. Elle se spirantise même dans la série non aspirée, pourtant la moins sujette à la lénition.

Le modèle théorique CVCV présente, au sein des positions faibles, une différence entre les relations segmentales concernant la coda et celles concernant l'intervocalique.

La consonne intervocalique est à la fois licenciée (supportée) et gouvernée (affaiblie).

La coda, quant à elle, n'est ni licenciée ni gouvernée.

La phonologie romane présente des lénitions dans les deux cas. C'est aussi le cas du grec en ce qui concerne la série des anciennes aspirées.

ephaistos > **efestos**

phero > **fero**

Mais la série des anciennes sourdes pures non aspirées, permet, elle, d'établir une hiérarchie entre ces deux positions : en position et licenciée et gouvernée (« attaque devant voyelle », schéma A), l'occlusion s'est maintenue, alors qu'en position ni licenciée ni gouvernée (« coda », schéma B), l'occlusive a spirantisé).

Schéma A : consonne licenciée et gouvernée.

pater > **p**ateras

epidi > epiðï

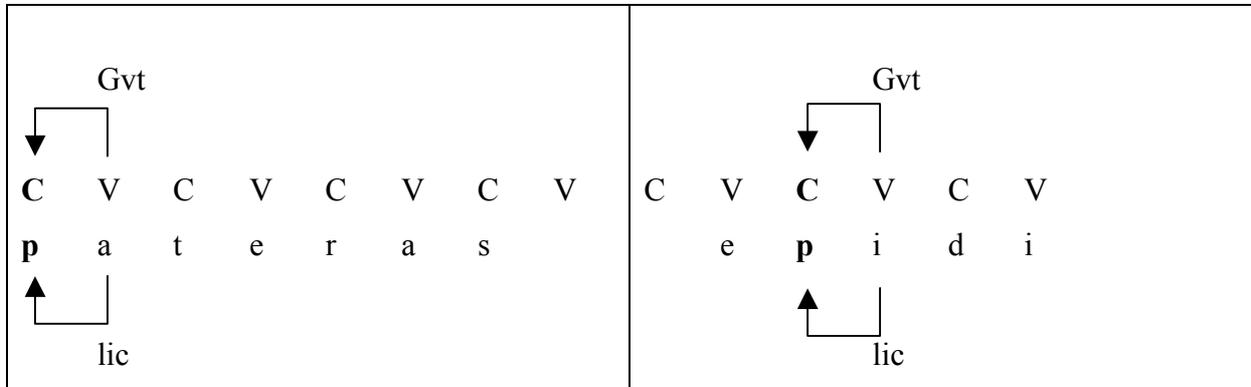
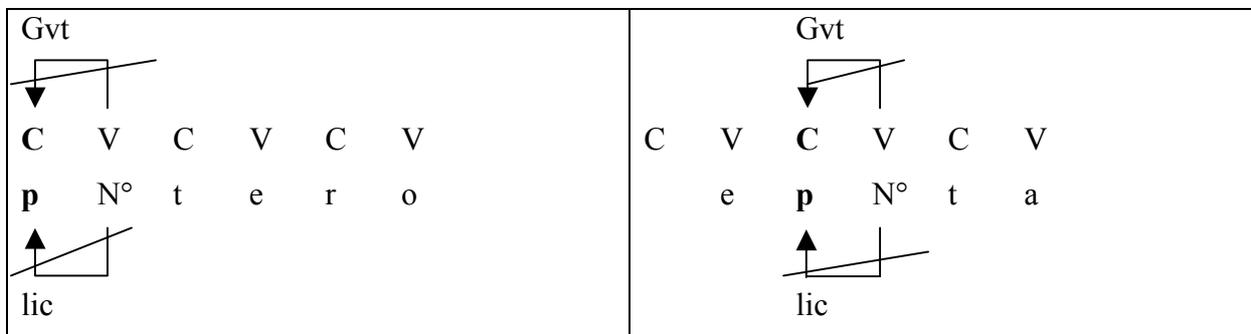


Schéma B : consonne ni licenciée ni gouvernée

ptero > **f**tero

epta > epta



Du comportement des anciennes sourde non aspirées, on peut déduire que la situation ni gouvernée ni licenciée est plus fragile que la situation gouvernée et licenciée.

Ainsi, on pourrait préciser le classement de « santé » proposé par Scheer et Ségéral comme suit :

Position	Lic	Gvt	Santé
Coda miroir	+	-	Favorable
Intervocalique	+	+	Défavorable
Coda	-	-	Très défavorable

Dans les sections précédentes, on a fourni une explication qui permet d'expliquer la présence des séquences initiales hétérosyllabiques en grec d'une part, l'absence dans cette langue d'une position forte initiale d'autre part. Si l'on admet que le grec est une langue du type sans restriction initiale, et que de telles langues ne possèdent pas de CV initial, sa syllabation aussi bien que l'ensemble des phénomènes diachroniques affectant ses obstruantes trouvent leur explication.

Le grec se comporte donc, de fait, comme une langue de type « sans restriction initiale. » Pourtant, reste le fait incontournable qu'il connaît de nombreuses restrictions initiales, à vrai dire, les mêmes que toutes les langues de type classique IE, aux séquences de type obstruante-dentale près (mais ce, dans toutes les séries et dans de nombreux mots, avant toutes les voyelle etc., ce qui interdit de les considérer comme exceptionnelles).

2.3.3 Du grec indo-européen au grec CVCV

La théorie défendue dans cette étude repose sur l'hypothèse que le grec est une langue de type « sans restriction initiale », et il est incontestable qu'il se comporte, de fait, comme une langue de ce type. Cependant, on est obligé d'admettre qu'il n'est pas à proprement parler « sans restriction initiale ».

La question qui se pose alors est : d'où viennent ces séquences initiales particulières au grec ? Voici les origines indo-européennes que propose Boisacq 1923 pour certains des mots contenant de telles séquences.

πτερόν [pteron] (aile) < *pet(e)r ou *pt(e)r (gr πέτομαι-voler ; skr patara-ḥ - volant)

πτύχη [ptuche] (pli d'étoffe) < *pj-ukh (skr pj-ukṣṇa)

κτύπος [ktupos] (bruit) < *ksoudo (skr : kṣōdati - broyer)

Sur ces trois exemples, on recense donc un cas de chute de voyelle, et deux cas de renforcement post-coda. Le même phénomène se présente à l'intérieur de mot :

IE *klepjo > klepto (voler)

*melitja > melitta (abeille)

*odjo > odzo (sentir)

*karukjo > kerutto (proclamer)

*stigjo > stidzo (puer)

Le renforcement de la semi-voyelle j en consonne ne s'explique que si les anciennes attaques branchantes obstruante-glide indo-européennes sont devenues bisyllabiques (renforcement de la post-coda, et, parfois, lénition de la coda).

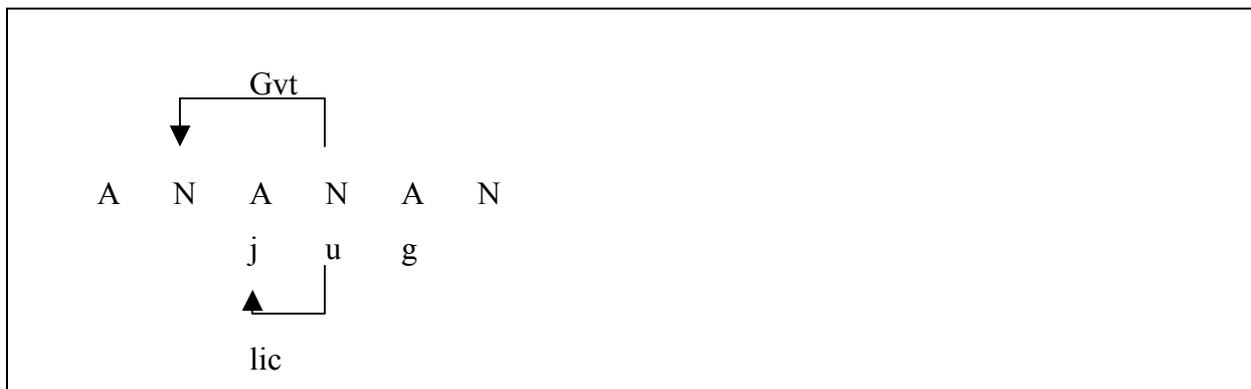
On peut donc imaginer le scénario suivant : le grec a été à l'origine du type indo-européen classique. A ce stade, il était strictement « à restriction initiale » : cela ne fait aucun doute, puisque la semi-voyelle j se renforce à l'initiale :

(a) IE* jug > dzugon (joug)

*je(s) > dzeo (bouillir)

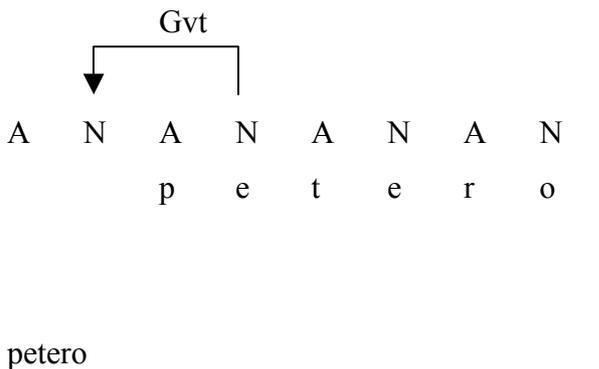
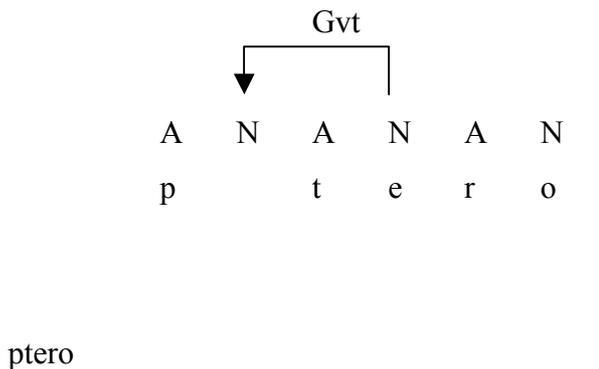
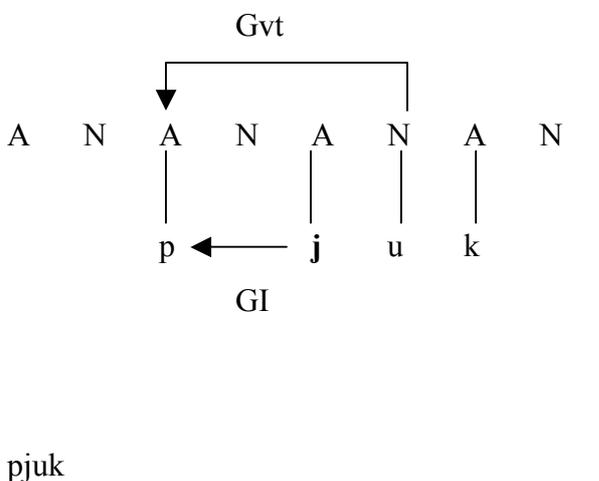
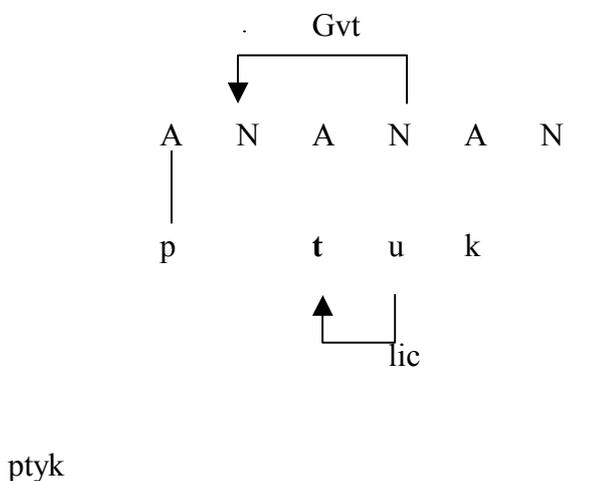
Ces transformations suivent le schéma classique indo-européen : la position initiale se renforce.

Dans le passage de l'IE *jug au grec **dzugon**, le renforcement initial, indiquant un état de confort, implique que le grec possédait un CV initial : la consonne devait être licenciée mais non gouvernée. Si tel était le cas, c'est qu'un CV initial dont l'ECP demandait à être satisfait absorbait les pouvoirs gouverneurs du noyau [u].



Puis, pour une raison qu'il reste à découvrir, le grec devient « langue sans restriction initiale » : son CV initial est perdu et les séquences initiales deviennent hétérosyllabiques.

Voici les représentations graphiques des deux états pour les deux types d'origines de séquences hétérosyllabiques :

<p>Etat antérieur : présence d'un CV initial (1)</p>  <p>petero</p>	<p>Grec : perte du CV initial (2) Perte de la voyelle</p>  <p>ptero</p>
<p>Etat antérieur : présence d'un CV initial (3) attaque branchante</p>  <p>pjuk</p>	<p>Grec: perte du CV initial (4) hétérosyllabité (renforcement de la post-coda)</p>  <p>ptyk</p>

Sous (1), le stade antérieur présente une séquence initiale autorisée dans les langues à CV initial. Sous (2), il ne peut y avoir de CV initial, puisque le noyau vide occupant la place de l'ancienne voyelle absorbe le pouvoir de gouvernement du noyau plein suivant pour satisfaire son ECP.

Sous (3), le noyau vide qui se trouve entre les deux segments de l' « attaque branchante » est licencié pour gouverner le noyau vide initial. Sous (4), la séquence pj est hétérosyllabique : la

présence d'un noyau vide exige la satisfaction de son ECP, occupant les pouvoirs gouvernant de la voyelle pleine. La semi-voyelle j est en position de post-coda, c'est-à-dire qu'elle est licenciée sans être gouvernée : étant dans la position la plus confortable, elle se renforce en t.

D'autres origines sont fournies par Meillet et Vendryes 1979 :43, qui leur fournissent, de surcroît, une interprétation en termes de lénition et de fortition :

« Les groupes aboutissent tous à z » (*Dyeus > Ζεύς), *gwyē-, *gwyō-> ζῆν, ζώος ; *od-yō > ὄζω ; *stig-yō > στίζω ; *nigw-yō > νίζω) [...] Après labiales, l'articulation s'est au contraire renforcée, au point que les groupes πy, βy, φy ont abouti à pt. Ainsi χαλέπτω de *χαλεπ-yō, βλάπτω de *βλαβ-yō, θάπτω de *θαπyō. »

Meillet et Vendryes voient une opposition entre les comportements diachroniques des séquences en vélaires ou dentales et celui des séquences en labiales : dans le premier cas, l'articulation des séquences [dj], [gj], et [gwj] se serait lénifiée en [z], dans le second, on assisterait à un renforcement de [pj], [phj] et [bj] en [pt]. Or, si l'on analyse ces deux types de séquences dans un perspective bisyllabique, les phénomènes sont exactement parallèles.

Dans les séquences

[dj] > [dz]

[gwj] > [dz]

[gj] > [dz]

le fait que les différents lieux d'articulations d'origine n'aient occasionné pour toute autre que les labiales aucune différence dans le lieu d'articulation porte à croire qu'il s'agit d'un renforcement de la seule post-coda [j] en [z] puis [dz] (alors que cette semi-voyelle [j] s'est lénifiée jusqu'à disparition complète à l'intervocalique - Meillet et Vendryes 1979 :42), et d'une lénition jusqu'à disparition complète de la coda précédante [d], [gw], [g]³⁸.

Dans les séquences à codas labiales, [j] post-coda s'est renforcé en [t] (mais la coda ne s'est pas lénifiée). Dans les deux cas, la post-coda [j] s'est renforcée en occlusive dentale et, dans le cas des codas non labiales, la coda s'est lénifiée jusqu'à disparition complète³⁹). Dans l'hypothèse d'un changement de syllabation, les deux mouvements, loin d'être opposés, comme le supposent Meillet et Vendryes, sont donc similaires et parallèles.

Les deux origines possibles, donc, des séquences initiales bisyllabiques, sont la chute d'une voyelle intervenant entre les deux consonnes et le renforcement d'une « branche » d'attaque

³⁸ Cf Ségéral et Scheer 2001 à qui j'emprunte ce raisonnement.

³⁹ Il faudrait une étude plus complète pour savoir pourquoi la lénition des coda labiales ne s'est pas faite au même titre que pour les deux autres lieux d'articulation.

branchante originelle. Dans les deux cas, il faut que le grec ait fonctionné comme langue sans restriction initiale, et les deux évolutions impliquent l'absence de CV initial.

Dans cette hypothèse, les restrictions initiales observées en grec classique et moderne sont dues au fait qu'au moment de la formation de son lexique il était effectivement du type classique indo-européen « à restrictions initiale ». Par la suite, le CV initial a été évincé, ce qui correspond au passage de certaines séquences du statut monosyllabique à celui d'hétérosyllabique, et permet la constitution de séquences initiales du type #pt, #kt etc. observées en grec classique. Dans ce changement de statut syllabique, est-ce la chute du CV initiale qui entraîne la constitution de séquences initiales bisyllabiques ou l'inverse ? Cette question restera sans réponse au cours de cette étude. Mais les deux phénomènes s'impliquent mutuellement.

Dans cette hypothèse, on peut déduire que la forme grecque connue des mots dzugon (< *jug) et dzeo (< *je(s)) s'est faite antérieurement à celle des mots en séquences initiales d'obstruantes pteron (< *peter-), ptuke (< *pjuk-). En effet, la fortition subie par l'initiale des premiers suppose un CV initial qui n'est plus existant au moment de la formation de seconds ».

Dès lors, on peut prédire la possibilité pour un vocabulaire de type « sans restriction initiale » (oriental, néologismes etc.) d'entrer dans le lexique grec sans transformation. C'est une question qui, pour des raisons de temps, ne sera pas traitée dans le cadre de ce mémoire.

Comment une langue passe du type langue avec CV initial au type sans CV initial ? La question ne trouvera pas de réponse dans le cadre de cette étude. Mais, quelles que puissent être les conditions de ce passage, on doit convenir que le grec fonctionne, de fait, comme une langue de type « sans restriction initiale » dès avant l'époque classique, et que ce classement n'est pas un classement ad hoc afin d'échapper à la théorie de la dissimilation des séquences consonantiques, puisque la lénition des séries voisées et aspirées à l'initiale aussi bien qu'à l'intervocalique prouve, si l'existence de séquences initiales d'obstruantes ne suffisait pas, que le grec fait partie de ces langues dites « sans restriction initiale ».

2.4 Conclusion du deuxième chapitre

Dans ce chapitre, on a adopté un modèle théorique qui permet de rendre compte de la répartition entre la spirantisation des obstruantes grecques et le maintien de leur occlusion selon des critères positionnels. C'est l'un des bénéfices de ce modèle. A cela le modèle CVCV en ajoute un autre : définissant la coda comme une attaque suivie d'un noyau vide gouverné, il est une alternative avantageuse à la proposition d'un noyau vide initial dont elle serait une authentique coda. Cette proposition, bien que rendant parfaitement compte de l'empirie grecque, pose les problèmes théoriques mentionnés.

Si, d'un côté, on admet que les mots des langues du type classique indo-européen possèdent un CV initial sans réalisation phonique avant la première consonne phonétiquement réalisée ; si, de l'autre, on admet que les langues à distribution initiale libre n'en possèdent pas, les deux mystères sur lesquels finissait le premier chapitre, à savoir, l'étrange résistance du grec à la position initiale forte et l'existence d'une « coda initiale », sont levés.

3 Etude systématique dans un modèle CVCV

Les deux chapitres précédents ont proposé une chronologie de la spirantisation observée, dans certains contextes, pour chacune des trois séries d'obstruantes occlusives grecques classiques. Cette chronologie repose sur l'hypothèse que la répartition actuelle entre spirantisation et maintien est le résultat d'une lénition dont la chronologie est totalement tributaire du contexte syllabique. Il a été montré qu'il n'y a aucune nécessité à faire appel aux notions de dissimilations régressive et progressive, traditionnellement utilisées par les grammairiens hellénistes pour rendre compte de la répartition actuelle de ce mode d'articulation.

Restaient, à la fin du premier chapitre, deux points sur lesquels butait une telle interprétation : la spirantisation observée à l'initiale, supposée position forte, était difficilement interprétable en termes de lénition. Par ailleurs, le grec imposait apparemment de créer la notion d'une « coda initiale », dont le statut théorique restait incertain. Il a été montré, dans le chapitre théorique, que l'un et l'autre de ces deux mystères sont levés si l'on adopte le modèle de syllabation propre aux langues de type « sans restriction initiale ». A la différence des langues du type classique indo-européen, le grec ne présente pas de séquence vide attaque-noyau à son initiale. Dès lors, l'exacte similitude de comportement des obstruantes d'une même série entre l'initiale et l'intérieur de mot trouve son explication. D'autre part, la coda étant définie dans ce modèle comme une consonne suivie d'un noyau vide gouverné, la notion de « coda initiale » est légitimée. Tous les phénomènes de spirantisation ou de maintien d'occlusion peuvent alors être envisagés en termes de lénition, sans avoir à recourir à une quelconque « loi de dissimilation ».

Au sein de cette grille contextuelle de lénition et de maintien, les différences constatées entre les séries quant à leur mode d'articulation s'expliquent par le fait que chaque série a une tendance à la lénition qui lui est propre : les séries aspirées et voisées spirantisent plus volontiers que la série des sourdes pures. Mais la typologie place les sourdes aspirées au sommet de l'échelle de force de maintien : il a donc fallu supposer une tendance particulière des aspirées à se spirantiser, indépendamment de leur classement dans l'échelle de force. Les deux premiers chapitres ont permis de dégager deux ensembles de facteurs intervenant dans l'évolution des consonnes en grec : le facteur contextuel d'une part et la susceptibilité propre à chaque consonne de subir une transformation. Mais les évolutions ne se limitent pas à ces deux facteurs : il en existe un troisième qui apparaîtra clairement à l'épreuve empirique, objet du dernier chapitre : les sons subissent des influences de la part de ceux qui les entourent, ce qui permet de comprendre certains changements

que les seuls facteurs contextuels et les propriétés inhérentes à chaque consonne ne suffisent pas à expliquer.

3.1 Recensement des mutations

Ce recensement est un état des lieux qui établit les correspondances entre la réalisation supposée des mots en grec classique et la ou les réalisations effectives en grec moderne.

Procédure expérimentale

Le corpus qui compose ce recensement et sur lequel s'appuie cette étude a deux sources : la première consiste dans les formes utilisées par les grammaires et les traités de phonétique ; la seconde provient des informations que j'ai moi-même recueillies en questionnant deux jeunes femmes natives d'Athènes ou de ses alentours. Elles sont âgées respectivement de 24 et 25 ans, et sont étudiantes à l'université. L'une a quitté la France en Janvier. Celle d'entre elles qui a pu m'informer jusqu'à la fin de cette étude a une solide connaissance du grec ancien. La jeunesse des informatrices, leur nativité athénienne, le haut niveau culturel et la formation en grec classique ont pu avoir une influence sur les réponses fournies. Il sera expliqué en quoi lors de l'étude de l'exemplaire proposé ci-après. N'étant pas moi-même locutrice grecque, j'ai dû proposer des formes françaises et demander aux informatrices de les traduire en grec, ce qui a deux conséquences : l'une, négative, est que les réponses n'ont pas été obtenues dans une situation énonciative naturelle, ce qui a pu occasionner une certaine vigilance linguistique de la part des locutrices. En revanche, le fait qu'elles aient eu à traduire portait leur attention sur le sens et les détournait de la réalisation phonétique qu'aurait entraîné une autre méthode de questionnement, la lecture par exemple.

Organisation du schéma syllabique et contextuel

Les dénominations utilisées dans cet exemplaire ont été affectées en fonction de la syllabation qui a été justifiée dans le second chapitre.

- 1- « Attaque gouvernée⁴⁰ » (=attaque non précédée d'un noyau vide)
- 2- « Attaque post-coda » (= attaque précédée d'un noyau vide)
- 3- « Coda » (=attaque suivie d'un noyau vide).

⁴⁰ Pour les contextes 2 et 3, j'ai conservé les termes classiques, qui font plus directement sens dans l'esprit du lecteur. Le contexte 1 n'a en revanche pas de dénomination dans la terminologie habituelle : je l'ai donc appelé « attaque gouvernée ».

Voici les différents contextes que l'on peut recenser :

Soit V toute voyelle

_ toute obstruante autre que s

C toute consonne

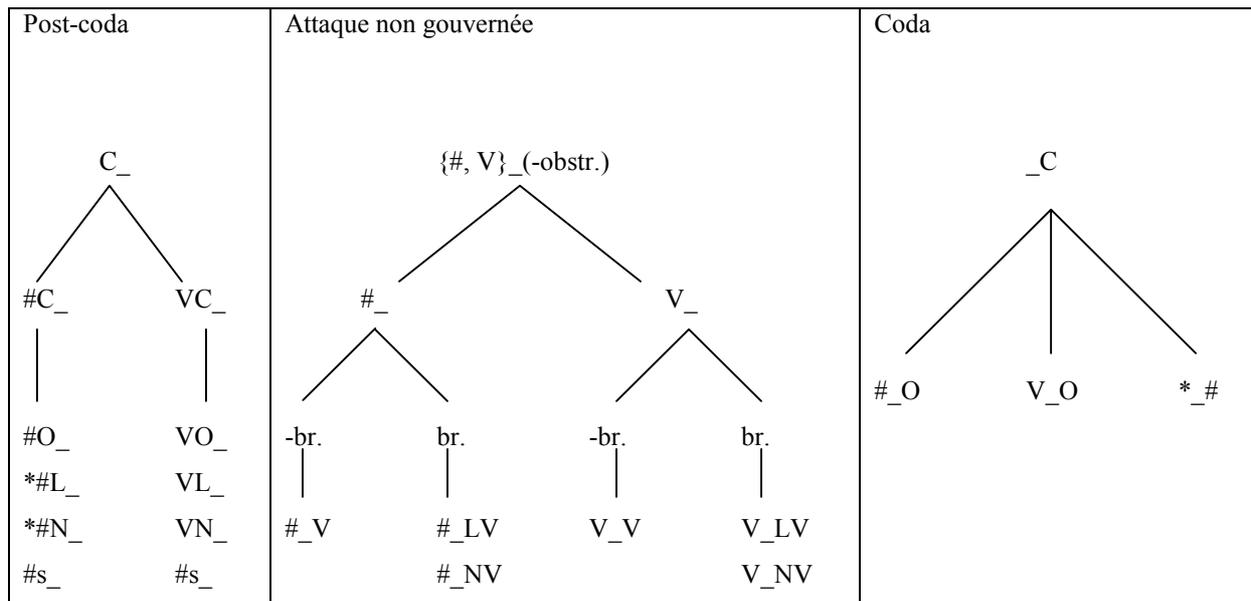
+/- br., attaque branchante ou non

O toute obstruante autre que s

L toute liquide

N toute nasale

S la sifflante



Les distinctions traditionnelles entre les contextes ont été conservées, afin que puisse être vérifiée la légitimité, du point de vue phénoménal au moins, des notions exposées dans cette étude, telles que l'existence de « codas initiales » ou l'unité (désignée comme « attaque gouvernée ») des contextes $\#_V$ et V_V : chacun de ces constituants est envisagé dans les deux positions au sein du mot que sont l'initiale et l'intérieur : la troisième position, la position finale, n'est pas attestée en grec.

Au sein des attaques, on a distingué entre attaque branchante et attaque non branchante pour les attaques « gouvernées ». Cette distinction n'a pas été refaite pour les attaques post-coda pour des raisons de place et de clarté, mais elle n'a pas d'incidence, car, comme il est montré pour les attaques « gouvernées », le fait d'avoir ou non une « seconde branche » n'a pas d'influence sur le devenir des attaques.

Parce que le contexte pré-sifflante n'a pu recevoir de statut syllabique, il en est fait un traitement singulier.

3.1.1 Attaque post coda : C_

3.1.1.1 Attaque post-coda initiale : #C_

3.1.1.1.1 Post-obstruante : #O_V

source	classique	moderne	français
Labiale	*#tp ni #kp		
dentale	[pt <u>er</u> uks] π <u>τέ</u> ρυξ	[f <u>te</u> ro] φ <u>τε</u> ρο	aile
vélaire	*#pk ni #tk		

voisée	classique	moderne	français
labiale	ni *#db ni #gb		
dentale	ni *#bd ni #gd ⁴¹	[v <u>ð</u> omas] β <u>δο</u> μας	semaine
vélaire	ni *#bg ni #dg		

aspirée	classique	moderne	français
Labiale	*#Cph		
Dentale	[p <u>h</u> thino] φ <u>θ</u> ινω	[f <u>t</u> ino]ου[f <u>θ</u> ino]φ <u>θ</u> ινω	
Vélaire	*#Ckh		

⁴¹ A l'exception de γδουπέω, variante de δουπέω.

3.1.1.1.2 : inexistence de coda initiale nasale* #N_

3.1.1.1.3 : inexistence de coda initiale liquide*#L_

3.1.1.1.4 Attaque post-sifflante initiale : #S_

sourde	classique	moderne	français
labiale	[spanios] σπάνιος	[spanios] σπανιος	rare
dentale	[stoma] στόμα	[stoma] στομα	vigueur
vélaire	[skotejnos] σκοτεινός	[skotejnos] σκοτεινος	ténébreux

voisée	classique	moderne	français
labiale	[zbenumi] σβέννυμι	[zvino] σβινω	éteindre
dentale	[zdopyreo] ζωπυρεω(*#σδ)	[zopiro] ζωπυρω	ranimer le feu
vélaire	*#σγ	[zgojros] σγουρος	boucle

aspirée	classique	moderne	français
labiale	[sphodra] σφοδρα	[sfoðra] σφοδρα	fortement
dentale	[sthenos] σθένος	[stenos] ou [sθenos]	vigueur
vélaire	[skholeijos] σχολειος	[skolejo] ou [sxolejo] σχολειο	école

3.1.1.2 Post-coda interne : VC_

3.1.1.2.1 Post-obstruante : VO_

Sourdes pures	classique	moderne	français
labiale	[ek-pleo] ἔκπλέω ⁴²	[ekpleo] εκπλεω	démarrer (pour un bateau)
dentale	[kleptes] κλεπτης	[kleftis] κλεφτης	voleur
vélaire	ni *pk ni *tk		

Voisées	classique	moderne	français
labiale	*[gb] ni [tb]		
dentale	[ogdos] ὄγδος	[ogðos] ογδος	huitième
vélaire	*[bg] ni [tg]		

⁴² La séquence k-p, seule séquence autorisant C-labiale pour C obstruante autre que s n'est possible qu'à l'intérieur de mots, et seulement avec frontière morphématique : suffixe εκ- (εγ-, εχ-).

	classique	moderne	français
labiale	*[k hph] ni [t hph]		
dentale	[oph th almos] ὀφθαλμός	[oftalmos]jou[of th almos]	oeil
vélaire	*[p hkh]		

3.1.1.2.2 Post-liquide : L_

	classique	moderne	français
labiale	[(h)ε ρ ο] ἔρπω	[ε ρ ο] ερπω	ramper
dentale	[ar ket os] ἄρκετος	[ar ket os] αρκετος	suffisant
vélaire	[k h artes] χάρτης	[x ar tis] χαρτης	feuille de papier

	classique	moderne	français
labiale	[ar bu le] ἄρβύλη	[ar vi li] αρβυλη	sorte de chaussure
dentale	Non doc	[or ḏ inia] ορδίνια	ordre
vélaire	[er g ates] ἐργατης [ar g i]a] ἄργια	[er g atis] εργατης [ar j ia] αργία	ouvrier jour chômé

	classique	moderne	français
labiale	[or ph anos] ὀρφανος	[or f anos] ορφανος	orphelin
dentale	[or th ios] ὀρθιος	[or ḥ ios] ορθιος	droit, debout
vélaire	[ar kh aijos] ἄρχαιος [ar kh o] ἄρχω	[ar ḥ ejos] αρχαιος [ar x o] αρχω	ancien je commence

A la différence des attaques post-obstruantes, les attaques après liquide ne présentent apparemment pas la variation occlusive.

3.1.1.2.3 Post-nasale : N_

Sourde pure	classique	moderne	français
labiale	[em por os] ἔμπορος	[e(m) b oros] εμπορος	commerçant
dentale	[anti p athetike] ἀντιπαθήτικη	[a(n) d ipaθitiki]	antipathique
vélaire	[e ḡ kauma] ἔγκαυμα	[e(ḡ) g avma] εγκαυμα	brûlure

Voisée	classique	moderne	français
labiale	[embolimos] εμβολιμος	[emvolimos] εμβολιμος	intercalaire
dentale	[dendron] (δενδρον)	[dendron] (δεντρον)	arbre
	[andros] (ἄνδρος)	[anðras] ou [andras]	homme
vélaire	[aηgelia] (ἄγγελια)	[agelia] ou [aηgelia]	message

Dans ce contexte, on observe de nombreuses irrégularités, mais certains indices permettent d'éclaircir la diachronie : on remarque que les mots courants (homme, arbre, message, ont maintenu leur occlusion. Les mots qui ne l'ont pas maintenu (εμβολιμος) ne sont pas d'usage courant : cela porte à penser que cette réalisation est normative et influencée par l'écriture. Quand c'est l'oral qui s'est maintenu, l'écriture a parfois été corrigée, comme en témoigne l'orthographe actuelle du mot « arbre » [dendron] > [ðendron] « δενδρον » > « δεντρον ».

aspirée	classique	moderne	français
labiale	[amphi-] ἄμφι	[aηfi-] αμφι	autour
dentale	[enthymjos] ἔνθυμιος	[ε(n)θimjos] ενθυμιος	qu'on prend à coeur
vélaire	[aηkhos] ἄγχος	[aηxos] αγχος	angoisse

Il arrive que la nasale tombe en coda devant une aspirée ou une voisée, ou qu'elle se maintienne devant une sourde.

3.1.1.2.4 post-sifflante : VS_

Sourdes pures	classique	moderne	français
labiale	[espera] ἑσπέρα	[espera] εσπερα	soir
dentale	[ustero] ὑστερώ	[ustero] υστερω	venir après
vélaire	[asketes] ἄσκητις	[askitis] ασκητης	celui qui pratique un art

Voisées	classique	moderne	français
labiale	[azbestos] ἄσβεστος	[azvestis] ασβεστης	chaux
dentale	[ezdo] ἑζω	[ezɔ] εζω	faire asseoir
vélaire	[ezgraphe] ἑσγραφή	[ezgrafi] εσγραφη	inscription

Aspirées	classique	moderne	français
labiale	[dys ph orija] δυσφορία	[dis f orija] δυσφορια	anxiété
dentale	[ast h enes] ἄσθενης	[astenis] ασθενης	malade
vélaire	[dus k heraino] δυσχεραίνω	[dis k ereno]ou[dis x ereno] δυσχεραίνω	supporter avec peine

3.1.2 Attaque gouvernée : {#,V}_

3.1.2.1 Attaque gouvernée initiale : #_

3.1.2.1.1 non branchante : #_V

Sourdes pures	classique	moderne	français
Labiale	[pater] πατήρ	[patera] πατερας	père
dentale	[teleutaios] τελευταίος	[telefteos] τελευταιος	dernier
vélaire	[kajros] καιρός	[keros] καιρος	moment

Voisées	classique	moderne	français
labiale	[biblion] βιβλίον	[vivio] βιβλιο	livre
dentale	[deksia] δεξιά	[deksia] δεξια	droit, debout
vélaire	[goneus] γονεύς [gelos] γελως	[gonis] γονεις [jelos] γελιο	parents (le) rire

Aspirées	classique	moderne	français
labiale	[phero] φερώ	[fero] φερω	porter
dentale	[thalasa] θάλασσα	[thalasa] θαλασσα	mer
vélaire	[kharis] χαρίς [khelus] χέλυσ	[xari] χαρη [celona] χελωνα	grâce tortue

3.1.2.1.2 Attaque gouvernée initiale : branche liquide : #_LV

sourdes	classique	moderne	français
labiale	[ploijon] πλοιον	[plijo] πλοιο	navire
dentale	[trapezda] τράπεζα	[trapezi] τραπέζι	table
vélaire	[kleptes] κλέπτης	[kleftis] κλεφτης	voleur

voisées	classique	moderne	français
Labiale	[brakhos] βράχος	[vraeos] βραχος	rocher
dentale	[dromos] δρόμος	[ðromos] δρομος	chemin
vélaire	[glykys] γλυκός	[glykos] γλυκος	doux, sucré

aspirées	classique	moderne	français
labiale	[phlogeos] φλόγεος	[flojeros] φλογερος	enflammé
dentale	[throo] θρωό	[thro] θρω	crier
vélaire	[khronos] χρόνος	[xronos] χρονος	temps, année

3.1.2.1.3 Attaque gouvernée initiale : branche nasale : #_NV

Sourdes pures	classique	moderne	français
labiale	[pneo] πνέω	[pneo] πνεω	souffler
dentale	[tmeego] τμήγω	[tmeego] τμηγω	couper, fendre
vélaire	[knephas] κνέφας	[knefas] κνεφας	obscurité

voisées	classique	moderne	français
labiale	*[#bn] ni [#bm]		
dentale	[dmos] δμώς	[ðmos] δμως	captif
vélaire	[gnorizdo] γνωρίζω	[gnorizo] γνωριζω	faire connaître

aspirées	classique	moderne	français
labiale	[phnei] φνεί	?	sniff !
dentale	[thnesko] θνήσκω	[θnesko] θνησκω	mourir
vélaire	[khnawo] χνάω	[xavo] χαω	manger avidement(gober)

3.1.2.2 Attaque gouvernée interne : V_(L, N)V

3.1.2.2.1 Non branchante : V_V

Sourdes pures	classique	moderne	français
labiale	[epeide] ἔπειδή	[epidi] επειδή	depuis
dentale	[atomos] ἄτομος	[atomos] ατομος	individu
vélaire	[ekei] ἔκει	[eki] εκει	là

voisées	classique	moderne	français
labiale	[abebajos] ἀβέβαιος	[aveveos] αβεβαιος	incertain
dentale	[idea] ἰδέα	[iðea] ιδεα	idée
vélaire	[agalma] ἄγαλμα [agjos] ἅγιος	[agalma] αγαλμα [ajos] αγιος	saint

aspirées	classique	moderne	français
labiale	[aphiksis] ἄφιξις	[afiksi] αφιξη	arrivée
dentale	[othonjon] ὀθόνιον	[oθoni] οθονη	voile > écran
vélaire	[brakhos] βράχος [epokhe] ἐποχή	[vraχος] βραχος [epoci] εποχη	Rocher époque

3.1.2.2.2 Attaque gouvernée interne : branche liquide : V_LV

Sourdes pures	classique	moderne	français
labiale	[(h)aplos] ἄπλός	[aplos] απλός	simple
dentale	[metrios] μέτριος	[metrios] μέτριος	mesuré
vélaire	[akribos] ἀκριβώς	[akrivos] ακριβώς	exactement

Voisées	classique	moderne	français
labiale	[biblio] βιβλίον	[vivlio] βιβλιο	livre
dentale	[(h)edrazdo] ἐδράζω	[edrazo] εδραζω	baser
vélaire	[agrotas] ἀγρότης	[agrotis] αγροτης	campagnard

aspirées	classique	moderne	français
labiale	[elaphros] ἑλαφρος	[elafros] ελαφρος	léger
Dentale	[eruthros] ἐρυθρός	[eriθros] ερυθρος	rouge
Vélaire	[akhrestos] ἄχρηστος	[axristos] ἀχρηστος	inutile

3.1.2.2.3 Branche nasale : V_NV

Sourdes pures	classique	moderne	français
labiale	[a pnēwmatos] ἀπνεύματος	[a pnēwmatos] απνεύματος	non exposé au vent
dentale	[e th nos] ἔθνος	[e th nos] έθνος	purée
vélaire	[de i knumi] δείκνυμι	[di k nimi] δείκνυμι	démontrer

	classique	moderne	français
labiale	<u>Non doc</u>		
dentale	<u>Non doc</u>		
vélaire	[sygnome] συγνώμη	[signomi] συγνώμη	pardon

	classique	moderne	français
labiale	[d a phnos] δάφνος	[ḍ a f nos] δαφνος	laurier
dentale	[e th nos] ἔθνος	[e θ nos] εθνος	peuple
vélaire	[ly k hnikos] λυχνικός	[li x nikos] λυχνικος	office du soir

3.1.3 Coda : {#, V}_O

3.1.3.1 Initiale #_O :

Sourdes pures	classique	moderne	français
labiale	[pt eruks] πτέρυξ	[f tero] φτερο	aile
dentale	* # tp ni # tk		
vélaire	[kt izdo] χτιζώ	[x tiʒo] χτιζω	construire

Voisées	classique	moderne	français
labiale	*# bg ni # bd	[vðomas] βδομας	semaine
dentale	*# dg ni # db		
vélaire	*# gb ni # gd		

Aspirées	classique	moderne	français
labiale	[ph thino] φθινω	[f tino]ou[f thino]φθινω	périr
dentale	*# thph ni # thkh		
vélaire	[kh thes] χθές	[x tes] χθες	hier

3.1.3.2 Coda interne : V_O

Sourdes pures	classique	moderne	français
labiale	[kle pt es] κλεπτης	[kle f tis] κλεφτης	voleur
dentale	*[tp] ni [tk]		
vélaire	[o kt o] ὀκτο	[o x to] οχτο	huit

Voisées	classique	moderne	français
labiale	[(h)e bd omas] ἑβδομάς	[e v ðomas] εβδομας	semaine
dentale	*[db] ni [dg]		
vélaire	[o gd os] ὀγδος	[o g ðos] ογδος	huitième

Aspirées	classique	moderne	français
labiale	[o ph thalmos] ὀφθαλμος	[o f thalmos] ou [o f thalmos]	oeil
dentale	ni *[# thph] ni *[# thkh]		
vélaire	[o kh the] ὀχθη	[o x ti] ou [o x θi] οχθη	hauteur

3.1.4 Contexte pré-sifflante : _s

3.1.4.1 Initial

	classique	moderne	français
labiale	[psykhe] ψυχή	[psikhi] ψυχη	âme
dentale	*[#ts]		
vélaire	[ksenos] ξενός	[ksenos] ξενος	hôte

3.1.4.2 Interne

	classique	moderne	français
labiale	[epsilon] επιλον	[epsilo] επιλο	epsilon
dentale	*[ts]		
vélaire	[aksjos] ἄξιος	[aksjos] αξιος	qui pèse, qui vaut

3.1.4.3 Final

	classique	moderne	français
Labiale	[koraks] κόραξ	[korakas] κοραξ	corbeau
dentale	*[ts]		
Vélaire	Ἄραψ [araps]	Αραψ [aravas]	Arabe

3.2 Epreuve empirique

Voici la table récapitulative des évolutions : la colonne de gauche transcrit la réalisation classique. La prononciation moderne est celle qui figure dans les mots.

	Post-coda		Attaque gouvernée		Coda	
	(après coda initiale)	(après coda intérieure ⁴³)	initiale prévocale	intervoc.	Coda initiale	Coda intérieure
	#C_	VO_	#_V	V_V	#_C	V_C
ph	*	*	fero	afiksi	ftino/fθino	oftalmos
th	ftino/fθino	oftalmos / ofθalmos	θalasa	oθoni	*	*
kh	*	*	xari çelona	vraxos epoçi	xteç	oxte/oxθε
p	*	ek-pleo	pater	epiði	ftero	kleftis
t	ftero	oxto	telefteos	atomos	*	*
k	*	*	keros	eki	xtizo	oxto
b	*	*	vivlio	aveveos	vðomas	evðomas
d	vðomas	oyðos	ðeksia	iðea	*	*
g	*	*	yonis jelos	açalma ajos	*	<u>oyðos</u>

Le tableau suivant résume l'évolution du point de vue de l'occlusion :
> indique la spirantisation ; = le maintien.

	Post-coda		Attaque gouvernée		Coda	
	(après coda initiale)	(après coda intérieure)	initiale prévocale	intervoc.	Coda initiale	Coda intérieure
	#C_	VC_	#_V	V_V	#_C	V_C
ph			>	>	>	>
th	= (>)	= (>)	>	>		
kh			>	>	>	>
p		=	=	=	>	>
t	=	=	=	=		
k			=	=	>	>
b			>	>	>	>
d	>	>	>	>		
g		>	>	>		≥

⁴³ Pour des raisons de clarté qui deviendront évidentes dans la section 3.2.2, les contextes « après coda nasale » et « après coda liquide » et « après s » ne sont pas reprise dans ce tableau. Elles figurent dans la section 3.2.1.2.

3.2.1 Constats : cohérence et irrégularités

3.2.1.1 Confirmation de la syllabation

L'épreuve systématique confirme l'hypothèse de syllabation proposée. Pour toutes les séries, la répartition de maintien et de lénition est exactement identique à l'initiale et en milieu de mot pour une relation de gouvernement donnée. On a proposé au deuxième chapitre que l'initiale et l'intervocalique représentent en grec un contexte unique qui peut se définir par l'absence de noyau vide précédent et l'absence de noyau vide gouverné suivant.

3.2.1.2 L'hypothèse de lénition

Elle confirme par ailleurs l'hypothèse positionnelle de lénition et de maintien dans une large mesure. Je rappelle pour mémoire cette hypothèse, par ordre croissant de force de maintien.

Les guillemets sont ici pour rappeler que ces mots désignent le statut phénoménal des consonnes selon leur contexte.

- 1- « coda »
- ↓
- 2- « attaque » initiale prévocanique et intervocalique
- ▼
- + 3- « post-coda »

En termes CVCV, la hiérarchie se traduit ainsi :

- 1- attaque avant noyau vide gouverné
- ↓
- 2- attaque adjacente à aucun noyau vide
- ▼
- + 3- attaque après noyau vide

Du point de vue des relations de gouvernement :

- 1- consonne ni licenciée ni gouvernée
- ↓
- 2- consonne licenciée et gouvernée
- ▼
- + 3- consonne licenciée et non gouvernée

Cependant, l'épreuve de l'exhaustivité semble présenter certaines irrégularités en position post-consonantique, compte tenu de la théorie proposée : celles-ci sont notées en caractères gras dans le tableau récapitulatif suivant :

	Colonne #O_ du tableau 3.2	Colonnes manquant au tableau 3.2		
	Post-obstruante	Post-liquide	Post-nasal	Post-sifflante
p	εk-pleo	ερπο	ε(m)boro	spanios
t	kleftis	arketos	a(n)dipaθitiki	stoma
k	*	xartis	ε(η)gavma	skotejnos
ph	*	orfanos	a(m)fi	sfoðra
th	oftalmos/ofθalmos	orθios	e(n)θimjos	stenos/sθenos
kh	*	arçejos arxo	ti(n)xano	skolejo/sxolejo
b	*	arvuli	amvolimos	zvino
d	ογðos	orðinia	ðendron	dzopiros
g	*	eryatis	a(η)gelia	zyojros

Dans ce tableau, la colonne post-obstruante peut servir de témoin pour les prédictions que l'hypothèse défendue dans cette étude peut faire :

Constat 1 : alors qu'elle prédit un maintien post-coda pour les deux séries sourdes (plus résistantes à la lénition que la série voisée), ce n'est pas le cas pour les anciennes sourdes pures si l'on voit dans le voisement une possible lénition :

Dans *kleftis* > *kleftis*, t se maintien, mais dans *emporos* > *e(m)boros*, b voise.

Elle prédit par ailleurs que dans une série donnée, le maintien soit supérieur en position post-consonantique à celui de l'initiale ou de l'intervocalique. Or

pater > *pateras*, *epide* > *epiði* mais *emporos* > *e(m)boros*

Constat 2 : pour les anciennes aspirées, elle prévoit un maintien d'occlusion en position post-consonantique, quelle que soit la coda précédente : ce n'est le cas ni après liquide, ni après nasale, ni pour [ph] après s.

ophthalmos > *oftalmos* mais *orphanos* > *orfanos*

amphi > *a(m)fi*

sphodra > *sfoðra*

Constat 3 : le fait que les voisées soient restées occlusives après nasale alors qu'elles ont spirantisé après toute autre consonne est une irrégularité qui, si elle ne contredit pas directement l'hypothèse

de lénition défendue, montre que cette hypothèse ne suffit pas à rendre compte de toutes les évolutions :

arbuli > arvuli, ogdos > ογῶος mais dendron > ῶendron

Il est remarquable que les irrégularités relevées dans les constats 1 et 3 concernent toutes deux les contextes post-nasals. Celle exprimée par le constat 2 doit avoir, quant à elle, une explication d'un autre ordre.

3.2.2 Justification d'une anomalie. La spirantisation non prédite des aspirées en post-coda

Pour l'ensemble des contextes et des séries, les comportements diachroniques ne varient pas selon le lieu d'articulation, à l'exception de la séquence (#)σφ [sf] : en effet, celle-ci n'autoriserait pas, d'après les philologues, la variation démotique [sp], alors que « σχ » et « σθ », respectivement [sx] et [sθ], présentent les variations occlusives démotiques [sk] et [st]. D'après Fourquet (1956 :53), la variation σφ ~ σπ existe, mais seulement dans certains dialectes⁴⁴, mais il est le seul auteur à l'affirmer. Ce problème, que tout le monde constate sans l'expliquer, ne trouvera pas de solution dans le cadre de cette étude. On peut simplement évoquer les propriétés particulières de s dont il a déjà été question au premier chapitre, et remarquer que les tenants de la théorie dissimilative à laquelle cette étude propose une alternative se limitent, comme moi, à constater ce fait sans en fournir d'explication.

On ne peut pas en dire autant de l'absence de variation occlusive des anciennes aspirées après liquide et nasale, et l'hypothèse du maintien d'occlusion des aspirées en position post-coda s'expose à une objection bien légitime : si c'est en vertu de la position post-coda que « θ » a maintenu, dans la variation démotique, son occlusion dans une séquence telle que « φθ » , comment se fait-il qu'il n'en soit pas de même après une coda liquide ou nasale ? Traduit en termes diachroniques : si la réalisation spirante constatée dans la forme normative du grec moderne a suivi et non précédé la réalisation occlusive, comment se fait-il qu'on n'en retrouve aucune trace après coda liquide ou nasale ? A cette question on peut proposer deux réponses possibles.

- soit les codas liquides et nasales ont une action particulière qui hâte l'effet de spirantisation, et il conviendrait de comprendre laquelle.

- soit la solution réside seulement dans la limitation du corpus : en effet, les exemples qui le constituent sont empruntés aux philologues. Or ceux-ci, tributaires de la théorie de la dissimilation

⁴⁴ « Il n'y a de flottement que pour le groupe σφ ; σφυριζω 'je siffle' (σφυριζω n'existe que dans certains dialectes) »

des obstruantes, n'ont pas mis ces contextes à l'épreuve. Il ne s'agit pas de les accuser d'avoir passé sous silence certaines données. Simplement, parce que ces données ne paraissaient pas entrer en ligne de compte étant donné le processus qu'ils ont supposé (la dissimilation des obstruantes sourdes), elles n'ont pas été envisagées du tout. Les auteurs concernés n'en disent rien, ce qui ne permet ni d'affirmer la possibilité d'une variation occlusive ni de l'infirmer.

Mon informatrice, quant à elle, ne reconnaît pas cette variation occlusive après liquide. Elle maintient que « ὀρθος » se prononce [orθos] exclusivement, et jamais [ortos], comme mon hypothèse le prédit. Cependant, elle ne cautionne jamais aucune forme « démotique » : elle refuse absolument la forme démotique [ftino] pour « φθινω » sur laquelle philologues et grammairiens s'entendent, et que Grammont considérait comme usuelle. Finalement, son oral est strictement calqué sur la forme écrite : le dictionnaire propose les graphies « πτερο » et « φτερο » pour l'ancien « πτερο » [ptero] (« aile ») : elle prononce ce mot [ftero]. Le même dictionnaire n'accepte que la graphie « φθινω » pour l'ancien « φθινω » [phthino] (se consumer) : elle le prononce [fθino]. De plus, il a été fait allusion, dans la description de la procédure expérimentale, à sa formation en grec classique. Je crois avoir remarqué une polémique dans l'enseignement du grec classique en Grèce : mon informatrice soutient, contre les données comparatistes, que les phonèmes transcrits par les graphies « φ », « χ » et « θ » ont toujours eu une réalisation spirante et que leur réalisation comme occlusives aspirées [ph], [kh], [th] n'est qu'une théorie, qu'elle nomme « théorie erasmus » et qu'elle considère comme erronée. Il est possible, donc, que la conjugaison de la connaissance de l'orthographe classicisante avec la certitude que la réalisation classique d'un mot comme « φθινω » était [fθino] produise, chez un locuteur cultivé, un certain refus de la forme « démotique » [ftino].

Ainsi semble se confirmer l'hypothèse d'hypercorrection avancée dans la section 1.4.2 concernant la remarque de Grammont : en 1948, la forme courante était, pour les anciennes séquences d'aspirées, une séquence spirante-occlusive⁴⁵. Les philologues, recueillant leurs données à une époque plus tardive et auprès de locuteurs parlant des formes dialectales, présentent cette réalisation comme une variante « démotique ». Mes propres informations, tenues de locutrices jeunes, athéniennes et cultivées, ne reconnaissent plus cette réalisation du tout.

Ni le corpus des philologues, établi dans une perspective déterminée, ni mes informations personnelles, ne permettent de trancher entre les deux hypothèses. Cette question ne sera pas résolue dans cette étude : il conviendrait de mettre la seconde hypothèse à l'épreuve de locuteurs

⁴⁵ C'était encore visiblement le cas à l'époque où Fourquet écrivait ces lignes : « Les groupes fth, xth, sth pouvaient difficilement se maintenir ; ils se sont confondus avec les groupes ft, xt, st, qui existaient par ailleurs : ἔχθρος et ὀκτώ sont passés par les stades *ekthros : *okto > *exthros : *oxto > extros : oxto, grec mod. ἐχτρος : οχτώ, tous deux avec χτ [xt]. » Je ne reviens pas ici sur les stades intermédiaires supposés par Fourquet. L'essentiel est ici de noter que, comme

pour qui la réalisation occlusive après obstruante est attestée avant d'envisager l'hypothèse d'une action spécifique des coda liquide sur les consonnes qui se trouvent à leur droite⁴⁶.

3.2.3 La nasale et la découverte d'un troisième facteur : les influences segmentales

Le contexte post-nasal présente certaines irrégularités dont l'une, si elle n'est pas identifiée comme lui étant directement liée, peut paraître en rupture avec l'hypothèse de lénition contextuelle proposée. Pour tous les lieux d'articulation, l'ancienne sourde occlusive s'est voisée dans ce contexte⁴⁷ :

εμπορος (commerçant) [em**p**oros] > [e(m)**b**oros]

αντι (contre) [anti] > [andi]

έγκαυμα (brûlure) [en**k**auma] > [e(n)**g**avma]

Si, du point de vue de l'occlusion, le comportement des occlusives après nasale s'inscrit bien dans l'hypothèse selon laquelle la position post coda est une position de maintien, on peut objecter que le voisement est envisageable comme une lénition, comme le montre l'exemple occitan [capra] > [cabra] (chèvre). Si tel est le cas en grec, la théorie défendue dans cette étude est mise à mal, puisqu'on assiste à une lénition en position forte (post-coda), alors que l'on n'observe aucun type de lénition (voisement, spirantisation) à l'intervocalique ou à l'initiale.

On peut cependant répondre à cette objection qu'en grec la lénition n'a pris l'aspect d'un voisement dans aucun autre contexte et pour aucune série : la lénition de la série d'anciennes sourdes non aspirées elle-même observée en coda est une spirantisation sans voisement en position. Tout porte à croire que ce voisement n'est pas le résultat d'une hypothétique lénition mais qu'il s'est fait en vertu d'une action particulière de la nasale sur la consonne qui la suit. C'est là le troisième type de changement que l'on peut observer dans les langues : les segments exercent des influences mélodiques les uns sur les autres.

C'est de la même manière que l'on peut envisager les deux autres phénomènes propres aux séquences nasale-obstruante. Le premier est le maintien d'occlusion des voisées en contexte post-nasal.

Grammont, il n'envisage pas d'alternative spirante-spirante à la prononciation moderne spirante-occlusive des anciennes aspirées, et que la confusion qu'il suppose interdit de penser qu'il ait eu connaissance d'une telle réalisation.

⁴⁶ Ce phénomène est peut-être à rapprocher de celui constaté en espagnol : alors que les obstruantes voisées intervocaliques ou post-consonantiques spirantisent en général (quand la coda n'est pas nasale), [d] reste occlusif après [l]. On doit cependant noter que dans ce cas les consonnes sont homorganiques, ce qui n'est pas le cas dans l'exemple grec.

⁴⁷ Ce phénomène s'observe même à travers une frontière de mot : τον πατερα (le père acc sing) /ton patera/ > [tom batera]

δενδρον (arbre) [dendron] > [ðendro] (« δεντρο »)

αγγελος (messenger) [aŋgelos] > [aŋgelos]

Ce phénomène n'est d'ailleurs pas propre au grec. Il est régulier en espagnol :

[kurβa] (courbe), [kalβo] (chauve), [adβerso] (adverse) mais [ambos] (les deux)

[karðo] (potage), [aβðica] (il abdique) mais [onda] (vague)

[purɣa] (purge), [alyo] (quelque chose), [disyusto] (trouble) mais [teŋgo] (j'ai).

Ces évolutions sont sans doute être en rapport avec la disparition de la coda nasale elle-même, disparition qui peut être totale, ou laisser une trace par une nasalisation de la voyelle précédente. Celle-ci est :

- quasiment systématique avant les anciennes sourdes occlusives non aspirées devenues voisées (avec ou non nasalisation de la voyelle précédente) :

[anti] > [adi] (parfois [ãdi])

- une variante courante devant les anciennes aspirées devenues spirantes sourdes (avec nasalisation de la voyelle précédente) :

[amphi] > [amfi], [ãfi]

La lénition de la coda nasale incite à penser que ce mode d'articulation est, par rapport aux autres sonantes, qui n'ont pas subi de transformation, particulièrement « fragile » ou « instable », et que, pour cette raison, il exerce une influence sur les segments voisins. Les particularités du contexte nasal se constatent dans de nombreuses langues et une explication de ces phénomènes nécessiterait une recherche plus approfondie sur les influences qu'exercent les segments les uns sur les autres.

Dans le cadre de cette étude, il suffit de constater qu'en plus du facteur contextuel et des propriétés internes de chaque obstruante, un troisième paramètre entre en jeu dans les transformations qui les affectent en grec : les segments exercent des influences d'ordre mélodique les uns sur les autres.

3.3 Conclusion du troisième chapitre

Ce dernier chapitre, mettant l'hypothèse diachronique et syllabique proposée à l'épreuve de données empiriques plus fournies, confirme son bien-fondé et révèle un nouveau facteur qui influence le destin des obstruantes, et qui n'avait pas été mis à jour dans les chapitres précédents. Si ceux-ci ont montré qu'en grec, les diachroniques s'expliquent par la conjonction d'une force de maintien différente selon le contexte et de propriétés inhérentes à chaque consonne (forces d'occlusions différentes selon les séries, tendance des aspirées à la spirantisation du type germanique et connue sous le nom de loi de Grimm⁴⁸), l'épreuve empirique a permis de mettre à jour un troisième facteur influençant en grec l'évolution des consonnes : une interaction mélodique entre consonnes voisines. Celle-ci se manifeste clairement en contexte nasal, et conditionne probablement le devenir des occlusives après coda liquide.

⁴⁸ On peut citer à ce sujet les ouvrages de Garrett et Hale 1993, Iverson et Salmons 1995, Paul, Wiehl et Grosse 1989, Scheer 2001.

Conclusion

Cette étude s'intéresse à la spirantisation moderne bien connue de deux des trois séries d'obstruantes occlusives du grec classique, la série sourde aspirée et la série voisée, en la mettant en relation avec la spirantisation, dans un contexte particulier, de la troisième série d'occlusives : les sourdes non aspirées.

La spirantisation est, pour les trois séries, envisagée comme une lénition, laquelle est strictement soumise à une hiérarchie contextuelle. Cette interprétation lénitive est une alternative avantageuse à la théorie traditionnelle qui, pour rendre compte de ces différents phénomènes, multiplie les règles d'une part (dissimilation, régressive, parfois inversée, progressive, ne touchant pas toutes les séries), et constate, d'autre part, sans l'expliquer, que les séries aspirées et voisées ne se sont pas spirantisées en même temps. L'approche défendue ici oppose à cette vision des choses une hypothèse diachronique fondée sur la tendance observée dans de nombreuses langues à privilégier certains contextes au regard du maintien et de la lénition.

Par ailleurs, l'existence, en grec, de séquences hétérosyllabiques initiales, exceptionnelle parmi les langues indo-européennes, et habituellement imputée au hasard, a été mise en relation avec une autre caractéristique, la faiblesse du contexte initial en grec. Cette faiblesse est tout à fait remarquable étant donné que l'initiale est réputée pour sa tendance à préserver ou à renforcer le segment qui l'occupe. C'est une « position forte ». Cette caractéristique du grec n'avait pas été mise en évidence⁴⁹, et ne pouvait l'être, dans les traitements qui étaient faits de la spirantisation dans cette langue. D'un côté, la théorie courante s'appuyait sur une spirantisation dans tous les contextes des deux séries voisées et aspirées, et en justifiait les exceptions par une théorie dissimilative. Le critère contextuel n'étant pas en jeu, il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que la spirantisation se soit produite en contexte initial. D'un autre côté, Fourquet, seul théoricien à avoir proposé une interprétation contextuelle et lénitive, se plaçait dans une perspective linéaire : la position initiale devant voyelle et l'intervocalique étant chez lui équivalentes (« position isolée »), il n'avait aucune raison de poser la question de la position forte initiale.

La relation établie dans cette étude entre la faiblesse de la position initiale et l'existence de séquences initiales hétérosyllabiques a permis de montrer que ces deux phénomènes peuvent s'expliquer par une même cause si l'on adopte le modèle dit CVCV qui ne conçoit que des

⁴⁹ à ma connaissance, du moins.

syllabes du type attaque-noyau (vide ou plein), et dans lequel la coda est définie comme une attaque suivie d'un noyau vide gouverné : le grec, parce qu'il appartient au type de langues dites « sans restriction initiale », est privé, à la différence des autres langues du type classique indo-européen, d'une syllabe vide initiale sous-jacente. S'il faut envisager le grec ancien comme une langue sans restriction initiale, la question se pose alors de savoir pourquoi cette langue présente de fortes contraintes initiales. Il a, afin d'expliquer cela, été proposé une hypothèse qui, pour être confirmée, mériterait une étude plus approfondie de l'origine des séquences initiales d'obstruantes⁵⁰. Il faudrait par ailleurs un examen plus élaboré des conditions dans lesquelles une langue donnée peut changer, en diachronie, son statut syllabique.

On pourra reprocher à cette étude d'avoir admis une donnée non vérifiée : l'hypothétique maintien d'occlusion post-sonante. A cela on peut répondre que, d'une part, si elle n'est pas vérifiée, elle n'est pas falsifiée, et que, d'autre part, sa falsification même ne remettrait en cause qu'un aspect de l'hypothèse défendue : il conviendrait alors d'étudier plus en détail les rapports qui unissent deux segments dans les séquences respectives sonore-obstruante et obstruantes-obstruantes. Les avancées de la théorie et le comportement d'autres langues permettront peut-être de l'expliquer. Par ailleurs, certaines questions ont été laissées en suspens, le plus souvent sous la forme d'hypothèses, qui pourraient être vérifiées ou falsifiées par la collection de données plus étendues et par une étude diachronique plus approfondie, s'appuyant notamment sur des données dialectologiques.

Enfin, l'étude du grec a permis de proposer une avancée pour le modèle théorique dans lequel elle se place. Dans ce modèle, les relations entre les segments sont décrites en termes de gouvernement et de licenciement : une consonne peut être licenciée et non gouvernée (position forte), elle peut n'être ni licenciée ni gouvernée, ou bien subir ces deux forces à la fois (positions faibles). Si gouvernement et licenciement sont bien des forces respectives de pression et de soutien, le grec semble dessiner une hiérarchie au sein des positions faibles : le préjudice subi par une consonne ni gouvernée ni licenciée (coda) est plus important que celui porté à l'intégrité d'une consonne qui ne subit aucune de ces forces. Cette hypothèse, pour être confirmée, reste, bien évidemment, à confronter au comportement d'autres langues.

⁵⁰ Un autre angle d'approche, complémentaire de celui-ci, serait une étude diachronique sur la manière dont le grec syllabifie ses emprunts à des langues du type « sans restriction initiale ».

Annexe

Cette annexe recense la totalité des entrées de mots à séquences initiales d'obstruantes autres que sigma ou zêta proposées dans le dictionnaire étymologique de Boisacq (1923). Elle permet de fournir une évaluation approximative des racines existant en grec homérique et classique. Chaque nombre est un indice que j'ai associé à la forme afin de dénombrer les racines différentes supposées par Boisacq. Lorsque Boisacq a une hésitation sur le rattachement à faire entre deux formes, j'ai indiqué deux nombres suivis du signe « ? » : le premier nombre renvoie à la forme précédemment comptabilisée, le second indique que ces deux formes sont peut-être différentes.

En tête de chaque colonne figure le nombre d'entrées comptabilisées dans le dictionnaire grec-français de Bailly 1963 pour une séquence initiale donnée.

#[kt] (84 entrées dans Bailly 1963)

κτάομαι : acquérir (1)

κτείνω : tuer (2)

κτεῖς : peigne (3)

κτέρας : possession (1)

κτηδών : fibres (4)

κτίδεος : en peau de fouine (5)

κτίζω : bâtir (6)

κτίλος : doux (7)

κτύπος : bruit (8)

#[pt] (204 entrées dans Bailly 1963)

πταίω : se heurter (9)

πάρνυμαι : éternuer (9 ou 10 ?)

πτέλας : sanglier (11)

πελέα : orme (12)

πτέρις : fougère (13)

πτερόν : plume, aile (13)

πτῆμα : vol (13)

πίλον : duvet (13)

πίσσω : broyer (14)

πτοία : effroi (15)

πόρθος : jeune pousse (16)

πύρω : effrayer (17)

πτυχή : pli d'étoffe (18)

πύω : cracher (19)

πτῶμα : chute (9 ou 20 ?)

πτῶξ : peureux (17)

#[rpth] (106 entrées dans Bailly 1963)

φθάνω : se hâter (21)

φθέγγομαι : parler, faire entendre un son (22)

φθείρ : pou, tique (23)

φθείρω : détruire (24)

#[khth] (18 entrées dans Bailly 1963)

χθές : hier (25)

χθών : terre (26)

Références bibliographiques

- Bailly, A. 1950. *Dictionnaire grec-français*, 26^{ème} édition (1963) revue par L. Séchan et P. Chantraine.
- Boisacq, E. 1923. *Dictionnaire étymologique du grec classique dans ses relations avec l'indo-européen*. Paris : Klincksieck.
- Bubenik, V. 1980. *The phonological interpretation of ancient greek. A pandialectal analysis*. Toronto : University of Toronto Press.
- Charette, M. 1990. Licence to govern. *Phonology Yearbook* 7.2, 233-253.
- Collinge, N. E. 1985 *The laws of Indo-European*. Amsterdam, Philadelphia: Benjamins.
- Fourquet, J. 1956. *Les mutations consonantiques du germanique. Essai de position des problèmes*. Paris : les Belles Lettres.
- Garrett, A. et M. Hale 1993. The phonetics and phonology of Grimm's and Verner's law. Papier présenté au 67^{ème} meeting annuel de la société linguistique d'Amérique, Los Angeles.
- Grammont, M. 1948. *Phonétique du Grec ancien* Chartres.
- Harris, John 1990. Segmental complexity and phonological government. *Phonology Yearbook* 7.2, 255-300.
- Harris, J. et E. Gussmann 1997. Final codas: why the west was wrong. Structure and interpretation. *Studies in phonology*, édité par Eugeniusz Cyran.
- Hoffmann, O. 1953. *Geschichte des griechischen Sprache*. Berlin.
- Iverson, Gr. et J. Salmons 1995. Aspiration and laryngeal representation in Germanic. *Phonology Yearbook* 12, 369-396.
- Kedra-Blayo, K. et J.-L. Chérel 1996. *Le nouveau grec sans peine*. Méthode quotidienne assimil.
- Kahn, D. 1976. *Syllable-based generalizations in English phonology*. Thèse de doctorat, MIT, publiée à New-York 1980 : Garland Press.
- Kaye, J. 1990a. Coda licensing. *Phonology Yearbook* 7.2, 301-330.
- Kaye, J. 1990b. Government in phonology: the case of Moroccan Arabic. *The Linguistic Review* 6, 131-159.
- Kaye, J. 1992. Do you believe in magic? The story of s+C sequences. *SAOS Working Papers in linguistics and phonology* 2, 293-313. London : SOAS.
- Kaye, J., J. Lowenstamm et J.-R. Vergnaud 1985. The internal structure of phonological representations: a theory of charm and government. *Phonology Yearbook* 2, 305-328.
- Kaye, J., J. Lowenstamm et J.-R. Vergnaud 1990. Constituent structure and government in phonology. *Phonology Yearbook* 7-2, 193-231.
- Lejeune, M 1955. *Traité de phonétique grecque*. 2^{ème} édition. Paris : Klincksieck.
- Lowenstamm, J. 1996. CV as the only syllable type. *Current trends in phonology. Models and methods*, édité par Jacques Durand et Bernard Laks, 419-441. Salford, Manchester : ESRI.
- Lowenstamm, J. 1999. The beginning of the word. *Phonologica* édité par par John Rennison et Klaus Kühnhammer, 153-166. La Hague : Holland Academic Graphics.
- Lukinovich, A. et M. Rousset 1989. *Grammaire du Grec ancien*. Liège : Dessain
- Lupas, L. 1972. *Phonologie du Grec attique*. Paris : Mouton.
- Meillet, A et J. Vendryes. 1979. *Traité de grammaire comparée des langues classiques* 5^{ème} édition. Paris : Honoré Champion.
- Mirambel, A. 1995. *Grammaire du Grec moderne*. Paris.

- Paul, H., P. Wiehl et S. Grosse 1989. *Mittelhochdeutsche Grammatik*. 23ème édition Tübingen : Niemeyer.
- Rix, H. 1976 *Historische grammatik des griechischen*. Berlin.
- Scheer, T. 1996. *Une théorie de l'action directe entre les consonnes*. Thèse de doctorat. Paris, université Paris 7.
- Scheer, T. 1998. La structure interne des consonnes. *Langue et grammaire* II-III, Phonologie, édité par Patrick Sauzet, 140-172. Paris, université Paris 8.
- Scheer, T. 1999a. Aspects de l'alternance voyelle-zéro à la lumière de CVCV. *Recherches linguistiques de Vincennes* 28, 87-114.
- Scheer, T. 1999b. A theory of consonantal interaction. *Folia linguistica* 32, 201-237.
- Scheer, T. à paraître. On spirantisation and affricates and their relationship. Gordon Kenneth éd.: *Explorations in phonology*.
- Scheer, T. 2000a. *De la localité, de la morphologie et de la phonologie en phonologie*. Habilitation à diriger les recherches. Université de Nice.
- Scheer, T. 2000b. De l'immunité de schwa en début de mot. *La langue française* 126, 113-126
- Schrodt, R. 1976. *Die germanische Lautverschiebung und ihre Stellung im Kreise der indogermanischen Sprachen*. Vienna: Germanisches institut.
- Ségéral, Ph. et Scheer, T. 2001a. La coda miroir. *Bulletin de la société de Linguistique de Paris*.
- Ségéral, Ph. Et Scheer, T. 2001b. Les séquences consonne + yod en gallo-roman. *Recherches linguistiques de Vincennes* 30, 87-120.
- Sidney Allen, W. 1968. *Vox Graeca*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Teodorsson, S.-T. 1974. *The phonemic system of the Attic dialect 400-340 B.C.* Göteborg: Acta universitatis gothoburgensis.
- Teodorsson, S. T. 1977. *The phonology of ptolemai koine*. Göteborg : Acta Universitatis Gothoburgensis.
- Teodorsson, S. T. 1978. *The phonology of attic in the hellenistic period*. Göteborg : Acta Universitatis Gothoburgensis.
- Tonnet, H. 1993. *Histoire du Grec moderne*. Paris : Asiathèque.
- Vernhes, J.-V. 1994. *Hermaion, initiation au grec ancien*. Paris : Ophrys.

Merci

à Anne Galerne, Claudine Pagliano, Olivier Rizzolo, Oumarou

***comment** et **Pierre** Denais*

pour leur écoute et leurs suggestions,

à Madame Carpitelli, Madame Biraut, Madame Mellet et

Monsieur Dalbera pour leur aide précieuse,

à Sophia Kontonika et Spiridula Gerakosta pour leurs

patientes informations.

Enfin, merci à mon directeur de recherche Tobias Scheer à qui

je dois ma découverte de la phonologie.

A Lucie, Antonin et Réginald